LIBRARY
Brigham Young University

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/descriptiondeses00bibl

de N. Selva

DESCRIPTION

DES

ESTAMPES

EXPOSÉES

DANS LA GALERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

FORMANT

UN APERÇU HISTORIQUE DES PRODUCTIONS DE L'ART ET DE LA GRAVURE

ACCOMPAGNÉE DE RECHERCHES SUR L'ORIGINE
L'ACCROISSEMENT ET LA DISPOSITION MÉTHODIQUE DE LA COLLECTION

PAR

J. DUCHESNE AINÉ
Conservateur

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PARIS
IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie
1, RUE D'ERFURTH, 1

1855

Se trouve
CHEZ PAUL CHAUMAS-GAYET, LIBRAIRE,
Fossés du Chapeau-Rouge, n. 34,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

GALERIE

DES

ESTAMPES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

769
P218d

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

DESCRIPTION
DES ESTAMPES

EXPOSÉES

DANS LA GALERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

ATTRIBUÉE AU CABINET DEPUIS L'ANNÉE 1854

ET

FORMANT UN APERÇU HISTORIQUE DES PRODUITS DE LA GRAVURE

PAR

DUCHESNE AINÉ

CONSERVATEUR.

PARIS

JULES RENOUARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DE TOURNON.

1855

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

AVERTISSEMENT

Il existe en Europe un grand nombre de Bibliothèques; celles de Vienne, Munich, Dresde, Londres, Lyon, Angers et Paris contiennent seules d'importantes collections d'estampes. Le goût des arts est maintenant si répandu, qu'il semble étonnant que des établissements de cette nature ne soient pas plus nombreux. Sous le règne de Henri III, vers 1576, Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise, aumônier de la reine Louise de Vaudemont, eut l'idée le premier de rassembler des gravures. Il employa quarante années à former sa collection, et il lui fut d'autant plus facile de réunir une grande quantité d'estampes qu'il n'y avait pas à cette époque de concurrents pour les lui disputer. Devenu ensuite aumônier de la reine Marie de Médicis, il en eut occasion de lier des relations avec des Florentins, qui lui facilitèrent les moyens de se procurer d'anciennes

estampes italiennes. Vers le même temps, Abraham Ortelius, habile géographe hollandais, mort en 1598, avait formé une collection d'estampes où se trouvait une très-belle œuvre d'Albert Durer. Celle-ci passa dans les mains de Mariette, et fit partie depuis de la belle collection réunie à La Haye par M. Ventolke de Soëlen. Il y eut encore d'autres amateurs d'estampes : Salvat II d'Iharse, évêque de Tarbes de 1602 à 1645; l'évêque d'Ypres, proablement Antoine de Haynin; Fouquet, surintendant des finances en 1653, qui fut disgracié en 1661; sa collection d'estampes était nombreuse, elle contenait principalement des pièces topographiques, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de dessins de l'ingénieur de La Pointe; le célèbre ébéniste Boule, de 1614 à 1626, dont le cabinet périt en partie dans l'incendie du Louvre en 1661, et enfin le graveur Israël Silvestre, né à Nancy en 1621. Son cabinet resta dans sa famille jusqu'à la mort de Jacques-Augustin Sylvestre, son arrière-petit-fils, mort en 1809. Cette collection fut vendue à l'encan l'année suivante; j'y ai vu des portefeuilles entiers dont les estampes portaient les traces de l'incendie du cabinet de Boule.

A la mort de l'abbé de Saint-Ambroise, les pièces les plus précieuses de son cabinet vinrent enrichir celui de Jean de Lorme, médecin de la reine. Michel de Marolles, abbé de Villeloin, qui avait le même

goût, acquit ensuite pour mille louis ce qu'il trouva de plus rare et de plus beau dans le cabinet de Jean de Lorme, afin d'en augmenter le sien. Le P. Henri de Harlay, de l'Oratoire, mort en 1667, avait formé une collection composée de plus de 120 volumes; une partie des estampes venaient aussi de la collection de Jean de Lorme.

Colbert, à qui la France doit tant de reconnaissance pour la protection accordée par lui à tous les établissements utiles, Colbert, au moment même où il venait de transporter la Bibliothèque de la rue de la Harpe dans la rue Vivienne, voulut encore y joindre une richesse à laquelle on n'avait pas songé jusqu'à lui : il fit acheter pour le roi, en 1667, la collection d'estampes de l'abbé de Marolles, dont le catalogue avait été publié l'année précédente. Ce fut là l'origine du cabinet des estampes actuel. Cette collection se composait de quatre cent quarante volumes contenant près de cent vingt-cinq mille estampes. Elle a été payée 26,000 fr.

De Marolles, dans son catalogue, cite un sieur de Kerver, qui avait fait beaucoup de dépenses pour former une belle collection d'estampes.

Jabach, né à Cologne, demeurait à Paris en 1638. Il forma un riche cabinet de tableaux et de dessins; mais rien ne donne à connaître s'il contenait des estampes. On sait aussi que le poëte Scudéri avait formé un cabinet; était-ce des tableaux, des dessins ou des

estampes? je l'ignore. Je n'ai pu trouver non plus aucun renseignement sur les cabinets de Guénégaud, de Nointel, de Villefrit et Avic; en terminant cette liste, nous ne devons pas oublier le nom de Thomas Howard, comte d'Arundel; il avait pris en Italie le goût des beaux-arts et la passion des antiquités. Il mourut en 1646, trois ans avant Charles Ier, qui avait aussi une belle collection d'estampes et de dessins.

Nous venons de voir l'origine du cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, dont la création comme département spécial n'eut pourtant lieu que soixante ans après, les acquisitions de Colbert ayant d'abord été placées avec les livres au département des Imprimés. Plusieurs augmentations vinrent successivement se joindre à la première acquisition; les plus anciennes sont : une collection de 18,000 portraits, formée par le sous-bibliothécaire, l'abbé Clément, qui mourut en 1712. Cette collection s'est augmentée par la suite, mais elle est restée comme l'avait classée son auteur, par pays, par état et par ordre chronologique dans chaque catégorie, n'adoptant l'ordre alphabétique que pour les classes où il serait souvent difficile de trouver une date certaine, comme parmi les savants, les littérateurs et les artistes.

François Roger de Gaignières, gentilhomme attaché au duc de Guise, et gouverneur des ville et château de Joinville, avait réuni de nombreuses collections de manuscrits, de livres imprimés, d'estampes, de

cartes et plans topographiques. Il en fit don au roi en février 1711, en s'en réservant la jouissance jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 mars 1715.

De Beringhen fit don en 1731 de sa collection au roi, dont il était le premier écuyer. C'est en 1753 que la collection du maréchal d'Uxelles fut achetée, et celle de Bégon, intendant de la marine, en 1770. Puis un grand nombre de pièces furent acquises à la vente du célèbre Mariette.

En 1783, le peintre Péters vendit au roi, pour 24,000 fr., la nombreuse et magnifique collection de Rembrandt, qu'il avait réunie pendant un grand nombre d'années. Enfin nous citerons encore, comme un des bienfaiteurs du département des estampes, le docteur Jecker, mort à Paris en 1851 : par son testament il a légué à la Bibliothèque impériale toutes les estampes de sa collection qui manqueraient à cet établissement.

Indépendamment de ces collections achetées en entier ou reçues en dons qui vinrent s'adjoindre au premier fonds, celui-ci ne cessa de s'accroître de nouvelles acquisitions faites par les soins de M. Hugues-Adrien Joly, garde du cabinet des estampes depuis 1752 jusqu'en 1792, avec un goût toujours sûr et des connaissances très-étendues. M. Jacques-Adrien Joly, son fils, lui succéda en 1795, et fut conservateur de ce riche dépôt jusqu'à l'époque de sa mort, en 1829.

Avec son agrément, j'ai commencé en 1807 l'exposition d'un choix d'estampes que l'on peut considérer

comme servant de base à l'histoire de la gravure depuis son origine jusqu'à nos jours. Cette exposition, composée d'abord de 40 estampes seulement, s'accrut successivement au point que, douze ans plus tard, en 1819, lorsque j'en publiai la description, elle était déjà composée de 160 estampes. En 1823, elle en contenait 207, et maintenant elle en offre plus de 400.

Il faudrait sans doute bien du temps pour rassembler une exposition aussi remarquable que celle-ci ; on en jugera par les divers éléments dont elle se compose :

37 pièces proviennent de la collection de Marolles.

13 de celle de Beringhen.

3 ont appartenu au P. Placide.

4 au peintre Rivalz.

2 à l'intendant Bégon.

24 proviennent du legs fait par le docteur Jecker.

32 ont été données par divers graveurs ou par des amateurs.

20 sont venues par le dépôt légal.

160 proviennent d'acquisitions faites depuis le commencement de ce siècle.

102 ont diverses origines.

Quelque brillantes que soient les épreuves admises à l'exposition, ces chefs-d'œuvre seraient insuffisants à faire juger de la richesse de cette immense collection.

Son utilité est universelle, elle est sentie et reconnue par les amateurs, qui y admirent un grand nombre de pièces rares; par les artistes, qui y viennent s'inspirer des œuvres des grands maîtres; par les gens de lettres, qui y puisent des renseignements exacts sur les costumes, les monuments et les pays dont ils traitent dans leurs ouvrages; et par les savants, qui y trouvent réunies les diverses figures, inscriptions, médailles ou pierres gravées, dont ils font mention dans leurs dissertations et leurs mémoires.

Aucune des autres collections d'estampes de l'Europe n'approche de la richesse de celle de Paris; aucune ne présente autant de diversité; dans aucune enfin on ne peut trouver réunis des œuvres aussi nombreux des vieux maîtres d'Italie et d'Allemagne; un œuvre aussi complet de Rembrandt; autant d'eaux-fortes des peintres hollandais, autant d'œuvres des graveurs flamands et français. Et, si quelques autres cabinets offrent des collections de portraits, nulle part on ne voit réunies des collections historiques, mythologiques et topographiques aussi considérables, rangées plus systématiquement. Cela peut se dire aussi des recueils d'architecture, de métiers et de costumes.

Une aussi nombreuse collection d'estampes et d'ouvrages à figures avait besoin d'être classée avec une méthode claire et précise, au moyen de laquelle il fût facile de retrouver les ouvrages existants, et qui

permît d'intercaler ceux qu'on pourrait acquérir par la suite.

M. de Heinecken avait publié en 1771, sous le titre d'*Idée générale d'une collection complète d'estampes*, une méthode d'après laquelle était rangé le cabinet de Dresde, et où les estampes et les ouvrages à figures se trouvent divisés en douze classes. En 1783, M. Joly père l'avait adoptée; mais les augmentations importantes qui eurent lieu depuis, et celles bien plus considérables encore qui se firent depuis mon entrée à la Bibliothèque, en 1795, nécessitèrent une nouvelle classification à laquelle je n'ai fait depuis que de légers changements.

Le système de M. de Heinecken m'a servi de base; mais les classes furent portées à 24, et rangées dans un autre ordre. Une lettre majuscule fut adoptée pour chacune d'elles; une lettre minuscule indiqua les sous-classes, qui sont au nombre de 131; puis chaque ouvrage reçut un numéro d'ordre pour désigner la place qu'il occupe dans la sous-classe à laquelle il appartient.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de connaître cette méthode adoptée pour la classification du département des estampes de la Bibliothèque impériale. Elle peut servir également à ranger une collection moins nombreuse, en supprimant seulement la lettre des sous-classes. Sans entrer dans aucun détail, nous allons donner les titres de chaque divi-

sion, avec les lettres qui leur appartiennent et le nombre de volumes contenu maintenant dans chacune d'elles.

DISPOSITION MÉTHODIQUE

DU CABINET DES ESTAMPES

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

A. *Galeries, Cabinets et Collections des Souverains et des particuliers; Singularités de l'art du Dessin et de la Gravure.*

Aa	Galeries et cabinets de France	206
Ab	— d'Italie et du midi de l'Europe	181
Ac	— d'Allemagne et du Nord	117
Ad	Vitraux, Tapisseries, Singularités de l'Art, et ouvrages divers exécutés par des amateurs	88

B. *Écoles d'Italie et du Midi.*

Ba	École florentine	69
Bb	— romaine	53
Bc	— vénitienne	34
Bd	— lombarde	66
Be	— génoise, napolitaine, espagnole	22

C. *Écoles germaniques.*

Ca	École allemande	78
Cb	— hollandaise	84
Cc	— flamande	78
Cd	— anglaise	73

D. *Écoles françaises*

Da École française ancienne, depuis l'origine jusqu'à Rigaud, en 1660. 98
Db — française intermédiaire, depuis Antoine Coypel, en 1661, jusqu'à Michel Vanloo, en 1707. . . 32
Dc — française moderne, depuis Joseph-Marie Vien, en 1710, jusqu'à nos jours. 453

E. *Graveurs.*

Ea Graveurs anciens de divers pays, nommés *vieux maîtres*. 62
Eb — d'Italie. 72
Ec — allemands, hollandais, flamands, anglais (1). 221
Ed — français anciens, depuis l'origine jusqu'à Drevet fils, en 1697. 166
Ee — français intermédiaire, depuis Daullé jusqu'à Cochin fils, en 1715. 34
Ef — français modernes, depuis Surugue, en 1717, jusqu'à nos jours. 411

F. *Sculpture.*

Fa Œuvres des Sculpteurs. 39
Fb Recueils de Statues. 42
Fc — de Bas-reliefs. 31
Ed — de Pierres gravées. 32

G. *Antiquités.*

Ga Collections générales. 87
Gb — particulières. 93

(1) Les sous-lettres dans la classe des graveurs rappelant la lettre des écoles auxquelles ils appartiennent, on n'a pas cru devoir diviser les pays qui se trouvent compris dans la sous-classe Ec; mais chacun d'eux forme une série séparée, rangée par ordre chronologique.

Gc Antiquités de Rome. 63
Gd — de divers pays. 59
Ge Médailles antiques. 17

H. *Architecture.*

Ha Œuvres des Architectes français. 160
Hb — — étrangers. 90
Hc Grands monuments d'Architecture. 73
Hd Mélanges et détails d'Architecture. 69

I. *Sciences physico-mathématiques.*

Ia Arithmétique, Géométrie, Perspective, Mécanique. . . 44
Ib Physique et Chimie. 4
Ic Hydraulique, Navigation, Ponts-et-Chaussées. 50
Id Art militaire. 58
Ie Histoire militaire. 48

J. *Histoire naturelle.*

Ja Traités généraux. 59
Jb Zoologie. 121
Jc Botanique, Collections générales. 67
Jd — — particulières. 113
Je Minéralogie. 16
Jf Anatomie, monstruosités. 35

K. *Arts académiques.*

Ka Éducation générale, Jeux instructifs, Thèses. 27
Kb Principes d'écritures, Caractères divers. 114
Kc Principes de Dessin. 115
Kd Danse, Musique. 6
Ke Manége, Équitation. 38
Kf Escrime, Maniement d'armes. 4

Kg Course, Lutte, Natation, etc. 5
Kh Jeux d'Échecs, de Cartes, etc. 38

L. *Arts et Métiers.*

La Collection publiée par l'Académie des Sciences. . . . 85
Lb Agriculture, Économie. 6
Lc Métiers de diverses natures. 30
Ld Emploi du bois. 25
Le Emploi des métaux. 62
Lf Céramique. 9
Lg Emploi des peaux. 3
Lh Tissus divers. 62
Li Papiers, tentures, cartonnages, etc.. 43

M. *Encyclopédies.*

Ma Encyclopédie par ordre alphabétique. 35
Mb Encyclopédie méthod. Sciences intellectuelles. 34
Mc — — — historiques. 24
Md — — — exactes. 46
Me — — — naturelles. 63

N. *Portraits.*

Na Portraits de France. 102
Nb — d'Italie et du midi de l'Europe. 52
Nc — d'Allemagne. 66
Nd — d'Angleterre, du Nord et des régions lointaines. 41
Ne — reliés, Collections générales.. 103
Nf — — — particulières. 122

O. *Costumes.*

Oa Costumes de France. 184
Ob — d'Europe. 232
Oc — d'Ordre religieux et militaires. 32
Od — orientaux et des régions lointaines. 74
Oe — chinois. 264
Of — d'Afrique, d'Amérique, d'Australie, etc. . . 7

P. *Prolégomènes historiques.*

Pa Tables chronologiques et généalogiques, Calendriers. . 34
Pb Monnaies, Médailles modernes, Sceaux. 56
Pc Blasons. 38
Pd Cérémonies, Fêtes publiques. 111
Pe Pompes funèbres.. 67
Pf Jugements, Exécutions, etc. 1

Q. *Histoire.*

Qa Histoire ancienne. 3
Qb — de France.. 120
Qc — d'Italie et du midi de l'Europe. 16
Qd — d'Allemagne et du Nord.. 26
Qe Livres historiques. 66

R. *Hiérologie.*

Ra Bibles. 66
Rb Ancien Testament. 15
Rc Nouveau Testament. 39
Rd Saints et Saintes. 62
Re Liturgie, Histoire ecclésiastique. 35

S. *Mythologie.*

Sa Collection mythologique. 66
Sb Livres mythologiques. 29

T. *Fictions.*

Ta Poëmes.. 60
Tb Théâtres, Romans. 97
Tc Fables, Chansons. 55
Td Allégories, Iconologie. 10
Te Emblèmes mystiques et moraux. 67
Tf Rébus, Calembours, Jeux d'esprit, Caricatures. . . . 99

U. *Voyages.*

Ua	Voyages historiques	18
Ub	— pittoresques en Europe	267
Uc	— — en Asie, Afrique, etc.	104

V. *Topographie.*

Va	Topographie de France	293
Vb	— d'Italie et du midi de l'Europe	165
Vc	— de la Grande-Bretagne, Allemagne et Nord	166
Vd	— d'Asie, d'Afrique et d'Amérique	24
Ve	— reliée, de France	154
Vf	— — d'Italie et du Midi	75
Vg	— — d'Allemagne et du Nord	120
Vh	— — d'Asie, etc.	10

X. *Géographie* (1).

Y. *Bibliographie.*

Ya	Histoire de l'Art et Biographie des artistes	307
Yb	Catalogues raisonnés des Collections et des OEuvres d'Artistes	250
Yc	Catalogues divers et Inventaires du Cabinet des estampes	82
Yd	Catalogues de ventes d'Estampes, Dessins, Tableaux	302
Ye	Catalogues de ventes de Livres	45
Yf	Livres auxiliaires, Dictionnaires, etc.	139

On peut évaluer à treize cent mille le nombre des estampes contenues dans plus de dix mille sept cents

(1) Cette partie forme maintenant un département séparé placé sous la direction de mon collègue M. Jomard ; lui seul pourrait en parler convenablement.

volumes ou portefeuilles dont nous venons de donner la classification.

Ceux qui désireraient parcourir quelques volumes pourront, suivant leur prédilection, demander de préférence, dans les écoles d'Italie, les œuvres de Michel-Ange Buonarroti, Raphaël d'Urbin, Jules Romain, Tiziano Vecelli, Antoine Allegri dit le Corrége, l'Albane, le Guerchin, les Carrache, Dominique Zempieri, Guido Reni et Pinelli; dans les écoles d'Allemagne, Albert Durer, Holbein, Lairesse, Rugendas et Reinhart; dans les Pays-Bas, Lucas de Leyde, Rembrandt, Rubens, Van Dick, Berghem, Ostade, Wouwermans, Carle Dujardin et Téniers; en Angleterre, Hogarth, Reynolds et West; en France, Poussin, Le Brun, Le Sueur, Claude Lorrain, Bourdon, Mignard et Rigaud; parmi les modernes, David, Carle et Horace Vernet, Charlet, Victor Adam, etc.

Dans la classe des graveurs on distinguera surtout, parmi les étrangers, les œuvres de Marc-Antoine Raimondi, Hollar, Crispin de Pass, Goltzius, Visscher, Bloemaert, Romain de Hoogue, Pietre-Sante, La Belle, Morghen, Volpato, Longhi, Toschi et Muller de Stuttgard; parmi les Français, Callot, Mellan, Silvestre, Poilly, Nanteuil, Picart, Le Clerc, Édelinck, Audran, Drevet, Le Bas, Wille, Moreau, Balechou, Ingouf, Audoin, Desnoyers, Massard, Bervic, Tardieu et Dupont.

Dans la classe d'histoire naturelle on peut voir avec

intérêt plusieurs ouvrages coloriés avec soin, représentant des oiseaux et des plantes, au nombre desquels on distingue les pigeons de madame Knip, les oiseaux de paradis de Levaillant, ceux d'Amérique par Audubon, les fleurs de Prévost, les liliacées et les roses de Redouté.

Parmi les ouvrages curieux, qui ne sont pas des gravures proprement dites, on remarquera un recueil de poissons et de coquillages marins, peints d'après nature par Aubriet. Les sujets de ces peintures furent réunis vivants, sous Louis XIV, dans un vaste bassin qu'on nommait *Rivière de Marly :* chaque semaine on y apportait à grands frais l'approvisionnement d'eau de mer nécessaire à la conservation de cette singulière ménagerie dont il n'y a pas eu d'autre exemple.

On pourra aussi examiner un recueil fort curieux de quelques cartes à jouer exécutées avec autant de soin que de richesse par le peintre Jacquemin Gringonneur, pour l'amusement du malheureux roi Charles VI; puis le jeu de cartes numérales gravé par le maître de 1466.

Les portraits, au nombre de plus de soixante mille, sont divisés dans chaque pays suivant l'état ou la profession de ceux qu'ils représentent, classés par ordre chronologique lorsque l'histoire leur assigne une date certaine, et par ordre alphabétique lorsque la connaissance de leur vie ne donne pas d'autre

moyen de les placer. Une autre collection de portraits, au nombre de soixante mille, formée par M. Debure, est rangée par ordre alphabétique.

La suite des costumes de différents pays et de divers siècles offre un très-grand intérêt, principalement ceux de France, d'Italie, de Russie, de Turquie, de l'Inde ou de la Chine. L'histoire de France, par estampes, en cent soixante volumes ou portefeuilles, et celle des autres pays de l'Europe, sont également curieuses. Un autre recueil considérable est celui d'une collection mythologique, commencée par M. de Tralage, conseiller au parlement de Paris, qui fit don de sa riche collection d'estampes à l'abbaye de Saint-Victor. A la suppression des ordres religieux, ce recueil passa à la Bibliothèque impériale. On y a réuni tous les monuments antiques et les sujets modernes ayant rapport aux dieux de la Fable. Ils forment ainsi, en cinquante portefeuilles, une histoire du paganisme hellénique et des premiers temps de la Grèce.

La collection topographique est également très-remarquable : elle renferme des cartes de tous les pays, des plans de villes, de monuments et de maisons particulières; des vues géométrales et perspectives de ces mêmes monuments, ainsi que des détails gravés ou lithographiés sur toute espèce de constructions. Depuis quelques années cette collection a pris un tel accroissement, que la seule ville de Paris, qui, dans le cabinet de M. de Gaignières, ne

formait que huit portefeuilles, en occupe maintenant cinquante-trois. La France entière divisée par départements forme deux cent vingt volumes, tous reliés d'une manière uniforme. La topographie des autres pays n'est pas encore terminée, mais on a déjà fait relier vingt-deux volumes pour l'Italie, le royaume de Naples et la Sicile; vingt pour l'Espagne et le Portugal; quarante-six pour l'Angleterre; vingt-trois pour la Suisse, et cinquante-trois pour la Belgique et la Hollande. La collection géographique est également très-nombreuse, et M. Jomard met des soins assidus à l'augmenter.

Quelques personnes auraient peut-être désiré trouver ici un catalogue raisonné des estampes les plus rares et les plus précieuses, avec l'annotation de toutes les remarques connues sur chacune d'elles; mais un pareil ouvrage, bien qu'important, ne conviendrait qu'à un petit nombre d'amateurs; tandis que des observations succinctes sur le sujet et l'origine des estampes les plus rares et les plus belles sont d'un intérêt général pour tous ceux qui visitent la Bibliothèque.

Le choix des estampes qui forment cette exposition montre que l'on a voulu faire connaître au public non-seulement les plus belles gravures au burin, mais aussi celles qui sont remarquables par leur ancienneté ou leur rareté, comme les premiers essais de xylographie du XVe siècle : on y a joint quelques-unes de

ces pièces faites par les peintres-graveurs en Hollande et en Flandre. Plusieurs d'entre elles sont des chefs-d'œuvre de Rembrandt, artiste aussi remarquable par sa pointe que par son pinceau : toutes font voir l'esprit, la finesse, et la légèreté avec lesquels plusieurs peintres ont su employer l'eau-forte ; enfin on y trouve aussi les plus belles estampes modernes, ainsi que des lithographies d'un beau fini, qui complètent l'histoire de l'art.

En faisant connaître, autant que nous l'avons pu, l'origine de ces pièces et le prix qu'elles ont été payées, nous avons pensé donner à notre ouvrage un nouveau degré d'intérêt ; il est bon cependant de faire remarquer que le prix assez élevé de plusieurs d'entre elles tient à ce que ces épreuves, indépendamment de leur extrême beauté, sont d'une conservation parfaite : ce que nous n'avons pas dit à chaque article, parce que cela eût été une répétition presque continuelle.

Nous avons suivi, dans cette notice, l'ordre chronologique de la naissance des graveurs, en ayant soin d'indiquer au commencement de chaque article le numéro placé sur l'angle du cadre.

Un astérisque indique les articles qui ne sont pas dans les éditions précédentes.

A la fin de l'ouvrage, une table alphabétique des noms et des matières indique le numéro sous lequel chaque article est décrit.

La galerie dans laquelle se trouve maintenant établi le département des estampes nous a paru avoir assez d'importance pour motiver quelques recherches sur les diverses destinations du bâtiment dont elle fait partie, et qui, ayant commencé par servir de logement à un président du parlement de Paris, devint le palais d'un cardinal premier ministre, puis successivement la résidence de divers personnages et le local de plusieurs administrations publiques.

Nous avons déjà dit que la Bibliothèque du Roi fut, en 1666, transportée, du couvent des Cordeliers, rue de la Harpe, dans un hôtel appartenant à Colbert, rue *Vivien*. C'est en 1667 que le roi fit l'acquisition de la collection d'estampes de Michel de Marolles, abbé de Villeloin; mais le ministre n'ayant pas eu dès lors la pensée de former un quatrième département, la collection fut placée avec les livres imprimés et confiée aux soins du sous-bibliothécaire, l'abbé Clément. Ce n'est que plus tard, vers 1730, lorsque la Bibliothèque du Roi fut transportée à l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, qu'elle forma un département séparé. Elle eut alors un garde particulier : ce fut M. de la Haye, auquel succédèrent depuis MM. de la Croix, Coypel, Joly père, Bounieu, Joly fils, et Thevenin, qui mourut en février 1839, laissant vacante la place de conservateur, à laquelle je ne fus nommé qu'au mois d'août suivant.

Le département des estampes reçut à diverses épo-

ques plusieurs accroissements. Les plus importants furent les planches gravées d'après les tableaux du roi, et tout ce qui avait rapport à l'ornementation des palais du Louvre, des Tuileries et de Versailles; les trois cent dix-neuf planches gravées des plantes peintes ou dessinées par Robert pour la collection formée à Blois par Gaston d'Orléans; les planches de l'histoire militaire de Louis XIV, par Beaulieu; celles de la description de l'hôtel des Invalides, et enfin celles gravées d'après les tableaux de Van der Meulen. Toutes ces planches, ainsi que les recueils d'estampes, furent placées provisoirement, vers 1740, au rez-de-chaussée, près du salon des Globes, qui venait d'être construit. En 1785 on transporta le département des estampes à l'entresol, où en 1854 il se trouvait encore, bien à l'étroit il est vrai, et où il était surtout fort mal éclairé. Le gouvernement reconnut enfin la nécessité de consacrer un local plus vaste et plus convenable à la plus ancienne, la plus nombreuse et la plus riche collection d'estampes de l'Europe. Des travaux considérables furent alors ordonnés pour l'établir d'une manière digne de son importance.

Avant de nous occuper spécialement de la galerie des estampes, nous réunirons ici quelques renseignements sur le palais Mazarin, puisés dans différents ouvrages publiés par Sauval, Félibien, Germain Brice, Piganiol de la Force, Blondel, et principalement dans celui de M. Léon de Laborde, le plus nouveau de tous

ces ouvrages, et aussi le plus complet et le plus rare, n'ayant été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires.

Quoiqu'il soit su de tout le monde que la Bibliothèque impériale occupe aujourd'hui le palais Mazarin, beaucoup ne connaissent ni l'origine de ces vastes bâtiments ni les vicissitudes qu'ils ont éprouvées.

Nous devons rappeler d'abord qu'aux deux angles de la rue Neuve-des-Petits-Champs avec la rue *Vivien* et la rue Richelieu étaient deux grandes maisons construites, l'une par Bautru, de l'Académie française, l'autre par Jacques Tubœuf, président de la chambre des comptes; cette dernière avait été bâtie par Pierre de Muet en 1633, et fut vendue à Mazarin avant 1640. Un des caractères particuliers des constructions de cette époque est d'être construites en briques avec des chaînes en pierre de taille. François Mansart, souvent désigné sous le nom du vieux Mansart ou du grand Mansart, pour le distinguer de Jules Hardouin-Mansart, fils de sa sœur, fut choisi par le cardinal pour donner à l'hôtel Tubœuf la grandeur et la dignité que requérait la demeure d'un prince de l'Église romaine, qui devait de plus contenir sa famille, ses nombreux domestiques et quelquefois aussi ses hôtes; car il donna longtemps l'hospitalité au cardinal Ant. Barberini. On ne sait pas précisément quels changements opéra François Mansart; mais Sauval rapporte qu'à l'hôtel Tubœuf furent joints

celui de Duret de Chevry, aussi président de la chambre des comptes, et une autre grande maison voisine. Le cardinal fit construire *trois galeries*, une bibliothèque, une écurie, une basse-cour, un jardin, et de beaux appartements qui s'étendent jusqu'à la rue de Richelieu et règnent le long de la plus grande partie de cette rue et de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

« Tous ces appartements, dit-il, jusque dans leurs moindres parties, sont rehaussés d'or et de stuc, et ornés de tant de bustes, de statues et de peintures, que peut-être jamais un tel amas de choses curieuses et mieux choisies n'a été fait. »

On a souvent parlé de la galerie Mazarine : il semblerait donc qu'il n'y en ait qu'une seule, tandis que Félibien dit, tome II, p. 76 : « Dans le palais Mazarin il y a trois galeries. » Un autre auteur rapporte que c'est François Mansart qui fit les *deux* galeries adossées à l'hôtel de Nevers, et Sauval donne à ce sujet deux articles intitulés la *Galerie basse* et la *Galerie haute*.

Cette galerie supérieure est bien connue, c'est celle où sont maintenant placés les manuscrits; c'était une des parties les plus curieuses et les plus riches du palais Mazarin. Romanelli fut appelé d'Italie en 1641 pour en peindre la voûte à fresque : il y représenta plusieurs sujets mythologiques. Les embrasures des fenêtres, au nombre de huit, ainsi que les niches qui y font face, étaient revêtues soit de tapisseries fort belles, soit de tentures en damas cra-

moisi sur lesquelles étaient brodées les armes du cardinal avec des passements d'or de Milan. Sur ces parties étaient placés des tableaux d'un grand prix. On y remarquait deux tableaux du Corrége, le *Mariage de sainte Catherine* et *Antiope endormie épiée par Jupiter*, sous la forme d'un satyre. Ils sont maintenant au musée du Louvre sous les numéros 943 et 945.

C'est dans cette belle et riche galerie que le cardinal fit tirer, en 1656, cette magnifique loterie dont Mademoiselle fait dans ses Mémoires une description qui donne un aperçu des habitudes et des mœurs de cette époque. « M. le cardinal, écrit-elle, agit d'une manière fort galante et fort extraordinaire. Il pria à souper Leurs Majestés, Monsieur, la reine d'Angleterre, la princesse sa fille et moi. Nous trouvâmes son appartement fort ajusté; le souper fut magnifique en poisson; ce fut un dimanche de carême; on dansa après souper. Il mena les deux reines, la princesse d'Angleterre et moi, dans une galerie qui était toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries et de bijoux, de meubles, d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine; de chandeliers en cristal, de miroirs, tables et cabarets de toutes manières, de vaisselle d'argent, de senteurs, gants, rubans, éventails. Cette galerie était aussi remplie que les boutiques de la foire, hors qu'il n'y avait rien de rebut; tout était choisi avec soin. Il ne nous dit point ce qu'il voulait faire de tout cela, tout le

monde voyait bien qu'il avait quelque dessein, et on disait que c'était pour faire une loterie qui ne coûterait rien. Je ne le pouvais croire. Il y avait pour plus de cinq cent mille livres de hardes et de nippes; deux jours après on sut ce mystère. On était chez lui, il fit entrer la reine dans son cabinet, où je l'accompagnai, et où l'on tira la loterie. Il n'y avait point de billets blancs, il donna tout cela aux dames et messieurs de la cour; le gros lot était un diamant de quatre mille écus, que le sort donna à la Salle, sous-lieutenant des gens d'armes du roi. Je tirai un diamant de quatre mille livres; ainsi chacun eut son fait. Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la cour et par tout le royaume et aux pays étrangers; elle était extraordinaire, et je pense qu'on n'avait jamais vu en France une telle magnificence. »

Parlons maintenant de la galerie inférieure, qui est la première cause de nos recherches, et qui a éprouvé des échecs si graves et si variés, que l'on peut considérer comme une véritable résurrection l'apparition au plein jour de ses ornements d'autrefois retrouvés, replacés et restaurés avec tant de peine et de soins par l'architecte, M. Labrouste. Il a saisi avec bonheur l'occasion de faire connaître la manière dont François Mansart avait décoré, il y a deux cents ans, cette partie du palais Mazarin.

Personne n'ignore le débordement de la Fronde contre le cardinal-ministre, pendant les années 1649

à 1652. On sait que ses appartements, ses meubles, ses livres, furent en grande partie pillés, détruits ou vendus; cependant la saisie que fit faire M. de Tubœuf, en 1651, pour la sûreté de sa créance sur le prix de son hôtel, et la revendication que fit le roi des objets qui lui appartenaient, diminuèrent un peu les nombreuses soustractions.

Au moment même de rentrer en France, le 2 février 1653, le premier soin du cardinal fut de racheter pièce par pièce tout ce qui avait été vendu, et le 6 mai de la même année il écrivait à Colbert : « Je suis bien aise de voir que vous avez recouvré encore cinq pièces de tapisserie : je m'assure que vous n'oublierez rien pour retirer le plus qu'il se pourra de mes meubles dissipés, et particulièrement pour les tables et pour les cabinets, qui sont tout à fait nécessaires pour l'ornement de ma maison.

« Je voudrais bien, à mon retour, trouver ma grande galerie tapissée, et toutes les peintures que j'ai ordonnées à Bernardin de faire faire aux endroits où doivent être les statues achevées. »

La galerie inférieure, assez mal désignée par Sauval sous la dénomination de *galerie basse*, « est environnée de près de cent bustes ou statues antiques de marbre. » Elle a les mêmes dimensions que la galerie supérieure, et est, comme elle, éclairée par huit fenêtres avec une porte à chacune des deux extrémités; la voûte est divisée selon le goût italien par des

panneaux de formes variées avec des bordures de feuillages en relief. La retombée de la voûte est ornée de grands rinceaux où sont placés quelques enfants portant les pièces qui se trouvent dans les armes du cardinal. A chacun des bouts de cette galerie sont également des rinceaux sculptés, au milieu desquels sont placés aussi et les armes et les chiffres ainsi que le chapeau de cardinal : les pilastres devaient descendre sans doute au niveau des deux niches rondes qui accompagnent la porte d'entrée.

Au milieu de chaque trumeau était une niche carrée également accostée de deux pilastres cannelés avec des chapiteaux et un riche entablement dorique. Une décoration semblable se trouvait répétée en face de chaque trumeau; mais toutes ont été détruites, excepté les deux premières, qui n'ont dû leur conservation qu'à la construction d'un entre-sol non éclairé, où elles semblent avoir été oubliées. Les embrasures des fenêtres, ainsi que la partie qui y correspondait, étaient couvertes de figures allégoriques ou de paysages tellement détériorés aujourd'hui, qu'ils n'auraient pu être restaurés. Dans la voûte, le grand panneau du milieu est orné d'une colonnade en perspective, dont le centre laissait voir le ciel. Cette partie a pu être conservée et restaurée, ainsi que quatre petits panneaux ovales, peints en grisaille et représentant des scènes triomphales ou autres tirées de l'histoire romaine ancienne.

Ces deux galeries, de même dimension, avaient chacune un caractère bien différent; rien n'était plus riche que la galerie supérieure, ornée de belles peintures, de dorures, ayant à chaque extrémité une porte ornée d'arabesques dorées, au milieu desquelles se voient des étoiles et les lettres I. C. M. (Jules, cardinal Mazarin).

La galerie inférieure avait peu de peintures, mais la voûte était décorée de sculptures du meilleur goût, dont plusieurs parties étaient dorées, ainsi qu'on peut le voir encore dans le fond, qui alors faisait l'entrée de la galerie. Parmi les rinceaux de la voûte se trouvent aussi répétées les pièces composant les armes du cardinal, ainsi que son chiffre.

La troisième galerie, sur laquelle personne n'a donné de détails, parce que sans doute elle n'avait aucune décoration, était au premier étage, adossée aux appartements du duc de Nevers, où sont maintenant les premières pièces des manuscrits; elle devait servir de communication pour aller du grand escalier actuel aux appartements du cardinal peints par Vouet, et à la galerie peinte par Romanelli. Elle est encore actuellement désignée, dans le service habituel de la Bibliothèque, sous le nom de la *traverse*.

Les ornements de la voûte de la galerie inférieure semblent avoir été conservés plutôt par indifférence que par goût : ils ont été plusieurs fois recouverts d'un badigeon devenu si épais, que les sculptures en étaient

empâtées, et que les peintures semblaient avoir autant souffert de ces couches successives que des dégradations occasionnées par le temps et par les maçons.

Nous avons rapporté le désastre de cette galerie inférieure lors des désordres de la Fronde. On ne trouve nulle part ce qui a pu lui arriver depuis la mort du cardinal, en 1661, jusqu'à l'établissement de la Compagnie des Indes vers 1720. Un éclaircissement devient ici nécessaire pour comprendre les dispositions de l'édifice : c'est de faire savoir qu'il a existé, dans l'angle de la cour d'entrée à droite, un escalier qui a été détruit à une époque qui nous est inconnue.

Germain Brice dit, en effet, qu'en entrant dans la cour l'escalier est à main droite, et conduit aux appartements, qui sont composés de plusieurs chambres, dont les plafonds sont ornés de dorures et de peintures des meilleurs maîtres du temps... « Après avoir passé plusieurs chambres de plain-pied, tendues de riches tapisseries rehaussées d'or et d'argent, on entre dans une longue galerie remplie de chaque côté de *cabinets* garnis de pierreries et de ciselures d'or et d'argent, qui sont sur des tables de marbre, ou de pièces rapportées. Le plancher de cette galerie est couvert d'un tapis de Turquie, tout d'une pièce, d'une longueur extraordinaire (*quarante-cinq mètres*). Les appartements d'en bas ne sont pas moins magnifiques. Toutes les salles qui les composent sont pleines de *cabinets* d'Allemagne et de la Chine avec des cof-

fres de vernis du Japon d'une légèreté et d'une odeur admirables. Il y a avec cela un grand nombre de statues de marbre que l'on a fait venir d'Italie. »

Germain Brice ajoute encore : « La galerie basse et le salon par où on doit passer sont aussi remplis de bustes et de statues antiques. Cette galerie est de la même longueur que celle dont on a déjà parlé. »

La galerie inférieure se trouvait alors comprise dans la portion du palais échue au duc de Mazarin, époux d'une des nièces du cardinal, tandis que le duc de Nevers, son neveu, habitait l'autre portion du palais sur la rue de Richelieu.

C'est alors probablement que cette galerie reçut les plus pénibles atteintes, puisque Blondel, qui écrivait vers 1750, dit : « La galerie de la Bourse, qui anciennement était une des galeries du cardinal Mazarin, a été interrompue sur la longueur pour procurer quelques bureaux à la Compagnie des Indes... On remarque de la pureté dans les profils de l'architecture de cette galerie, du choix dans les compartiments, et une assez grande quantité de figures de marbre, dont quelques-unes sont antiques, mais la plupart si mutilées, qu'elles n'intéressent que faiblement; on voit dans le bureau qui occupe une des extrémités de cette grande pièce, aussi bien que dans l'antichambre, la même décoration dont nous venons de parler, d'où il est aisé de concevoir la déprédation de ce monument, qui, à bien des égards, méritait d'être conservé. »

L'entrée de cette galerie devait, sans aucun doute, être précédée d'un vestibule dont on a cru retrouver les traces dans un pavé en marbre qui existe en partie au-dessous du sol dans la pièce attenant à cette galerie.

On a dit que, dans cette partie voisine de l'entrée, si bien décorée par François Mansart, il aurait pu exister une vaste cheminée, comme on en trouve quelques exemples; mais un examen plus attentif a démontré l'impossibilité de cette assertion, puisqu'il ne se trouve à aucun étage, ni même dans les combles, de passage pour une cheminée de cette dimension. D'ailleurs, quel effet aurait pu produire une seule cheminée à l'un des bouts d'une galerie aussi longue?

Les bâtiments de l'ancien palais Mazarin ayant servi à placer les bureaux dépendant de la Compagnie des Indes, de la Bourse et de la Banque de Law, le renversement de ce système vint en rendre plusieurs parties inutiles; elles restèrent vides jusqu'en 1722, que le roi ordonna de placer sa bibliothèque dans l'ancien hôtel de Nevers, rue de Richelieu, tandis que les magasins et les bureaux de la Compagnie des Indes continuèrent à occuper l'hôtel Mazarin, rue Neuve-des-Petits-Champs. Il existe plusieurs projets faits par M. de Cotte; mais tous se rapportent à l'hôtel de Nevers, et aucun à l'hôtel du duc de Mazarin.

C'est probablement alors qu'aura été fait cet entre-

sol malencontreux, dont la construction elle-même présente une grande singularité; la séparation de cette travée et le plancher qui formait l'entre-sol étaient formés de pièces de bois de trente centimètres d'équarrissage, fortement serrées l'une contre l'autre, et celles de la cloison étaient reliées par plusieurs bandes de tôle. Tant de précautions pour rendre cette pièce impénétrable font supposer qu'elle formait la caisse, et ce qui confirme dans cette idée, c'est que, dans l'angle de cette galerie, le mur était percé pour donner entrée à un caveau d'environ quatre mètres carrés, qui ne recevait d'autre jour que celui de l'entrée, fermée par deux portes en chêne d'un décimètre d'épaisseur, et doublées en tôle; ce qui indiquerait une réserve pour de l'or ou d'autres effets précieux.

Après la suppression de la Compagnie des Indes et de la Bourse, vers 1792, le Trésor fut mis en possession de tous ces bâtiments, et la galerie eut à souffrir des réparations, plus fâcheuses encore que ne l'avaient été les dégradations. Les différentes caisses y furent placées pendant un temps et nécessitèrent des divisions adaptées aux services; puis une ordonnance rendue en septembre 1816 par le roi Louis XVIII attribua à la Bibliothèque tous les bâtiments du Trésor, à mesure qu'ils deviendraient vacants. La possession en fut remise à cette administration, qui à son tour fut encore obligée d'employer

l'uniforme badigeon pour dissimuler les traces des travaux précédents.

En 1828, on établit dans cette galerie inférieure le dépôt des dessins, planches et exemplaires du grand ouvrage sur l'Égypte, ainsi que de quelques antiquités ou *estampages* rapportées de cette expédition par les soins de M. Jomard, et dont la garde lui fut confiée. Enfin, par une décision prise au commencement de l'année 1854, il fut ordonné que tout ce qui provenait de l'Égypte serait transporté dans une autre partie de la Bibliothèque, et que cette galerie, qui, il y a deux cents ans, avait été un musée de sculpture, redeviendrait un lieu consacré au triomphe de tous les arts; puisque la gravure sait retracer, dans un espace peu étendu, tout ce qui est du domaine des arts.

Les artistes, en entrant dans ce local si habilement restauré, auront donc des actions de grâces à rendre : au gouvernement, qui enfin a pu placer si convenablement la collection d'estampes; à l'administration de la Bibliothèque, qui, après quarante années d'instances, a obtenu ce qu'elle avait tant désiré, et à l'architecte, qui, en faisant un travail nouveau, a mis tous ses soins à faire reparaître avec éclat le talent et le bon goût du grand Mansart.

NOTICE

SUR M. JEAN DUCHESNE

La vie de M. Duchesne est une grande et belle page de l'histoire de la Bibliothèque impériale. C'est beaucoup, et l'on pourrait se dispenser d'y chercher autre chose, tant les souvenirs de l'homme sont inséparables de l'intérêt qui s'attache à ce grand établissement. M. Duchesne l'aimait, comme les bons moines aimaient autrefois le couvent dans lequel ils avaient fait profession, où ils étaient entrés un jour pour ne plus jamais avoir la pensée d'en sortir. La Bibliothèque, et dans la Bibliothèque le Cabinet des estampes, semblait, pour ainsi dire, le seul point du monde où il respirât parfaitement à l'aise. Il aurait pris son parti des plus grandes privations; il n'eût pas d'un jour survécu à la perte de ses fonctions, quand même cette perte lui eût ouvert la perspective d'une pension de retraite proportionnée à l'importance, à la durée de ses services.

M. Jean Duchesne, né à Versailles le 29 décembre 1779, appartenait à une famille très-honorable : son père, Antoine-Nicolas Duchesne, était prévôt des bâtiments du Roi, charge

créée pour son aïeul dans le siècle précédent, et qu'il conserva jusqu'à l'époque de la suppression de tous les anciens offices royaux. C'était un naturaliste et surtout un horticulteur distingué. Membre de la *Société royale et centrale d'agriculture*, le baron de Sylvestre, secrétaire perpétuel de cette éminente compagnie, lui a consacré une notice intéressante dans laquelle il a rappelé les services que M. Duchesne avait rendus à plusieurs branches des sciences naturelles. On lui doit un des premiers essais du célèbre annuaire du *Bon Jardinier*, aujourd'hui l'inséparable *vade-mecum* des horticulteurs : le *Jardinier prévoyant* parut en 1770 pour la première fois, et fut continué les années suivantes jusqu'en 1781. Quatre ans auparavant, M. Duchesne avait donné l'*Histoire naturelle des Fraisiers*, et c'est là que viennent pour la première fois prendre place plusieurs variétés nouvelles obtenues par l'auteur, à la suite de nombreux et fortunés essais. M. Duchesne père était d'ailleurs un homme de bien, laborieux et modeste, sincèrement attaché à l'ancien gouvernement comme à la religion de son pays. Il mourut presque octogénaire, le 18 février 1827, après une longue maladie dont les souffrances furent adoucies par la tendre et pieuse sollicitude de ses enfants, honneur et bonheur de sa vieillesse : l'aîné de ses deux fils était M. Jean Duchesne, dont les arts et surtout les artistes déplorent la perte récente, et le second, M. Duchesne-Tauzin, aujourd'hui conservateur adjoint du cabinet des estampes, et l'un des plus anciens fonctionnaires de la Bibliothèque impériale.

Duchesne aîné fit ses premières études à Versailles; mais son penchant l'entraînait plutôt vers les beaux-arts que vers les sciences exactes ou les subtilités grammaticales.

Cependant, quand fut créée l'École polytechnique, son père voulut sérieusement le préparer aux examens qui pouvaient le faire admettre dans cette pépinière d'ingénieurs civils et militaires. Il fut dérangé dans ses plans par un ami de la famille, M. Joly, qui venait, après deux années passées dans les prisons de la Conciergerie, d'être rendu aux fonctions de conservateur de notre Cabinet des estampes. « Vous voulez, » dit-il à M. Duchesne le père, « lancer votre fils dans une carrière pour laquelle il ne semble pas fait et où l'attendent de grandes déceptions. La République vous a ruiné comme bien d'autres, vous ne pouvez garder longtemps vos fils à votre charge. Faites mieux, confiez-moi l'avenir de l'aîné : il entrera dans le Cabinet des estampes comme le dernier employé; je lui apprendrai notre métier; je suivrai ses progrès, je vous en rendrai compte, et, s'il se conduit bien, la Providence fera le reste. »

Jean Duchesne laissa donc équerre et compas, algèbre et trigonométrie, les répétitions du collége et de l'École centrale. Il entra dans le Cabinet des estampes, à l'âge de quinze ans et sept mois; c'était le 28 juillet 1795. Huit ans plus tard, il devint second employé, et le 23 octobre 1806 il n'eut plus d'autre supérieur dans le cabinet que M. Joly, celui qui le premier avait deviné sa vocation et qui fut constamment l'objet de sa respectueuse reconnaissance. Ce n'est pas ici, pour M. Duchesne, l'occasion d'un éloge : une âme basse aurait pu seule abjurer la religion de tels souvenirs.

M. Joly eut tout sujet de se féliciter du choix qu'il avait fait. Le zèle du nouvel employé avait besoin de frein plutôt que d'aiguillon : il voyait, il surveillait tout. Chaque jour, la tête remplie de projets d'améliorations, il venait les sou-

mettre au Conservateur, assez disposé naturellement à craindre ce danger d'innovations qui, trop souvent, en balance les avantages; mais à la fin il se rendait et n'avait pas à regretter sa condescendance. Cependant la santé de l'estimable M. Joly était plus faible que son âge ne le comportait; bientôt un affaiblissement progressif ne lui permit plus, dans le département qu'il administrait, la même assiduité : heureux alors de pouvoir remettre la direction des travaux au zèle éclairé, à l'habileté éprouvée de M. Duchesne. A partir de 1815, tout se fit d'après les indications, les vues et les propositions de ce dernier. Pourquoi ne pas le dire? grâce à son impulsion vigoureuse, le Cabinet des estampes, qui comptait en 1795, même à Paris, plusieurs rivalités redoutables dans les collections particulières, cessa d'en craindre même en Europe, si bien qu'il est aujourd'hui devenu le plus beau, le plus nombreux et surtout le mieux ordonné que l'on ait jamais formé.

Un mot quant à son accroissement progressif. M. Duchesne, en entrant dans la Bibliothèque nationale, avait trouvé réunis 2,700 volumes : c'était là le Département des estampes, formé des anciens cabinets de l'abbé de Marolles, de Gaignières, Beringhen, Begon et Uxelles; augmenté d'une assez grande quantité de pièces trouvées chez ceux que la République avait tués ou contraints à chercher leur salut dans l'émigration. En cinquante années, la collection s'est pour le moins quadruplée : les volumes reliés se sont élevés au chiffre de 10,400, et il n'est pas une pièce de tous ces nouveaux volumes qui n'ait été acquise, enregistrée et classée sur la demande de l'Employé ou sous les auspices du Conservateur.

Il faut rendre encore à M. Joly cette justice : peu de mois avaient suffi pour lui faire reconnaître dans son jeune protégé une aptitude particulière aux fonctions qui lui étaient confiées. Aussi le chargea-t-il bientôt d'une mission qui semblait fort au-dessus de son âge. Il s'agissait de rassembler à Versailles toutes les estampes qui se trouvaient dans le palais de Louis XIV à l'époque de la mort de Louis XVI, et qui, depuis ce temps, ne paraissaient avoir attiré l'attention ni du gouvernement ni des officiers préposés à la garde des anciens meubles de la couronne. M. Duchesne justifia la confiance de M. Joly : les gravures furent reconnues, décrites et classées ; l'ordre fut donné, dès 1796, de les réunir au cabinet de la Bibliothèque nationale. Elles y conservent aujourd'hui les marques distinctives de leur royale provenance.

Quelques années plus tard, M. Duchesne ne perdit pas une heureuse occasion d'étudier l'art de la gravure dans ses origines les plus lointaines. Il y avait, dans le Cabinet des estampes, une pièce dont le caractère avait échappé jusqu'alors à l'attention des plus habiles connaisseurs : c'était la reproduction d'un dessin tracé sur une ancienne paix d'église, et qui représentait la Vierge et son divin Fils, entourés de saints et de saintes. Un Italien déjà connu par de bons ouvrages sur les anciens graveurs, M. l'abbé Zani, l'avait vue pour la première fois en 1797; il en avait été frappé, et l'année suivante il était revenu demander la permission de la revoir tout à son aise. Dès qu'elle fut sous ses yeux, l'Abbé manifesta les transports et toutes les expressions de la plus vive allégresse. C'était bien un travail de Mazo Finiguerra, l'inventeur de la gravure ; c'était même la

première production de ce premier maître, faite à la manière noire, ce que les Italiens appelaient déjà *niello*. M. Duchesne, qui avait apporté la pièce, s'associa bien vite, on peut le croire, à la satisfaction d'une pareille découverte. Plus tard, dans son important *Essai sur les nielles*, il a rappelé le plus heureusement du monde ces premières impressions qui devaient le conduire lui-même à de savantes recherches, et à d'autres découvertes non moins précieuses.

Dès que M. Duchesne, en 1807, eut, avec le titre de premier employé, obtenu l'entrée de son digne frère, M. Duchesne-Tauzin, dans le même cabinet, il voulut réaliser un de ses projets favoris. Avec l'assentiment du Conservateur, il rassembla quarante des plus belles estampes de la collection, il les fit encadrer d'une façon convenable, et il en forma une première exposition perpétuelle à la portée des regards de tous les visiteurs de la Bibliothèque impériale. C'était une grande innovation : mais tels en étaient les avantages incontestés, que l'exemple en fut suivi, d'abord dans le Cabinet des manuscrits et dans le Département des livres imprimés, puis dans cet autre Cabinet des plans et cartes géographiques, créé il y a vingt-cinq ans, sous les auspices et par la forte volonté de l'illustre M. Jomard. Ces expositions ont reçu l'applaudissement du public, qui peut ainsi, sans le secours particulier des employés, prendre une idée sommaire et déjà fort interessante des chefs-d'œuvre de la numismatique, de l'imprimerie et de la gravure, de l'art d'enluminer et de relier, à toutes les époques.

Il va sans dire que le nielle de Finiguerra (le mot français de *nielle* a été créé par M. Duchesne et dès lors adopté par l'Académie) obtint les honneurs de l'exposition. On peut

en voir la description exacte à la page 5 de ce volume. Encouragé par la découverte de l'abbé Zani, M. Duchesne étudia avec une ardeur nouvelle toutes les pièces qui pouvaient être le résultat d'un procédé analogue. La Bibliothèque en possédait déjà plus de quarante, et le nombre en est aujourd'hui plus que doublé. Un de ces nielles portait les initiales O. P. D. C. La sagacité de M. Duchesne en trouva l'explication. Il fallait lire : *Opus Peregrini da Cesena.* Peregrini est un des premiers graveurs connus, et cette attribution révélait au Cabinet des estampes la valeur réelle d'une pièce jusque-là demeurée dans l'obscurité. Elle fait également partie de l'exposition.

Au reste, la Notice qu'on va lire des pièces exposées dans la galerie Mazarine, notice dont M. Duchesne a corrigé les dernières épreuves d'une main déjà tremblante, permettra de suivre l'histoire rapide de l'origine, des accroissements et de l'arrangement systématique du Cabinet des estampes. Ces recherches, dues à l'homme qui pouvait en parler avec le plus d'autorité, serviront de guide à tous ceux qui voudront se faire une idée juste de cette admirable collection; nous n'en dirons ici que peu de mots.

Quand M. Duchesne était entré dans la Bibliothèque nationale, il avait trouvé un inventaire et un catalogue alphabétique. L'inventaire constatait l'origine et la date de l'acquisition de chaque pièce; le catalogue portait le nom des graveurs dont on possédait l'œuvre plus ou moins complète. La première rédaction de l'inventaire remontait à l'année 1783, on l'avait commencé avec une certaine méthode: mais, à partir de 1792, époque de la mort de M. Joly père, on s'était contenté d'enregistrer les provenances, les dons et

les acquisitions dans le seul ordre de la date des entrées. Dès lors de grandes difficultés s'élevaient pour apprécier l'ensemble et les détails d'une collection déjà fort considérable. Le catalogue des auteurs était encore plus incomplet : Il ne disait rien des pièces anonymes ; il essayait à peine d'expliquer les signes monographiques employés par la plupart des anciens graveurs.

M. Duchesne entreprit, avec la permission de M. Joly fils, un autre inventaire, un autre catalogue. Il ne renonça pas au système de classification admis avant lui et que justifiait déjà l'excellent livre d'Heinecken, *Idée générale d'une collection d'estampes*, publié en 1771. Mais, pour répondre aux accroissements progressifs du Cabinet, M. Duchesne doubla le nombre des séries qu'Heinecken avait jugées suffisantes. La collection fut ainsi divisée en vingt-quatre classes, représentées par les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Cette disposition offre assurément de grands avantages pour les deux grandes fins que la Bibliothèque impériale se propose : *bonne conservation, — communication facile.* On peut, si l'on veut, contester la prééminence donnée à telle classe sur les suivantes, et, pour citer un exemple, l'œuvre des graveurs peut être porté au premier rang ou bien être descendu dans une série inférieure à celle qu'il occupe ; mais l'avantage du système général, c'est-à-dire la division en vingt-quatre séries, et l'emploi des lettres majuscules pour distinguer les séries, et des secondes lettres minuscules pour marquer les subdivisions ; cet avantage, aujourd'hui reconnu par tout le monde, est en très-grande partie l'œuvre de M. Duchesne. Qu'on change l'ordre des séries, qu'on accroisse ou qu'on diminue le nombre des subdivisions, cela ne saurait conduire

à la refonte radicale de l'ancien inventaire, si bien tenu sous la direction du dernier conservateur.

M. Joly mourut en 1829. Tant de services déjà rendus à la Bibliothèque pendant une période de trente-cinq ans n'empêchèrent pas qu'une grande injustice ne fût commise. La place dont le premier employé du Cabinet des estampes faisait en réalité les fonctions depuis plus de quinze ans ne lui fut pas donnée. On voulut un membre de l'Institut, un artiste de profession, et le choix du gouvernement alla tomber sur un homme distingué, sans doute, par les qualités de l'esprit et du cœur, mais qui, déjà depuis longtemps sur le retour de l'âge, ne pouvait apporter l'expérience et l'aptitude naturellement réclamées pour la direction de la collection des estampes. M. Thevenin fut nommé conservateur ; mais celui que l'opinion publique avait désigné fut encore le chef réel du Cabinet. Le juste chagrin que M. Duchesne ressentit à cette occasion ne fut pas capable de lui rien enlever de son activité et de sa religieuse exactitude à remplir ses devoirs de bibliothécaire. A lui s'adressèrent encore tous les artistes, tous les curieux, tous ceux en un mot qui voulaient obtenir aisément et rapidement ce qu'ils cherchaient, et, avec les pièces qu'ils cherchaient, des appréciations bienveillantes, souvent plus utiles encore.

A son tour, l'honorable M. Thevenin mourut en février 1839, et le moment de la justice arriva. On n'alla plus, cette fois, chercher bien loin le conservateur qu'on avait depuis si longtemps sous la main : M. Duchesne, au mois d'août de la même année, fut nommé à la place que la mort de M. Thevenin laissait vacante. Pendant quelques jours, la République de 1848 menaça une position si bien justifiée par

cinquante-trois années de services non interrompus : M. Duchesne oublia promptement les motifs passagers de découragement dont sa vieillesse était frappée ; et l'on peut dire qu'un de ses vœux les plus ardents fut rempli quand on lui permit, l'année dernière, de transporter dans la belle galerie de l'ancien palais Mazarin la meilleure partie de son cher Cabinet des estampes. Rien ne saurait exprimer l'activité qu'il mit à presser les travaux, à surveiller le transport et déterminer la place de chaque volume. L'habile architecte, M. Labrouste, confiant dans la sagacité du digne conservateur, l'avait autorisé à donner lui-même aux ouvriers la direction que ceux-ci avaient l'habitude d'attendre de l'architecte ; on n'a pas eu sujet de regretter une telle condescendance. La nouvelle disposition de la galerie et son ornementation restaurée répondent merveilleusement à tout ce qu'on pouvait attendre d'un véritable *maître des œuvres*.

Mais cet excès d'activité, cette ardeur toute juvénile, eurent une influence fâcheuse sur la santé de M. Duchesne. Il voulut inaugurer lui-même la nouvelle galerie : il reçut les félicitations de tous ceux qui accoururent pour la visiter ; il présida aux premières séances, et l'on fut heureux de retrouver en lui cette inépuisable sollicitude à laquelle il avait habitué ceux qui fréquentaient le Cabinet des estampes ; mais il ne put longtemps jouir des améliorations qu'il avait quelque droit de regarder comme son ouvrage. Bientôt le mal fut le plus fort ; après une lutte de plusieurs semaines, il fallut qu'il se résignât à garder constamment la chambre. Une affection, trop fréquente chez les vieillards accoutumés aux travaux sédentaires et dont les premières atteintes étaient déjà fort anciennes, reparut avec des symptômes plus alarmants. Le mal

fit pendant six semaines des progrès que l'art d'un habile médecin, tendrement attaché à cette excellente famille, put ralentir, mais non pas arrêter. M. Duchesne vit arriver sans effroi le terme de sa longue carrière ; les secours de la religion, en l'aidant à supporter avec résignation la pensée de quitter tout ce qu'il aimait et tous ceux dont il était le plus aimé, couronnèrent dignement une vie entièrement consacrée au service de la grande Bibliothèque qui l'avait reçu adolescent, et qui, pendant près de soixante ans, avait constamment profité de son activité, de ses lumières et de son admirable zèle. Il n'y a pas d'autre exemple d'une longue carrière aussi complétement absorbée au profit de la Bibliothèque impériale, et, s'il est un buste qui doive décorer l'entrée du Cabinet des estampes, c'est assurément celui de ce digne et regrettable bibliothécaire (1). Il expira le 4 mars 1855.

M. Duchesne laisse quelques précieux manuscrits, entre autres une grande histoire des châsses et reliques conservées dans toutes les églises de France. Il a publié un grand nombre d'opuscules et plus d'un important ouvrage. Il con-

(1) Le zèle bien connu de M. Duchesne pour tout ce qui se rapportait au Cabinet des estampes vient encore de porter, après sa mort, un dernier fruit. Il avait su l'existence d'une collection, sans doute unique, de tous les portraits gravés de Napoléon Ier. M. Lon, autrefois attaché au commissariat des guerres, l'avait formée, et madame Vial, sa belle-sœur, en avait hérité. Cette dame, éloignée de Paris, d'ailleurs assez désintéressée pour ne pas songer à tirer parti d'une collection aussi précieuse, semblait disposée à l'offrir à l'un de nos Musées. M. Duchesne se mit en rapport avec elle, et, comme on le pense bien, plaida vivement, dans cette circonstance, en faveur de la Bibliothèque impériale. Madame Vial voulut bien sentir la force de ces raisons; mais le choix auquel elle s'arrêta ne fut pas connu de M. Duchesne : la nouvelle en parvint après sa mort à madame Beaumont, sa fille, qui s'est empressée de donner connaissance au Conservatoire de cette généreuse donation. La collection ne comprend pas moins de six mille pièces ou portraits.

vient de terminer cette notice trop incomplète par l'indication rapide de la plupart d'entre eux. Dans cette énumération, nous suivrons, autant que possible, l'ordre des dates.

1° *Quelques idées sur l'établissement des frères Piranesi*, 1802. C'est une brochure de huit pages, destinée à combattre le projet qu'avait le gouvernement consulaire de fonder l'École des beaux-arts, et d'en confier la direction à des étrangers. M. Duchesne avait alors à peine vingt-deux ans.

2° *Rapport fait à l'Athénée des arts de Paris, sur la fonte en bronze de la statue de Jeanne d'Arc, par Goys fils*, 8 fructidor an XII (1805) ; 21 pages. Écrit avec assez de négligence, mais utile à consulter pour l'exposition développée des procédés de la fonte des statues colossales.

3° *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Jules Hardouin-Mansart*, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, n° d'août 1805 ; 32 pages.

Travail important et trop peu consulté. L'auteur avait tiré parti, pour cette notice, de précieuses notes laissées par son aïeul, prévôt des bâtiments du Roi, sur les différentes constructions entreprises par Hardouin-Mansart. Le détail des ouvrages exécutés à Versailles est surtout du plus grand intérêt.

4° *Éloge historique de Pierre Puget; ouvrage qui a concouru pour le prix proposé par l'Académie de Marseille*. Paris, 1807 ; 32 pages.

Le style est la partie faible de cet éloge, qui d'ailleurs offre la réunion de recherches longues et curieuses sur l'artiste français qui a peut-être le plus approché de Michel-Ange.

5° *L'Opéra, le Trésor et la Bibliothèque du Roi*. Paris,

1819; 16 pages. M. Duchesne publia cette brochure anonyme pour répondre à ceux qui déjà voulaient transporter au Louvre la Bibliothèque. Il signala les avantages de la situation actuelle et des bâtiments de l'ancien hôtel de Nevers ; mais il rappela les dangers du voisinage de l'administration du Trésor et de la salle de l'Opéra. Ses vœux ne devaient pas tarder à être remplis. La mort funeste de M. le duc de Berry fit abandonner la salle de l'Opéra, et le Trésor quitta bientôt l'hôtel de Nevers pour aller se réunir au ministère des finances.

6° *Description de la coupole de Sainte-Geneviève, peinte par M. Gros.* 1824; 8 pages. Extrait des *Annales de la littérature et des arts.* Anonyme.

7° *Compte rendu, au Ministre de l'intérieur, d'un voyage fait en Angleterre pour y examiner diverses collections d'estampes.* Extrait du *Moniteur* du 5 juin 1824. 16 pages.

M. Duchesne avait été accueilli avec le plus vif empressement par tous les nobles anglais possesseurs de grandes collections d'estampes. Son rapport fait connaître une foule de morceaux précieux et de la plus grande rareté.

8° *Essai sur les nielles, gravures des orfévres florentins du quatorzième siècle.* Paris, 1826. Un volume in-8° de xii-382 pages.

Excellent ouvrage, dans lequel, tout en faisant la juste part des travaux de la critique appliquée à ce genre de recherches, l'auteur découvre lui-même plusieurs nouveaux points de vue, reconnaît le caractère de plusieurs morceaux jusqu'alors inconnus, et se place au nombre de ceux qui ont fait faire de véritables progrès à la connaissance des origines de la gravure.

9° *De la gravure sur métal et sur bois. et de ses procédés*. Sans date. 24 pages. Ce morceau, qui semble avoir été destiné à quelque encyclopédie, rend un compte net et satisfaisant des différents genres et de tous les procédés connus de la gravure.

10° *Persiennes, Jalousies*. Deux petits articles également destinés à une encyclopédie.

11° *Histoire de la condamnation d'un templier*. Paris, 1833 ; 48 pages.

M. Duchesne était membre d'un assez grand nombre de sociétés littéraires ou philanthropiques, dans lesquelles son activité, ses connaissances spéciales et son mérite lui assuraient toujours une haute influence. Il avait été l'un des fondateurs du *Cercle des arts* et de la *Société de l'histoire de France*, société qui, dès les premiers jours, l'avait choisi pour son *trésorier*. Il était de la *Société de Saint-Vincent-de-Paul*, dont il suffit de prononcer le nom pour en rappeler le pieux et noble but. L'*Ordre des Templiers*, auquel un assez grand nombre de gens très-honorables avait, avec plus de zèle que de succès, essayé de rendre une partie de son ancienne splendeur, eut également l'honneur de le compter au nombre de ses chevaliers. Mais, vers 1830, le grand maître de l'Ordre paraît avoir eu l'idée de professer une sorte d'hérésie religieuse, dont il voulait que chacun des membres de la compagnie acceptât la responsabilité. M. Duchesne refusa nettement toute participation à des prétentions dont il voyait tout le ridicule. Traduit devant la cour de l'Ordre, en 1832, il eut l'honneur d'être condamné à l'unanimité, et c'est à l'occasion de cet arrêté qu'il publia à petit nombre la brochure dont on vient de voir le titre.

Elle est fort curieuse et nous révèle beaucoup de choses qu'on aurait toujours ignorées sans cela sur l'histoire moderne des templiers.

12° *Voyage d'un iconophile. Revue des principaux cabinet d'estampes, bibliothèques et musées d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre.* Paris, 1834; XII-420 pages.

Livre d'un très-grand prix, composé à la suite des voyages de l'auteur dans les trois contrées les plus riches en collections d'estampes. Le *Voyage d'un iconophile* est pour les estampes ce que les *Musées* de M. Viardot sont pour les collections de tableaux et de statues. Comme l'*Essai sur les nielles*, il est devenu fort rare.

13° *Observations sur les catalogues de la collection des estampes.* Mars 1847; 8 pages. Indications curieuses.

14° Les Notices qui accompagnent le *Musée de peinture et sculpture*, donné par Réveil, en quatorze volumes, et la deuxième édition du *Musée français*, 1831 sont l'ouvrage de M. Duchesne.

15° Le *Dictionnaire de la Conversation* s'est enrichi en 1832 d'un très-grand nombre d'articles qu'il avait rédigés. Presque tous se rapportent à l'art, aux procédés et aux résultats de la gravure et de la statuaire. La réunion de ces articles forme un gros volume autographe, auquel M. Duchesne a depuis ajouté de précieuses annotations; surtout pour ce qui regarde les mots: Bronzes, Colonnes, Statues.

16° La *Description des estampes*, qu'on va lire à la suite de cette notice, n'est, à vrai dire, qu'une quatrième édition très-améliorée et très-augmentée de la *Notice des estampes exposées dans la Bibliothèque royale.* Le nombre de ces éditions atteste le mérite et le succès de l'ouvrage. La

première parut en 1819, la seconde en 1823, la troisième en 1837.

Nous avons dit que M. Duchesne avait été l'un des fondateurs du *Cercle des arts* et de la *Société de l'histoire de France*. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en janvier 1833. Il a été l'un des membres les plus actifs de l'*Athénée des arts*, depuis le 18 avril 1803 jusqu'au moment où cessèrent les réunions de cette espèce d'académie. Enfin il avait eu, sans les avoir sollicités, les titres de membre correspondant de nombreuses compagnies littéraires, telles que la *Société des sciences, lettres et arts d'Amiens; l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, etc., etc.

PAULIN PARIS,
de l'Institut.

Paris, 15 mars 1855.

NOTICE
DES ESTAMPES
EXPOSÉES
A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

XVE SIÈCLE

ANONYME, 1400?

Le pays de ce graveur sur bois est aussi inconnu que son nom; cependant tout porte à croire qu'il est de l'Allemagne centrale. Sa gravure est aussi grossière que son dessin; les plis des draperies sont indiqués par de simples traits, les têtes manquent d'expression et les extrémités sont fort incorrectes. Mais la gravure alors au berceau ne pouvait encore rien produire de remarquable sous le rapport de l'art.

1. *Saint Christophe avec l'Enfant Jésus sur ses épaules.*

Cette épreuve d'une gravure sur bois, avec la date la plus ancienne qu'on connaisse, est une de ces curiosités qu'on ne peut voir sans une espèce d'étonnement. Ce n'est ni la composition, ni le dessin, ni le travail, qui peuvent intéresser dans cette estampe, car rien n'est moins agréable à l'œil. Mais quand on pense qu'une *Image* destinée à satisfaire la dévotion du peuple,

une simple feuille de papier, a pu traverser un espace de plus de quatre siècles, et arriver presque sans accidents jusqu'à nous, on ne peut plus être étonné du prix qu'on y attache.

Au bas est gravée l'inscription :

Cristofori faciem die quacumq. tueris · ⁝ · millesimo cccc.°
Illa nempe de morte mala non morieris · ⁝ · xx. tertio.

Cette pièce, portant la date de M CCCC XX III, est la gravure la plus ancienne qui existe avec une date; il s'en trouve une épreuve coloriée en Angleterre, dans la bibliothèque de lord Spencer; une troisième épreuve est restée en Allemagne : on n'en connaît point d'autre.

Cette épreuve a été acquise en 1806.

Anonyme, 1400?

Ce graveur sur bois montre plus de talent que le précédent, et il est permis de croire qu'il était Français, puisque les inscriptions sont écrites en français.

2. *Fragment d'une feuille de cartes à jouer*, coloriées.

Cette planche contenait, sans aucun doute, sur deux rangées, toutes les figures d'un jeu de cartes *numérales*, c'est à-dire, du jeu de cartes dont nous faisons encore usage maintenant et qui se compose de 52 cartes, treize dans chaque couleur, dont plusieurs représentent des figures, d'autres des nombres, exprimés par autant de points de cœur, carreau, trèfle et pique.

L'autre jeu, comme on sait, portait le nom de *tarocs*, et se composait de 50 cartes, toutes figures représentant les divers états de la vie, les muses, les sciences, les vertus, les planètes, etc.

Ces deux espèces de jeux n'ont aucun rapport entre eux ni pour le nombre des cartes, ni pour leur valeur, ni pour la forme des figures. Leur origine sans doute diffère également, et par là ont été augmentées toutes les incertitudes sur le pays dans lequel les cartes ont été inventées.

Nous ne pouvons entrer ici dans de grands détails à cet égard, et nous nous contenterons de dire que les cartes dont nous avons à nous occuper sont très-certainement de fabrique fran-

çaise, puisque les noms et les inscriptions que l'on y trouve sont tous écrits en français. Les figures sont gravées sur bois, imprimées avec une encre pâle un peu bistrée; elles sont coloriées aux patrons, ainsi que c'est encore l'usage maintenant pour les cartes à jouer. Les couronnes des rois sont formées de fleurs de lis, et les costumes sont ceux du règne de Charles VII, qui monta sur le trône en 1422.

Elles sont placées ainsi :

A B C D E

Valet, Roi, Dame *de trèfle*. Roi, Dame *de carreau*.

Valet, Dame, Roi *de pique*. Dame, Roi *de cœur*.

F G H I J

A. Valet de trèfle tenant une hache d'armes de la main droite; il porte le nom de Rolan, l'un des preux.

B. Roi de trèfle, portant un sceptre de la main droite et tenant une fleur de l'autre; l'inscription est faut sou, ce qui signifie sans doute *manque d'argent*.

C. Dame de trèfle tenant un sceptre de la main gauche, et de la droite un anneau, emblème de la foi conjugale; ce qui, avec l'inscription tromperie, semblerait être une critique amère du mariage.

D. Roi de carreau, tenant une épée de la main gauche. Il porte le nom de Coursube, qui, dans les anciens romans, est le nom d'un roi sarrasin.

E. Dame de carreau, tenant un sceptre de la main gauche, et, de l'autre, une espèce de hochet en orfévrerie. L'inscription est en toi te fie, c'est-à-dire *ne te fie qu'en toi*.

F. Valet de pique, ayant la main gauche sur le pommeau de son épée, et tenant de la droite un grand flambeau; à ses pieds est la boule de l'empire. L'inscription semble être, ctarde, ce qui ne présente aucun sens.

G. Dame de pique, la main gauche sur la hanche, et tenant une fleur de la droite. L'inscription paraît être, te aute dict, dont le sens est incompréhensible.

H. Roi de pique, tenant à deux mains une lance de tournoi, et portant le nom d'Apollin, qui est celui d'une idole attribuée aux Sarrasins, dans les romans du moyen âge.

I. Dame de cœur, la main droite sur la hanche et tenant un

sceptre de la main gauche. L'inscription est la foy et p du, c'est-à-dire *la foi est perdue.*

J. Roi de cœur tenant son sceptre de la main gauche. L'inscription est coupée.

A la suite de cette carte devrait se trouver le valet de cœur, comme le valet de carreau devrait être à la fin de la première rangée.

Pièce acquise pour 120 francs en 1833.

ANONYME, 1430? Graveur sur bois de même que les précédents : il ne s'est servi que de simples traits pour marquer les plis de ses draperies.

3. *Les Pères de l'Église latine.*

Les quatre Pères de l'Église latine sont saint Grégoire, pape en 590; saint Jérôme, auquel on donne la qualité de cardinal, qui vivait en 380; saint Augustin, évêque d'Hippone en 395; et saint Ambroise, archevêque de Milan en 374.

Cette gravure est faite au simple trait avec très-peu de hachures : elle est l'ouvrage d'un ancien graveur sur bois, qui a voulu offrir aux fidèles la représentation de ces quatre saints personnages. Suivant l'usage du siècle où cette gravure a été exécutée, l'épreuve a été coloriée, mais avec une simplicité bien éloignée de ce que l'on fait maintenant. Les vêtements sont rouges, verts ou brun clair; toutes les broderies et les crosses sont en jaune, les visages, couleur de chair; le tout en teintes plates mises au pinceau.

Ces anciennes images sont maintenant fort rares, et pourtant elles ont été très-répandues à l'époque de leur publication. M. Michiels, dans son Histoire de la peinture flamande, nous en fait connaître les motifs, en rappelant que dans les jours gras, « selon un ancien usage, les lazaristes et les autres religieux qui soignaient les malades promenaient dans les rues un grand cierge orné de moulures, de verroteries, et distribuaient aux enfants des gravures sur bois enluminées de brillantes couleurs, représentant des saints : il était donc nécessaire qu'ils en eussent une multitude. »

Cette pièce a été acquise en 1832.

ANONYME, vers 1484. Graveur sur bois; son dessin est assez correct, sa gravure supérieure à celle de ses prédécesseurs.

4. *Saint Sébald et saint Laurent.*

Patrons de deux paroisses de Nurenberg, saint Sébald et saint Laurent sont figurés ici, le premier avec un chapeau et un bâton de pèlerin, tenant dans sa main droite la représentation d'une église avec deux tours; le second tenant d'une main un gril, et de l'autre une palme, instrument et emblème de son martyre.

Entre eux deux est l'écusson des armes de l'empire, et au-dessous deux autres écussons; celui de gauche représente les armes de la ville de Nurenberg, et l'autre, celles des Burgraves de la même cité.

Cette estampe, gravée sur bois, est coloriée au pinceau avec cinq couleurs. La date de 1484 est écrite à la main.

5. *Saint Valentin, saint Étienne et saint Maximilien.* Estampe coloriée.

Saint Étienne est au milieu, tenant un livre sur lequel sont placées plusieurs pierres. A ses côtés se trouvent, à gauche saint Valentin, et saint Maximilien à droite, tous deux tenant leur crosse, et la tête couverte d'une mitre.

Cette estampe, gravée sur bois, pourrait bien appartenir au commencement du XVIe siècle; elle est coloriée en teinte plate, avec des patrons; ce dont il est facile de se convaincre en remarquant que celui de la couleur jaune a glissé un peu à droite, tandis que *celui du rouge* a un peu baissé. Elle a été acquise en 1832.

THOMAS FINIGUERRA, dit MASO FINIGUERRA, né vers 1418, mort vers 1460. Orfévre florentin, nielleur habile, dessinateur correct.

Cette charmante composition est très-remarquable, et l'auteur, artiste fort distingué, est bien supérieur à tous ses contemporains, même à plusieurs des graveurs qui lui ont succédé.

Après avoir vu longtemps l'Allemagne et l'Italie se disputer l'honneur d'avoir donné naissance à l'inventeur de la gravure au burin, ou, pour parler avec plus d'exactitude, à celui qui le premier trouva le moyen de tirer des épreuves d'une gravure en taille-douce, la gloire en est enfin restée à la patrie des arts. L'abbé Zani, par ses recherches, est parvenu à démontrer que Finiguerra a l'antériorité de plus de dix ans sur les Allemands.

On a peu de notions sur cet artiste; mais il est certain qu'il fut chargé d'exécuter, pour l'église de Saint-Jean de Florence, une Paix en argent, où il représenta le couronnement de la Vierge, et pour laquelle, en 1452, il reçut en payement 67 florins d'or (environ 800 francs). C'est de cette Paix qu'il tira l'épreuve que l'on voit ici, et qui est la seule pièce que l'on puisse avec certitude attribuer à Maso Finiguerra (1). Cette épreuve faisait partie du cabinet de Marolles, acheté par le roi en 1667 ; elle venait probablement de la collection formée par Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise de Bourges, qui, comme aumônier de la reine Marie de Médicis, avait établi

(1) L'épreuve d'une autre Paix, qui faisait partie du cabinet de M. Durand, à Paris, a passé depuis à Vienne dans la collection formée par le duc de Saxe-Teschen, appartenant maintenant à l'archiduc Charles. On la croit également gravée par Maso Finiguerra ; mais ce n'est qu'à cause de la ressemblance du travail de ces deux pièces, comparées entre elles, qu'elle peut lui être attribuée, tandis que les titres existants dans les archives de Saint-Jean de Florence donnent à celle de la bibliothèque impériale de France une authenticité incontestable.

des communications avec Florence et les Florentins. Elle était depuis ce temps restée dans le recueil des vieux maîtres italiens anonymes, et la découverte en fut faite en 1797 par l'abbé Zani, qui, en parcourant l'Italie, avait vu à Florence cette Paix en argent, ainsi qu'une empreinte en soufre alors chez M. Sérati à Livourne, et maintenant à Londres, au British-museum.

Cette importante découverte a fixé toutes les incertitudes sur la date des premières impressions d'estampes, et place Maso Finiguerra à la tête des plus anciens graveurs en taille-douce. Quoiqu'on ait tiré une épreuve de cette Paix, elle doit faire partie des *nielles*, c'est-à-dire des planches d'argent sur lesquelles les orfévres du XVe siècle traçaient des compositions ou des ornements avec des fonds en tailles serrées, qu'ils recouvraient ensuite d'un émail noir (*nigellum*), composé d'argent, de cuivre, de plomb, de soufre et de borax. La gravure n'était dans ce cas qu'un travail préparatoire pour fixer l'émail ou le *nielle* sur la planche, et l'empêcher de se détacher du métal, ce qui, malgré cela, est encore arrivé quelquefois (1).

6. *Couronnement de la Vierge.*

Jésus-Christ, assis sur un très-grand trône, et coiffé d'un bonnet semblable à celui des Doges, pose à deux mains une cou-

(1) Pour avoir plus de détails sur cette pièce, *voyez* Essai sur les Nielles, gravures des orfévres florentins du XVe siècle, par Duchesne aîné, 1 vol. in-8°; Paris, 1824

ronne sur la tête de la Vierge, assise sur le même trône et inclinée vers lui, les bras croisés sur la poitrine. Au bas de la pièce, saint Augustin et saint Ambroise sont à genoux; à droite, on voit debout un grand nombre de saintes, parmi lesquelles on distingue sainte Catherine et sainte Agnès; à gauche sont tous les saints aussi debout; à leur tête on remarque saint Jean-Baptiste. Aux deux côtés du trône, plusieurs Anges sonnent de la trompette, et, dans le haut, d'autres soutiennent une banderole sur laquelle on lit : ASSUMPTA EST MARIA IN CELUM, GAUDET EXERCITUS ANGELORUM. Cette inscription, ainsi que les noms AGOSTINO et AMBROSIO, se lisent à rebours, parce que cette Paix n'ayant pas été faite pour qu'on en tirât des épreuves, les lettres sont écrites dans le sens ordinaire sur la planche d'argent. Longtemps restée à Saint-Jean de Florence, elle est maintenant dans la galerie du grand-duc.

Une autre épreuve est à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris.

PEREGRINI (S. C.), 1450 à 1480. Orfévre de Césène, habile nielleur, dont le talent approche beaucoup de celui de Finiguerra.

7. *La Vierge et l'Enfant Jésus.*

Cette pièce, ainsi que la précédente, est une Paix niellée destinée à faire l'ornement de quelque autel dans une riche église. La monture devait sans doute être en argent doré, peut-être ornée de pierres précieuses; elle a été perdue. La planche seule est parvenue jusqu'à nous; mais ce qui lui donne un haut intérêt, c'est l'épreuve qui en a été tirée avant que la planche fût couverte de *nielle*.

Sur un grand trône élevé de trois marches et au-dessus duquel on lit : AVE; REGINA; CELI; on voit la Vierge assise; l'Enfant Jésus est couché sur les genoux de sa mère. A droite se voient debout saint Dominique, saint Pierre-martyr, et saint Jérôme tenant un caillou dans sa main; à ses pieds est un chapeau de cardinal. A gauche sont saint Jean-Baptiste, saint Antoine de Padoue et saint Thomas d'Aquin.

Cette épreuve, parfaitement conservée, se trouve placée près

de la planche d'argent elle-même. Elles ont été l'une et l'autre acquises en 1833, pour le prix de 6,000 francs. Il en existe une copie de la même grandeur et dans le même sens.

ANONYME, vers 1460. Orfévre-nielleur italien, tout à fait inconnu.

8. *Création d'Ève.* Nielle en argent.

Adam, à demi couché et endormi près d'un arbre, occupe la droite; de l'autre côté est Dieu le père, vêtu d'un grand manteau drapé dans le meilleur goût; il est nu-tête avec de longs cheveux et une grande barbe. De la main droite il donne sa bénédiction, et de l'autre main il tient le bras droit d'Ève, qui semble sortir des côtes d'Adam et n'est encore vue que jusqu'aux genoux.

9. *Adam et Ève chassés du paradis terrestre.* Nielle en argent.

L'ange tient une épée flamboyante et semble poursuivre Adam et Ève, qui fuient du côté droit. Adam se cache la figure avec ses deux mains.

Cette pièce fait pendant à la précédente : toutes deux sont d'un bon goût de dessin et d'un joli travail. Les angles sont arrondis, et au milieu des quatre côtés s'élève une petite partie anguleuse. Les figures niellées sont en relief sur un fond doré.

ANONYME, vers 1460. Orfévre-nielleur, tout à fait inconnu.

10. *La Nativité;* épreuve d'un nielle.

Dans une chaumière en partie abattue, se voit au milieu l'Enfant Jésus, le corps rayonnant, et placé dans une manne en osier. A gauche est la Vierge, les mains jointes; à droite est saint Joseph à genoux, aussi les mains jointes; son bâton est appuyé sur son épaule gauche. L'un et l'autre ont la tête surmontée d'une auréole, ressemblant à un plateau d'orfévrerie. Dans le fond de l'étable on voit la tête d'un âne et celle d'un bœuf; au-dessus du toit se trouve un nuage, d'où sort un ange

les bras étendus, tenant une banderole sur laquelle on lit en sens inverse : GLORIA IN EXELCIS DEO. Petit médaillon rond.

BARTHELEMY BALDINI, dit BACCIO BALDINI · travaillant de 1460 à 1480. Orfévre et graveur florentin.

C'est Baldini que l'on peut en quelque sorte regarder comme le premier graveur italien, puisque Maso Finiguerra, à qui on doit la découverte de l'impression des estampes, ainsi que Peregrini, et quelques autres orfévres, n'ont jamais fait que des *nielles* ou ornements d'orfévrerie nullement destinés à donner des épreuves. On croit que Baldini a travaillé d'après les dessins d'Alexandre Boticello et conjointement avec lui : ses ouvrages, ainsi que ceux de leurs contemporains, ne présentent rien de gracieux ; on trouve peu de correction dans le dessin, ni expression dans les têtes, ni noblesse dans la composition, mais seulement une naïveté qui prouve que ces premiers artistes ne pensaient qu'à copier la nature, sans chercher ce qu'on a appelé depuis le beau idéal.

Toutes les gravures du XVe siècle sont si rares à trouver bien imprimées et bien conservées, que les amateurs les payent toujours excessivement cher lorsqu'elles sont en bon état.

Baldini a publié quelques estampes et plusieurs suites : les Prophètes, les Sibylles, les Planètes et des vignettes pour le poëme de l'Enfer du Dante. Son œuvre peut se composer de près de cent pièces.

11. *Le triomphe de Paul-Émile.*

Paul-Émile, général romain, surnommé le *Macédonique*, à cause de la victoire qu'il avait remportée sur Persée, roi de Macédoine, et pour laquelle le sénat lui décerna les honneurs du triomphe, l'an 167 avant J. C., est debout sur un char. Les diverses inscriptions latines qu'on lit sur cette pièce sont en l'honneur du héros.

Quoiqu'on ne soit pas certain que cette pièce soit de Baldini, j'ai cru pouvoir adopter l'opinion de Heinecken, qui la lui a attribuée. Cette épreuve vient de la collection de Marolles.

Pollajuolo (Antoine), né à Florence en 1426, mort en 1498.

* 12. *Combat de deux Centaures* (1).

Ce sont plutôt deux êtres chimériques ayant par le haut la forme du corps humain et par le bas celle d'un quadrupède, dont un a les pieds fourchus et l'autre ceux d'un lion. Ces animaux se battent avec une espèce de fléau ayant plusieurs chaînes, terminées chacune par un boulet. Les témoins de ce duel sont vêtus à la manière des chevaliers du moyen âge. Deux à gauche sont debout, s'appuyant sur leur épée la pointe basse, un troisième est à droite.

Cette estampe provient du cabinet de M. Jecker ; elle a été donnée par son testament en 1851.

Nadat, graveur italien sur métal, vers 1480.

* 13. *Deux Jumeaux monstrueux réunis par le dos et placés* tête-bêche.

Cette petite estampe, assez finement gravée, est attribuée à un artiste sur lequel on n'a aucune notion et qu'on a quelquefois désigné sous le nom de *Nathanaël Datus*.

(1) L'astérisque avant le numéro indique les pièces qui ne se trouvent pas dans les éditions précédentes.

A droite et à gauche de la pièce sont deux inscriptions latines écrites en capitales romaines, bien difficiles à déchiffrer, à cause de quelques abréviations, de mots hors d'usage et de leur coupure, ainsi que de la mauvaise forme des caractères. C'est à mon savant confrère M. Hase que j'en dois la lecture.

Des deux inscriptions celle qui est à droite doit être lue la première, et celle de gauche en est la suite. Je crois devoir en donner la traduction plutôt que la copie :

« Deux jumeaux nés à Trébizonde furent présentés au sultan, qui les fit élever soigneusement dans sa maison.

« Lesquels, dessinés par un certain Génois, marchand de chars, furent envoyés à Gênes comme un miracle. »

Légué par le testament de M. Jecker en 1851.

Le maître de 1466. Peintre et graveur allemand, peut-être de la Bavière.

Le nom et la patrie de cet ancien graveur allemand sont absolument inconnus. C'est pour cela qu'on est convenu de le désigner sous cette appellation : le maître de 1466. Cependant la lettre s et les étoiles qu'il a souvent employées dans la broderie de ses vêtements pourraient donner à croire qu'il se nommait *Stern*.

Le caractère de son dessin, sa manière de graver, le font facilement reconnaître, et empêchent d'attribuer à d'autres maîtres les pièces sur lesquelles il n'a pas mis sa marque. Il donnait à ses têtes des nez longs et minces, les cheveux sont assez longs et serpentants, les doigts des mains et des pieds extrêmement allongés : son burin est fort délicat, et ses ombres, formées de traits fins, serrés, rarement courbés, se terminent par des points prolongés.

On connaît 120 pièces gravées par lui ; elles sont

toutes très-rares. Il est probablement le premier qui ait fait usage, en Allemagne, de la découverte due à Finiguerra de Florence.

14. *Adam et Ève mangeant le fruit défendu.*

Auprès d'un arbre qui a la forme d'un oranger, on voit deux figures nues assez mal dessinées. On ne peut, dans cette pièce, admirer aucune partie du travail; la rareté et l'ancienneté en font le seul mérite.

15. *Jugement de Salomon.*

Si le sujet de cette gravure ne présentait pas un fait qui n'appartient qu'à l'histoire des Hébreux, il serait difficile de reconnaître le roi Salomon dans un personnage vêtu avec le costume du quinzième siècle, assis sous un dais orné de plusieurs écussons, dont celui du milieu représente les armes de France; mais on a souvent l'occasion de remarquer de semblables anachronismes dans les compositions des anciens maîtres.

Cette épreuve, acquise en 1817, a été payée 300 fr.

* 16. *La Vierge et l'Enfant debout sur ses genoux.*

Ce sujet est composé de dix figures. Au milieu, sur un trône, est la Vierge assise, enveloppée d'un grand manteau traînant jusqu'à terre : ses cheveux pendent sur ses épaules, et sa tête est entourée d'une auréole rayonnante; au-dessus est une couronne impériale surmontée d'une colombe les ailes ouvertes. De chaque côté sont quatre anges, les deux plus petits, debout sur les bras du trône, soutiennent les draperies du dais au milieu duquel se voient les lettres ℭ 1867 ꝺ.

Cette superbe épreuve est d'une parfaite conservation; il s'en trouve une autre à Dresde, mais elle est rognée.

17. *La Vierge, l'Enfant Jésus et sainte Catherine.*

Dans l'angle d'un bâtiment ouvert des deux côtés, la Vierge est assise sur un banc de verdure, tenant de la main droite un livre qu'elle feuillette de l'autre main; sur le devant, au milieu, est l'Enfant Jésus debout, tenant de la main droite une baguette

avec laquelle il paraît vouloir frapper un petit chien qui saisit sa robe. A droite est sainte Catherine à genoux, offrant une rose à l'Enfant Jésus; à gauche une autre sainte, assise, tient en laisse un animal ressemblant à un chien. Par chacune des fenêtres du fond on voit un ange; celui de gauche pince de la harpe, et l'autre du luth.

Cette pièce, l'une des plus grandes du Maître de 1466, est incontestablement de lui, quoiqu'elle ne porte ni marque ni année et qu'elle ne soit pas décrite par Bartsch, dans le Peintre-Graveur. Elle a été acquise en 1819, pour le prix de 500 fr.

18. *Tête de Christ.*

Le Sauveur, représenté à mi-corps, donne la bénédiction d'une main, de l'autre il tient la boule du monde surmontée d'une croix. Dans le haut, on lit : Sanctus salfidor, et au-dessus l'année 1467, entre les deux lettres E S qui sont les initiales du nom du graveur.

Il est étonnant de voir qu'un si beau caractère de tête soit le travail d'un artiste qui, dans le reste des figures, montre si peu de connaissance de l'art du dessin.

Cette pièce vient de la collection de Marolles.

19. *Saint Jean l'évangéliste.*

L'apôtre bien-aimé de Jésus-Christ, l'un des quatre évangélistes, relégué dans l'île de Patmos, pendant une persécution des chrétiens, écrit d'après l'inspiration divine un livre qui révèle l'avenir, et auquel on a donné, pour cette raison, le nom d'*Apocalypse*.

20. *Saint Jean-Baptiste.*

Au milieu d'une pièce ronde, que l'on croit une *patène*, saint Jean-Baptiste est assis sur un rocher, ayant son agneau couché près de lui et un livre sur ses genoux : autour de ce sujet on voit des rinceaux d'ornements, formant huit ronds dans lesquels sont les quatre Pères de l'Église latine et les animaux symboliques des quatre évangélistes. Dans le haut, vers la droite, est l'année 1466.

Cette pièce vient du cabinet de Marolles.

21. *Saint George.*

Saint George, à cheval, vient d'enfoncer sa lance dans la gueule d'un dragon qui s'accroche à la jambe de son cheval, il lève son épée pour l'exterminer, et délivrer ainsi la reine de Lydie, qu'on voit à genoux dans le fond, et qui se trouvait exposée à être dévorée par ce monstre.

Il est difficile de trouver une épreuve aussi bien imprimée, d'un ton aussi vigoureux et d'une aussi belle conservation; on peut s'étonner qu'une feuille de papier soit restée sans aucune altération après un si long espace de temps.

Cette épreuve vient du cabinet de Lloyd, vendu à Londres, en 1817, elle a été acquise pour le prix de 400 fr.

22. *Sainte Véronique.*

C'est bien improprement qu'on a donné le nom de *Véronique* à une prétendue sainte femme de Jérusalem, qui aurait offert à Jésus-Christ, montant au Calvaire, son voile, sur lequel le Sauveur, en s'essuyant, aurait laissé les traces de sueur et de sang qui couvraient son visage.

Un bref de l'année 1011 établit le culte en l'honneur de la *Vera Icona* (véritable image), d'où par corruption sont venus, d'abord le nom de *Véronique*, puis plus tard ceux de *Vérone*, *Venise* et *Bérénice*.

Cette pièce vient de la collection de Marolles.

MARTIN SCHONGAUER, autrefois désigné sous le nom de MARTIN SCHOEN, né à Augsbourg; mort à Colmar le 2 février 1499. Peintre et graveur au burin.

Martin Schongauer, longtemps regardé comme le premier graveur allemand, et même quelquefois comme l'inventeur de la gravure, par ceux qui prétendaient que cet art avait pris naissance en Allemagne, est supérieur à ses contemporains, et mérite d'être considéré également comme peintre et comme

graveur. Cependant on ne doit pas chercher, dans ces premiers essais de l'art, ni la pureté du style, ni la beauté de l'exécution, ni la perfection en aucun genre ; la naïveté est le principal mérite de ces pièces, l'ancienneté leur donne du prix, et la rareté l'augmente.

23. *Portement de Croix.*

Cette grande composition est la plus considérable et l'une des plus rares de l'œuvre de Schongauer : elle fait voir que ces anciens maîtres, en laissant à la plupart de leurs figures une expression assez triviale, et telle qu'ils la voyaient sans cesse sous leurs yeux, savaient pourtant donner de la noblesse à leurs principaux personnages, et qu'ils ne manquaient pas de talent pour rendre l'expression convenable.

Il est extraordinaire de voir une épreuve aussi brillante et aussi bien conservée. Elle vient du cabinet de Marolles.

24. *Saint Antoine tourmenté par les Démons.*

Ce pieux anachorète, instituteur de la vie monastique, vécut dans les déserts de l'Égypte, où il mourut en 356, âgé de 105 ans.

L'une des plus rares de l'œuvre de Schongauer, cette pièce est citée avec éloge par Vasari, qui raconte que Michel-Ange, frappé de la variété et de la bizarrerie de cette composition, avait, dans sa jeunesse, colorié une épreuve de cette gravure. Il est bien permis de douter d'une assertion aussi singulière, et il est difficile de croire que Michel-Ange, qui avait des idées si grandes, ait jamais attaché de l'importance à un sujet aussi grotesque.

25. *Bataille.*

Schongauer a gravé souvent d'après ses propres compositions, et les pièces qui composent son œuvre passent le nombre de 120 ; presque toutes sont rares. Une des plus remarquables est la bataille des chrétiens contre les infidèles, dans laquelle saint

Jacques le Majeur, l'un des apôtres, patron de l'Espagne, à la tête de l'armée chrétienne, combat les idolâtres et les met en déroute.

Au bas de l'estampe, vers le milieu, on voit la marque de l'artiste, formée d'un M et d'un S avec une croix entre deux. Cette pièce vient du cabinet de Marolles.

Israel Van Mecken, vivait à Mecken avant 1500. Orfévre et graveur au burin.

Israël, travaillant encore après la mort de Martin Schongauer, est celui de ces deux maîtres dont le nom est le plus connu, d'abord parce qu'il a gravé un plus grand nombre de pièces; ensuite parce que, les ayant souvent signées de son nom de baptême, et même quelquefois de son surnom, ou d'initiales qui l'indiquent, il a été plus facile de reconnaître les gravures dont il est l'auteur.

Son œuvre monte à plus de 250 pièces, dont plusieurs sont des copies faites d'après Martin Schongauer, ou autres maîtres allemands. Son dessin manque de correction.

26. *Danse d'Hérodiade.*

Ce sujet est représenté, suivant l'usage des maîtres de ce temps, avec les costumes de leur siècle. La cour d'Hérode, marchant deux à deux et dansant au son des instruments, se dirige vers la table du prince, à qui Hérodiade vient présenter la tête de saint Jean-Baptiste, dont elle avait obtenu la mort.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

Bosch (Jérôme), graveur du XVe siècle.

* 27. *Jésus-Christ glorieux accompagné de la Vierge et de saint Jean.*

Debout sur une estrade est la figure de Jésus-Christ enveloppé d'un manteau dont il relève un pan, pour faire voir ses plaies : la boule du monde est à ses pieds : à ses côtés sont placés, à gauche, la Vierge, debout les mains jointes ; à droite, saint Jean aussi debout et portant un linge à son visage. Dans le fond est un trône placé sous un baldaquin dont les rideaux sont relevés de chaque côté et soutenus par deux anges, dont l'un tient une branche de lis, et l'autre une épée ; très-belle épreuve d'une parfaite conservation ; elle a appartenu à M. Delbeck, et a été donnée à la Bibliothèque par M. Jecker, en 1851.

Anonyme, vers 1490 ? Graveur sur métal.

*28. *Portrait de Charles V.*

Charles V, archiduc d'Autriche, né à Gand en 1500, roi d'Espagne en 1516, élu empereur d'Allemagne en 1519 ; c'est postérieurement à cette date que cette planche a été gravée, puisqu'elle porte la qualification d'empereur. On peut croire que c'est le travail du graveur Jean-Antoine de Brescia, quoiqu'on n'y trouve aucune de ses marques.

La toque de l'empereur est ornée d'un médaillon dans lequel on voit une figure debout, représentant saint Jacques le Majeur ; aux deux côtés de cette figure sont les initiales S. IA.

Cette ancienne épreuve est probablement unique ; elle vient de la collection de Marolles.

Anonyme, graveur sur métal, travaillait vers 1500.

*29. *Portrait de femme.*

Ce portrait, vu de trois quarts, regardant à droite, est remarquable sous bien des rapports. Il est de grandeur naturelle, ce qui exige une planche de dimension bien grande pour cette époque. Le graveur est inconnu, mais il est certainement Italien et travaillait à la fin du quinzième siècle. On peut croire que la gravure est de la main de Jean-Antoine de Brescia, ou plutôt encore de celle de Jérôme Mocetto. Le visage n'est pas agréable ; cependant on pourrait croire que c'est le portrait de la belle Ferronière, célèbre comme ayant été la maîtresse du roi Fran-

çois Ier, ce qui est fort douteux. Sa mise est assez recherchée et sa coiffure fort simple ; ses cheveux sont en bandeaux, son front est orné du bijou qui a conservé le nom de ferronière ; les joues sont accompagnées d'une quantité de petites mèches de cheveux longs et très-frisés, et l'aspect général du portrait a quelques rapports avec le portrait peint par Léonard de Vinci, placé au musée du Louvre sous le n° 483, et regardé longtemps comme étant celui de la belle Ferronière parce qu'il a fait partie de la collection des tableaux appartenant à François Ier. Le P. Dan dit que ce portrait est celui de la duchesse de Mantoue ; d'autres personnes l'ont considéré comme offrant les traits de Lucrecia Crivelli, que Léonard peignit à Mantoue en 1497.

Cette épreuve, probablement unique, vient de la collection de Marolles.

Benoit Montagna, né à Vicence en 1458 ; mort à Vérone, vers 1530. Peintre et graveur au burin ; son dessin manque de pureté et ses têtes de noblesse. Cet ancien graveur italien n'a donné que peu de pièces, dont la rareté fait le principal mérite.

30. *La Sainte Famille.*

La Vierge, assise sur un tapis étendu par terre, presse l'Enfant Jésus entre ses bras ; saint Jean est assis à sa gauche, et saint Joseph est sur le devant dans un fossé, de manière qu'on ne voit que le haut de son corps. Le fond offre une rivière traversée par un pont de pierre ; sur ses bords sont construits de beaux édifices.

Au milieu, dans le haut, on lit le nom du graveur Benedecto Montagna.

Jean-Antoine, né à Bescia en 1461.

Graveur au burin, dont les ouvrages sont assez rares, quoiqu'on doive aussi lui attribuer les pièces marquées Z. A. Nous sommes à cet égard d'un avis différent de celui du savant abbé Zani ; nous pensons

que *Zoan Andrea* de Venise est le même que *Jean-Antoine* de Brescia. Nous aurons plus tard l'occasion d'éclaircir ce fait, dont la discussion serait trop longue pour la placer ici.

31. *Statue de Vénus.*

Vénus debout, cherchant à soutenir une draperie qui tourne en partie autour de son corps.

Cette pièce est gravée d'après un marbre antique qui venait d'être découvert à Rome, ainsi que l'indique l'inscription qu'on voit en bas à gauche. Au milieu se trouvent les lettres IO. AN. BRIXıA9, qui indiquent le nom du graveur.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

32. *La Justice.*

Figure allégorique de la Justice, tenant un glaive d'une main et un compas de l'autre; dans le haut de l'estampe est l'inscription ALMA· IVSTICIA· et en bas les lettres IO. AN. BX.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

Anonyme, vers 1492. Graveur au burin, Allemand dont on ne connaît que deux estampes.

Cet artiste, sur lequel on n'a aucune notion, est un des plus anciens maîtres allemands. Sa marque est composée des lettres £ ꝫ. Il n'a gravé qu'un petit nombre de pièces, et les épreuves en sont rares.

33. *Jésus-Christ tenté par le Démon.*

L'Évangile rapporte que Jésus-Christ, ayant été dans le désert, y jeûna quarante jours et quarante nuits. « Ensuite il eut faim, et le tentateur, s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Mais Jésus lui répondit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte, et, le plaçant sur le haut

du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas; car il est écrit : Il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et ils doivent vous soutenir de leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre. Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute, et lui montrant tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire-toi, Satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul. »

Les trois scènes décrites dans l'Évangile se trouvent ici représentées par l'auteur. Les deux dernières se voient dans l'éloignement à droite et à gauche.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

ROBETTA, vers 1520. Orfévre et graveur florentin; son dessin a quelque roideur, sa gravure est fine et ses tailles serrées.

Parmi les orfévres florentins qui ont cultivé la gravure, Robetta est un de ceux qui s'y sont le plus distingués; il a gravé environ trente planches.

34. *Adoration des Mages.*

La Vierge assise, ayant sur ses genoux l'Enfant Jésus, qui tient dans ses mains une petite boîte. Il est difficile de rencontrer une épreuve aussi brillante et aussi colorée. Elle vient du cabinet de Marolles.

* 35. *Calendrier perpétuel.* Nielle anonyme du XVIe siècle.

Cette pièce, extrêmement curieuse, est certainement l'épreuve d'une gravure sur argent qui a dû être niellée, et nous fait voir que cet art servait encore dans le XVIe siècle pour orner des bijoux. Celui-ci est divisé en trois cercles que l'on faisait mouvoir

séparément au moyen d'un bouton dont on aperçoit la trace au centre du candélabre placé au milieu du médaillon.

Le cercle extérieur est divisé en 29 cases : dans celle du milieu est tracée une croix, et sur chacune des autres une des lettres dominicales; le deuxième cercle contient 7 cases, continuant le rayon des cases du premier cercle, et où se trouvent la deuxième lettre dominicale nécessaire dans les années bissextiles. Ces 7 lettres, avec les 28 du premier cercle, indiquent les 35 calendriers différents, qui forment le calendrier perpétuel. Les espaces irréguliers, compris entre les cases où sont ces secondes lettres, sont remplis alternativement par des enroulements parmi lesquels on trouve 11 lettres, isolées ou groupées, mais toujours précédées ou suivies d'un point, que n'accompagnent pas les lettres dominicales. La réunion de ces lettres forme la phrase : LE NOMBRE D'OR. Le cercle intérieur est divisé en 20 cases, celle du haut contient une croix, puis les nombre 1 à 19, qui indiquent les années du cycle lunaire, désigné autrefois sous le titre de *Nombre d'or*, parce que, dans les livres liturgiques, ce chiffre était tracé en or pour le faire distinguer facilement.

L'année 1527 est tracée deux fois sur cette pièce, d'abord dans le premier cercle, sur une des cases où se trouve la lettre F, qui est la lettre dominicale de cette année ; ensuite dans la case du troisième cercle, où est le chiffre 8, qui indique le nombre de cette année dans le cycle de 19 ans.

L'astrologie étant fort en honneur à cette époque, c'est un sujet de cette nature qui est placé au centre du calendrier. A gauche se voient deux personnages debout vis-à-vis l'un de l'autre ; l'un est certainement un astrologue consulté par un prince, qui, la main élevée, indique une banderole où sont tracés les signes employés dans le système planétaire connu alors, savoir : au milieu le *Soleil*, puis, d'un côté, *Saturne*, JUPITER et *Mars*; de l'autre, *Vénus*, *Mercure* et la *Lune*.

Au-dessus du candélabre est placé un bouclier, sur lequel on voit, à droite, un petit cercle représentant le globe du monde, avec l'indication des quatre points cardinaux, écrits ainsi : SEPTENTRIO. ORI. (*oriens*), ME. (*meridies*), OC. (*occidens*) ; dans l'intérieur du cercle est placée une petite figure, les deux bras écartés, ayant à sa droite les initiales DEX. (*dextera*), et à sa

gauche SI. (*sinistra*); puis, au point le plus septrional, l'étoile polaire avec ces mots : POLVS ARTIC. De l'autre côté du bouclier sont placées les étoiles de la grande Ourse avec l'inscription URSA MAI.

Dans le médaillon à droite est placée le sujet principal : c'est la figure d'un homme nu, debout, portant les douze signes du Zodiaque, savoir : le *Bélier* sur sa tête, le *Taureau* sur ses épaules ; à ses côtés, deux figures d'homme et de femme représentant les *Gémeaux;* sur sa poitrine est placé le *Cancer*, au-dessous le *Lion ;* puis un buste figurant la *Vierge;* la *Balance*, dont le fléau sert de support aux Gémeaux. Le *Scorpion* est sur le milieu de la figure ; le *Sagittaire* sur ses genoux, et le *Capricorne* derrière ; le *Verseau* est debout entre ses jambes ; enfin ses deux pieds sont posés sur deux dauphins, signe des *Poissons*.

Ne devons-nous pas encore faire remarquer que ce bijou doit être un travail français, puisque, hors les termes scientifiques qui sont en latin, la seule phrase qu'on y trouve est en français, le *Nombre d'or?* Puis, cette plaque n'ayant pas été destinée à produire des épreuves, les lettres et les chiffres s'y voient tous en sens inverse. L'épreuve est probablement unique ; elle vient du cabinet Delbeck, de Gand, où je l'ai vue en 1827, ainsi que je l'ai indiqué dans mon *Voyage d'un Iconophile*; la description en a paru dans le catalogue de cette vente, à Paris, en 1845 : elle fut alors acquise par M. Jecker, qui, depuis, la légua à la Bibliothèque impériale, par son testament, en 1851.

XVIE SIÈCLE

ALBERT DURER, né le 20 mai 1471, à Nurenberg, où il mourut le 6 avril 1528. Peintre et graveur au burin et à l'eau-forte.

Albert Durer est un de ces génies rares qui suffisent

pour illustrer le pays et le siècle qui les a vus naître. Il s'est distingué dans la peinture et dans la gravure; il a même publié sur les arts divers ouvrages latins, et l'étude des mathématiques ne lui était pas étrangère. On trouve dans plusieurs églises d'Allemagne, et dans quelques musées ou cabinets, des tableaux qui font connaître son talent comme peintre.

Il a gravé plus de cent planches en cuivre, parmi lesquelles plusieurs sont remarquables par la finesse et la pureté du burin, mais toutes d'un dessin gothique. Il existe aussi de lui quelques pièces à l'eau forte. Puis on a publié un grand nombre de planches en bois dessinées par lui-même, mais gravées par des artistes dont souvent le nom est resté inconnu.

36. *Adam et Ève.*

Ève, debout, prend de la main droite la pomme que lui présente le serpent, Adam s'apprête à la recevoir : sur l'arbre, derrière lui, on aperçoit un perroquet, et, auprès, une tablette sur laquelle se trouve tracée l'inscription : *Albertus Durer noricus faciebat*, avec l'année 1504 et le monogramme d'Albert Durer.

Cette épreuve vient de la collection de Marolles. A la vente Thorel, en 1853, une belle épreuve a été vendue 481 francs.

37. *La Nativité.*

Un édit de l'empereur Auguste ayant ordonné de faire le dénombrement des habitants de la Judée, Joseph vint de Nazareth à Bethléem « pour se faire enregister lui et Marie, son épouse, qui était enceinte ; et pendant qu'ils étaient là, le temps où elle devait accoucher arriva, et elle enfanta son fils premier-né, l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. »

Cette charmante estampe est très-remarquable par la finesse

et la perfection de la gravure. L'épreuve est des plus brillantes et de la plus parfaite conservation. Elle vient de la collection de Marolles.

38. *L'Enfant prodigue.*

Saint Luc rapporte qu'un homme ayant plusieurs enfants, l'un d'eux dissipa en peu de temps tout le bien que son père lui avait donné; il se trouva dans une grande nécessité, et n'eut d'autre ressource que de s'attacher « à un habitant du lieu, qui l'envoya dans sa ferme pour garder les pourceaux. Il aurait bien désiré être nourri comme les animaux qu'il gardait, mais personne ne lui donnait rien. Étant alors rentré en lui-même, il prit la résolution d'aller trouver son père et de lui dire : J'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, mais traitez-moi comme l'un de vos serviteurs. »

Albert Durer a mis beaucoup d'expression dans la figure de l'enfant prodigue, sous les traits duquel il s'est représenté. Le chiffre de l'artiste est tracé au milieu de l'estampe.

Cette épreuve, d'une beauté remarquable, vient du cabinet Bégon.

39. *Saint Hubert.*

Cette estampe, l'une des plus belles et des plus rares de l'œuvre d'Albert Durer, représente un chasseur à genoux, en extase devant un cerf portant un crucifix au milieu de son bois. Si l'on s'en rapporte à la vieille légende, ce miracle causa la conversion de saint Hubert, adonné d'abord à ses plaisirs, puis évêque de Maëstricht, en 708. La manière dont Albert Durer a représenté le cerf est tout à fait imaginaire; mais on doit croire que le bois du cerf, au lieu de se partager en deux branches comme de coutume, figurait une simple croix, sans l'addition de la figure de Jésus-Christ, sur cette croix naturelle.

Plusieurs années après sa mort, le corps de saint Hubert fut transféré de la ville de Liége dans l'abbaye d'Andain, qui, depuis ce temps, a pris le nom de Saint-Hubert-en-Ardennes. Le saint avait souvent intercédé pour obtenir les grâces du

ciel; et, dès le XIe siècle, on voit qu'il était invoqué particulièrement pour la guérison de la rage; c'est de là qu'il est devenu le patron des chasseurs et de tous ceux qui élèvent des chiens.

Bartsch dit que l'empereur Rodolphe II a fait dorer la planche; singularité qui pourrait être cause de la rareté des épreuves. Connue en Allemagne sous le nom de Saint Eustache, c'est sous ce titre qu'Albert Durer en parle dans le journal de son voyage. Cependant saint Hubert est reconnu comme le patron des chasseurs, et rien de semblable ne se trouve dans la vie de saint Eustache.

Cette épreuve est fort belle ; elle vient du cabinet Van Putten; elle a été acquise, en 1820, pour le prix de 500 fr.; une autre épreuve, mise en vente publique, à Paris, en 1836, est montée à 800 fr.

40. *Effets de la Jalousie.*

Il est difficile de bien expliquer le sens de cette composition, dans laquelle on voit une femme, assise entre les jambes d'un satyre, lequel, avec une grande mâchoire qu'il saisit de la main droite, paraît vouloir la défendre des attaques d'une femme armée d'un bâton. Un homme dont on ne comprend pas bien l'action, semble aussi vouloir retenir les coups dont une des femmes est menacée, et un enfant tenant un oiseau s'enfuit vers la droite. Le fond de la composition paraît offrir la vue d'un pays dont on ignore le nom. Le chiffre de Durer est gravé au milieu du bas de l'estampe.

L'épreuve vient de la collection formée par le P. Placide.

41. *La Grande Fortune.*

Une femme nue, vue de profil, debout sur un globe, ayant de grandes ailes au dos, tenant d'une main un vase d'orfévrerie, et de l'autre une bride. Telle est la figure allégorique considérée par les uns comme celle de Pandore à cause du vase qu'elle porte d'une main, par les autres comme celle de la Tempérance, caractérisée par la bride qu'elle tient de l'autre main, mais qui doit être regardée avec plus de raison comme étant une figure de la Fortune. La dénomination de *grande* lui a été

donnée pour la distinguer d'une autre figure allégorique, de très-petite dimension, également gravée par Albert Durer.

Le globe sur lequel est posée la Fortune indique qu'elle maîtrise l'univers ; ses ailes font voir que la rapidité avec laquelle elle le parcourt donne beaucoup de difficultés pour la fixer, et la bride qu'elle tient dénote la dépendance à laquelle elle soumet tous les hommes. Sur la tablette que l'on voit en bas à droite, est le chiffre de l'artiste.

La tête de la Fortune est, à ce que l'on croit, le portrait de la femme d'Albert Durer. Le pays sur lequel plane cette figure est une vue du village d'Eytas, près de Gyula en Hongrie, à trente lieues environ de Tokay ; pays intéressant pour Durer, puisque c'était la patrie de son père.

Cette épreuve vient de la collection de Marolles.

A la vente Thorel, en 1853, une épreuve venant du cabinet Revil a été vendue 230 francs.

42. *La Mélancolie.*

Nous ne pouvons douter de la volonté qu'a eue le peintre de représenter ici la Mélancolie, puisque le mot MELENCOLIA est écrit dans un cartouche ; mais peut-être s'étonnera-t-on de ce qu'il a donné des ailes à cette figure, dont l'attitude ainsi que le compas qu'elle tient à la main annoncent plutôt la Méditation. Les autres accessoires et les instruments dont elle est environnée pourraient aussi désigner la réflexion habituelle dans un travail opiniâtre ; mais la chauve-souris, que l'on ne voit que le soir, reporte les idées sur la mélancolie qui se répand naturellement dans l'âme à l'approche de la nuit. Sur la marche où cette figure est assise, on voit le chiffre de Durer et l'année 1514.

Les belles épreuves de cette estampe sont fort rares ; celle-ci est superbe : elle vient du cabinet du P. Placide. Il existe plusieurs copies dont une est faite par Wierx.

43. *Ravissement d'une jeune Femme.*

Pièce gravée à l'eau forte en 1516 ; elle n'est point sur fer comme on l'a dit pendant longtemps ; mais comme les tailles de la gravure n'ont pas la douceur qui distingue le burin

d'Albert Durer, on avait pensé que cette rudesse de travail devait être attribuée à la dureté du métal sur lequel il avait travaillé. Maintenant on sait bien que toutes les pièces d'Albert Durer, regardées comme gravées sur fer, sont gravées à l'eau-forte sur cuivre ; c'était alors une invention récente, et l'art de faire mordre était loin de la perfection qu'il a atteint depuis.

Un homme, entièrement nu, à cheval sur une licorne qu'il dirige seulement en la tenant par sa crinière, tient dans son bras droit une jeune femme également nue, et qui paraîtrait vouloir s'échapper. Quel est le sujet ainsi représenté? rien ne le fait reconnaître.

Quelques personnes ont cru voir dans cette estampe l'enlèvement d'Europe, ou celui de Déjanire ; mais le quadrupède n'est point un taureau, quoiqu'il ait les pieds fourchus, et dans l'autre cas le ravisseur n'est point un centaure. D'autres personnes ont prétendu que c'était l'enlèvement de Proserpine, mais rien ne caractérise le dieu des enfers, qui, d'ailleurs, devrait avoir un char avec deux chevaux noirs.

44. *Portrait du comte François de Siekingen, dit* le Chevalier de la Mort.

Ce portrait équestre d'un seigneur allemand, le plus ferme appui de la réforme, est ordinairement désigné sous la singulière dénomination de *chevalier de la Mort*. Armé de pied en cap et tranquille sur un beau cheval, il ne s'aperçoit pas que le démon le suit pour s'emparer de son âme aussitôt qu'il aura cessé de vivre. Il ne paraît pas plus ému à la vue de la mort qui lui fait voir un sablier et lui indique que l'instant approche où il devra rendre à Dieu compte de sa conduite sur terre. La forteresse que l'on aperçoit sur le haut des rochers est le château où ce héros faisait sa résidence, et dans lequel il s'enferma lorsque, abandonné par ses amis, il n'eut plus le pouvoir de faire une guerre offensive.

Cette belle et curieuse estampe est un des chefs-d'œuvre d'Albert Durer. Gravé en 1515, la finesse du burin et la correction du dessin sont également remarquables ; la perfection avec laquelle sont rendus les détails ne nuit en rien à l'effet général.

Il a été fait plusieurs copies de cette pièce, la meilleure est celle de Wierx.

Cette épreuve est d'une beauté et d'une conservation extraordinaires ; elle vient du cabinet du P. Placide.

Jean Duvet, né à Langres en 1485. Orfévre et graveur à l'eau forte. On trouve peu de talent dans ses gravures, son dessin n'est pas correct, et sa composition bizarre ; mais quoique bien inférieur aux artistes qui travaillaient en même temps que lui en Italie et en Allemagne, il mérite notre attention puisqu'il est le plus ancien graveur français. On a de lui environ 40 pièces, dont une suite de 24 figures pour l'Apocalypse de saint Jean.

45. *Henri II et Diane de Poitiers.*

Au bord d'une forêt, Henri II, assis près d'une femme ayant sur la tête un croissant, l'un des attributs de Diane, reçoit les hommages de chasseurs que l'on voit à droite, et qui sont accompagnés de leur meute ; dans le fond coule une rivière avec un pont, sur lequel est la porte d'une ville.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

Marc-Antoine Raimondi, né à Bologne vers 1488, mort vers 1546. Graveur au burin.

Pendant qu'Albert Durer s'illustrait en Allemagne aussi bien que Lucas de Leyde en Hollande, Raphaël méritait bien sans doute qu'il se formât en Italie un graveur capable de nous retracer ses compositions. Marc-Antoine est le premier qui ait quitté la sécheresse de l'outil qu'on remarque dans les *nielles* dont l'usage avait été si fréquent. Les premiers travaux

de Marc-Antoine tiennent encore un peu du travail gothique des anciens graveurs italiens; mais il avait en lui un tel goût pour le dessin, que, dès qu'il eut étudié Raphaël, il sut rendre dans ses estampes la correction qui distingue si éminemment les compositions sublimes et pleines de grâce du prince de la peinture. En admirant dans les gravures de Marc-Antoine la pureté du trait, l'expression des têtes et la finesse des extrémités, on est cependant forcé de convenir que le burin présente encore souvent de la roideur, et surtout trop d'uniformité.

Marc-Antoine a gravé plus de 350 morceaux, parmi lesquels un grand nombre sont rares et fort recherchés des amateurs et des artistes.

46. *Adam et Ève mangeant le fruit défendu.*

Ève, debout, vient de cueillir le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; elle le présente à Adam.

Cette composition, de la plus grande simplicité, laisse admirer toute la grâce, l'élégance et la pureté du dessin de Raphaël; elle n'a rien perdu de son charme en passant par le burin de Marc-Antoine; et à ces divers degrés d'intérêt se joint encore celui d'une grande rareté.

L'épreuve que l'on voit ici vient du cabinet de Marolles.

47. *Dieu ordonnant à Noé de construire l'arche.*

On lit dans la Genèse que le Seigneur voyant l'extrême malice des hommes, se repentit de les avoir créés. Dieu dit donc à Noé : « J'ai résolu de faire périr toute chair, car les hommes ont rempli toute la terre d'iniquité, et je les perdrai avec la terre même. Faites-vous une arche de pièces de bois de Gopher: vous y ferez des loges, et vous l'enduirez dedans et dehors d'un enduit convenable. »

Raphaël nous fait donc voir Dieu soutenu dans l'air par des anges; le patriarche s'est précipité à genoux, soutenant un de ses fils, tandis que sur la droite on aperçoit sa femme tenant leurs deux autres enfants. Cette pièce nous fait voir tout le génie du peintre et le talent du graveur ; composition sublime, correction du dessin, les têtes ont une finesse d'expression admirable; aussi est-ce une des estampes les plus recherchées et les plus chères de Marc-Antoine.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

48. *David coupant la tête à Goliath.* Épreuve avant le monogramme sur la tablette.

Sous le règne de Saül, les Philistins étant en guerre avec les Israélites, les armées en présence, et la bataille près d'avoir lieu, un géant nommé Goliath défia les Israélites de trouver parmi eux un guerrier qui voulût se mesurer avec lui. La hauteur de sa stature inspirait l'effroi, et on tardait à se présenter, lorsqu'il vit venir à lui le jeune David, n'ayant pour toute arme qu'un bâton et une fronde. Sa fierté paraissait humiliée d'être obligé de combattre un simple berger; mais, à l'instant du signal, le géant reçut au milieu du front une pierre qui le renversa par terre; alors David courut à son ennemi et lui trancha la tête avec l'épée même dont il était armé.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

49. *Le Massacre des Innocents.*

Hérode, roi de Judée, voulut faire périr l'Enfant Jésus, dont l'existence lui donnait de l'inquiétude, parce qu'il était désigné par les prophètes comme devant être roi des Juifs; mais, ne pouvant parvenir à connaître le lieu où il était caché, il ordonna de massacrer tous les enfants qui n'avaient pas encore deux ans.

Cette pièce, gravée d'après Raphaël, est une des plus recherchées : elle est remarquable par le précieux, la correction et la finesse des extrémités, aussi bien que par l'expression des têtes, qui sont rendues avec une vérité admirable. Il existe deux planches de cette composition, toutes deux gravées par Marc-Antoine, de la même grandeur et dans le même sens. Celle-ci,

qui est la plus rare, est connue sous la singulière dénomination du *Chicot*, à cause d'un sapin qui, dans le fond, à droite, domine les autres arbres.

50. *La Vierge* à la longue cuisse.

Cette Sainte Famille est une des belles pièces que Marc-Antoine ait gravées d'après Raphaël. En voyant un sujet si souvent répété par tous les peintres, on ne peut disconvenir que Raphaël n'ait su se l'approprier, en lui donnant toujours une grâce douce et fière, naïve et majestueuse, avec des formes simples et nobles.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

51. *La Vierge et Marie-Madeleine.*

Composition remarquable par sa simplicité, offrant un sujet qui ne se trouve pas dans l'Évangile, et qui, par cette raison, a été diversement expliqué.

Mariette l'a désigné comme étant *Marthe conduite à Notre-Seigneur;* mais cette scène se passa dans la maison de Lazare, et non pas au temple. D'autres auteurs ont cru voir une idée mystique où *Sainte Anne présenterait la Vierge à Dieu*, sous la figure de Jésus-Christ. Il paraît plus raisonnable de dire que ce sujet représente *Jésus-Christ entouré de ses apôtres et prêchant le peuple juif.* Marie-Madeleine, émue par les paroles de son divin Maître, est saisie d'un ardent amour, et veut consacrer sa vie à Jésus-Christ, à qui elle est amenée par la sainte Vierge.

Cette épreuve, d'une beauté et d'une fraîcheur véritablement extraordinaires, a fait partie du cabinet Rivalz; acquise à la vente de l'orientaliste Langlès, elle a été payée 350 francs.

52. *La Pécheresse versant du parfum sur les pieds de Jésus-Christ.*

Jésus-Christ étant à table chez Simon le Pharisien, une femme pécheresse lui versa sur les pieds un vase de parfum d'un grand prix, et les essuya ensuite avec ses cheveux.

L'usage, chez les anciens, était de parfumer les pieds des voyageurs à qui l'on donnait l'hospitalité, et auxquels on voulait rendre honneur; mais l'humilité que professait Jésus-Christ

avec ses disciples fit blâmer cette prodigalité par l'un d'eux, qui s'écria : *N'eût-il pas mieux valu vendre ce parfum, et donner aux pauvres l'argent qu'on en aurait tiré?* Alors, dit l'Évangile, Jésus, connaissant leur pensée et voulant annoncer sa mort prochaine, fit entendre que cette sainte femme avait voulu par là remplir l'usage où l'on était d'embaumer le corps de ceux pour lesquels on avait une vive affection.

Cette pièce est gravée d'après Raphaël. L'épreuve, remarquable par sa grande fraîcheur et son étonnante conservation, vient du cabinet du peintre Rivalz, de Montpellier; elle a été acquise pour 300 francs.

53. *La Cène.*

Jésus-Christ, assis au milieu de ses apôtres, a près de lui saint Jean, son disciple bien-aimé; de l'autre côté est saint Pierre. Le moment choisi par le peintre est celui où Jésus-Christ annonce à ses disciples que l'un d'eux doit le trahir. Chacun lui témoigne son étonnement; et l'on doit reconnaître Judas dans celui qui, debout, pose la main sur l'épaule de saint Pierre, et dit à son divin Maître : *Serait-ce moi, Seigneur?*

Cette estampe, acquise à la vente du cabinet Sylvestre, en 1811, a été payée 650 francs; elle est connue dans le commerce sous le nom de la *Pièce des Pieds*, gravée d'après Raphaël. La tablette que l'on voit à droite contre un siége est une marque que Raimondi a souvent employée, sans y tracer aucun chiffre.

54. *Martyre de saint Laurent.*

Riche composition de cinquante figures, au milieu de laquelle on voit saint Laurent assis sur un gril; l'un des bourreaux cherche à l'y étendre au moyen d'une longue fourche qu'il lui appuie sur la poitrine, et qu'il pousse fortement avec ses deux mains. Le préfet Cornelius Sæcularis est assis au fond, au milieu du tribunal, et préside au supplice auquel il venait de condamner le diacre Laurent, pour n'avoir pas voulu livrer les vases précieux et les autres richesses de l'église dont la garde lui était confiée. On remarque à l'entour plusieurs spectateurs, dont quelques-uns témoignent une véritable douleur, et semblent ainsi montrer qu'ils font partie des chrétiens pauvres,

auxquels le bienheureux diacre a distribué les biens de l'église, pour ne pas les livrer aux idolâtres.

Cette estampe appartenait au littérateur Naigeon : à sa vente, en 1810, elle fut acquise pour le prix de 1,205 francs. Elle est gravée d'après un dessin du sculpteur Baccio Bandinelli, dont on voit le nom sur une tablette à gauche, et auprès de laquelle est le monogramme du graveur.

C'est après la mort de Raphaël que Marc-Antoine grava cette belle composition, dans laquelle on peut dire qu'il a surpassé son original, en adoucissant la manière habituellement outrée et sévère des maîtres de l'école florentine et principalement des sculpteurs, en y répandant un peu de la grâce dont les ouvrages de Raphaël lui avaient donné l'habitude.

*55. *Saint Paul prêchant à Athènes.*

Pendant les voyages des Apôtres pour la conversion des Gentils, saint Paul, étant à Athènes, se sentit ému en voyant que cette ville était livrée à l'idolâtrie. « Paul, étant donc au milieu de l'aréopage, dit : Seigneurs Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès ; car, comme je regardais en passant les statues de vos dieux, j'ai aperçu un autel où était écrit : *Au Dieu inconnu.* Ce Dieu donc, que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point des temples bâtis par les hommes, il n'est point honoré par des ouvrages de la main des hommes, comme s'il avait besoin de quelque créature, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. »

Cette composition fait partie d'une suite de cartons peints par Raphaël pour servir de modèles à des tapisseries : ils sont connus sous la dénomination de Cartons d'Hamptoncour, où ils sont en effet conservés. Cette gravure est faite d'après un dessin de la main du peintre lui-même.

56. *Les cinq Saints.*

La singularité de cette composition et la difficulté de l'expliquer lui ont fait donner dans le commerce un nom dont la consonnance est désagréable et qui ne présente rien à l'esprit. Ainsi

que chacun a déjà pu l'observer, il arrivait souvent dans ce temps que les couvents ou les personnes pieuses, en commandant un tableau, au lieu d'indiquer au peintre un sujet historique, lui enjoignaient de réunir plusieurs personnages, qui n'avaient entre eux aucun rapport. Ils mettaient ainsi l'artiste dans la nécessité de recourir à quelque allégorie, dont quelquefois on ne peut deviner l'objet.

Dans le haut de cette estampe, le Sauveur est assis sur des nuages, il a auprès de lui la Vierge et saint Jean-Baptiste; au bas sont placées les figures de saint Paul et de sainte Catherine. Exécutée d'après un dessin de Raphaël, cette gravure n'est pas entièrement conforme au tableau de grandeur double de celle de l'estampe, et qui se voyait dans l'église des religieux de Saint-Paul, à Parme. Il serait difficile de rencontrer une épreuve aussi brillante et d'une conservation aussi parfaite. Elle a appartenu au peintre Rivalz, de Montpellier.

57. *Sainte Cécile.*

Saint Paul, saint Augustin, sainte Cécile, saint Jean et sainte Magdeleine, réunis pour chanter les louanges de Dieu, et interrompant leur chant pour écouter un concert céleste. Cette gravure n'a point été exécutée d'après le tableau de Raphaël, que l'on a pu voir au Musée de Paris, mais d'après un dessin de ce grand maître, qui faisait partie de la collection de M. de Vindé. En 1820 ce dessin a été acquis 6,000 francs par le peintre Thomas Lawrence.

On ne connaît aucune épreuve aussi vigoureuse et d'une conservation aussi parfaite. Elle a appartenu à M. Naigeon, et fut acquise à sa vente pour le prix de 500 francs. A la vente du prince Tuffakin, vers 1845, une très-belle épreuve a été vendue 1,015 francs; à celle de M. Thorel, en 1853, la même épreuve a été vendue 1,086 francs.

* 58. *Statue d'Ariane.*

Ariane abandonnée dans l'île de Naxos; statue antique à demi nue, couchée et endormie. On a longtemps considéré cette statue comme étant celle de Cléopâtre, que l'on croyait reconnaître au serpent enroulé autour de son bras; Winkelman lui

a restitué son véritable nom, en démontrant que le prétendu aspic n'était autre chose qu'un bracelet, comme en portaient habituellement les dames romaines.

Cette statue est à Rome dans le jardin du Belvédère. Nicolas Poussin en a fait une copie en cire de petite dimension : donnée par lui à son ami Fréard de Chantelou, elle a passé dans le cabinet de mon aïeul, Antoine Duchesne. A la mort de mon père, elle me fut donnée par mes cohéritiers.

La superbe épreuve, parfaitement conservée, qui se voit à la Bibliothèque impériale, est d'un premier état de la plus grande rareté, ayant une petite bande blanche à la partie supérieure de la planche; elle vient du cabinet de M. Jecker, qui l'a donnée par son testament en 1851.

59. *Le Jugement de Pâris.* Pièce en hauteur.

Aux noces de Thétis et de Pélée, la Discorde ayant jeté la pomme d'or avec l'inscription *A la plus belle*, Junon, Minerve et Vénus se disputèrent le prix de la beauté, et Jupiter crut, dans sa sagesse, devoir renvoyer les parties par-devant le jeune et beau Pâris, pour déterminer à laquelle des trois rivales devait revenir le prix.

A droite, sur un rocher, est assis le berger Pâris, le coude appuyé sur une espèce de hache d'armes; les trois déesses sont nues, debout, en face de lui. Junon, la plus rapprochée, n'a aucun attribut; elle paraît donner la main droite à Minerve, qui est la plus éloignée, et tient élevé un petit miroir, image de la prudence qui doit distinguer la déesse de la sagesse. Vénus, au milieu d'elles, est vue par le dos : elle est caractérisée par les deux ailes de l'Amour, qui ornent le derrière de sa tête; elle tient de la main gauche la pomme, sur laquelle se trouvent tracées en sens inverse les lettres F VR P.

Ces lettres, qui sembleraient ne présenter aucun sens, doivent signifier RAFAEL URBINAS PINXIT; cependant nous n'oserions l'affirmer, car jusqu'à présent on a regardé cette pièce comme étant d'un maître inconnu; et, si elle est de l'invention du plus grand peintre de l'Italie, elle serait de sa jeunesse et dans le goût du Pérugin, son maître. Elle est gravée par Marc-Antoine dans sa première manière.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

60. *Le Jugement de Pâris.* Pièce en largeur.

Cette composition, l'une des plus belles et des plus riches de Raphaël, fait voir le sublime et la grâce qui distinguent les compositions de ce grand peintre.

Pâris, assis à gauche, présente à Vénus la pomme qu'elle a remportée sur les deux rivales qui sont à ses côtés. Junon, dans le fond, paraît menacer Pâris de sa vengeance, et Minerve, sur le devant, vue par le dos, se prépare à reprendre ses vêtements. L'Amour se joue dans les jambes de sa mère; la Victoire couronne la déesse triomphante, et Mercure se dispose à annoncer cette nouvelle aux dieux de l'Olympe. Le Soleil, dans son char entouré des signes du zodiaque, se voit au milieu du ciel; il est précédé de Castor et de Pollux à cheval; à droite, on aperçoit Jupiter accompagné de Diane et de Ganymède. Sur le devant, aussi à droite, sont deux fleuves et une naïade; à gauche, derrière Pâris, on voit trois nymphes. Du même côté est une inscription latine qu'on peut traduire ainsi : « *Sans la beauté, le génie, la vertu, les richesses n'ont aucun prix.* » Au milieu, en bas, on lit : Raph. Urbi. Inven., et, au-dessous, le monogramme de Marc-Antoine.

Quelques personnes ont prétendu que Raphaël avait puisé l'idée de cette composition dans un bas-relief antique, qu'il aurait eu la barbarie de détruire ensuite, pour qu'on ne s'aperçût pas de son larcin; on a prétendu aussi que, dans les ingénieuses arabesques dont il a décoré la galerie du Vatican, il avait copié des peintures antiques nouvellement découvertes. En rapportant des dictons aussi ridicules et sans autre fondement que la jalousie de ceux qui les ont inventés, nous ne le faisons que pour défendre le plus grand des peintres modernes d'une action aussi basse qu'inutile; il a donné assez de preuves de la grandeur et de la beauté de son génie, pour prouver qu'il n'avait pas besoin de puiser ailleurs que dans sa pensée; et, s'il l'avait fait, il n'aurait été ni copiste ni plagiaire; il aurait tellement embelli les idées des autres, qu'elles auraient acquis un plus grand mérite en devenant les siennes.

Cette magnifique épreuve provient du cabinet de M. Debois; à sa vente, en 1844, elle fut acquise 3,350 fr. par M. Simon, qui en fit hommage à la Bibliothèque, et reçut en échange

l'épreuve qui avait été acquise, à la vente de M. Van Putten, en 1820?, pour le prix de 1,105 francs.

61. *Quos Ego!* Épreuve avant la retouche.

Virgile, dans son *Énéide*, fait prononcer cette phrase à Neptune calmant les flots; et cette expression a souvent été employée pour désigner les tableaux ou gravures qui retracent le même sujet.

Le dieu de la mer est représenté debout dans une conque traînée par quatre chevaux marins; il ordonne aux vents de rentrer dans leur grotte. Dans le lointain, à gauche, on voit la flotte d'Énée battue par la tempête. Le sujet est entouré d'une large bordure divisée par compartiments, où sont figurés divers traits de l'histoire d'Énée.

Dans le haut, un grand bas-relief, séparé en trois parties, représente : Junon, sur un char attelé de deux paons, engageant Éole à détruire la flotte des Troyens; Vénus, sur un char attelé de quatre colombes, et entourée des amours; au milieu, un médaillon formé par les signes du zodiaque, où est représenté Jupiter assis sur un trône, accordant à Vénus sa demande en faveur d'Énée, et donnant à Mercure l'ordre d'engager Didon à retenir les Troyens sur les rivages de l'Afrique.

Du côté gauche sont deux petits bas-reliefs représentant, l'un Énée consolant les Troyens et leur promettant un plus bel avenir; l'autre, Énée et Achate rencontrant Vénus en chasseresse, qui leur fait voir des cygnes blancs.

Du côté droit, deux petits bas-reliefs offrant l'un Didon, reine de Carthage, assise sur un trône, accompagnée de ses gardes et donnant audience aux Troyens; l'autre, Didon conduisant Énée dans l'intérieur de son palais.

Dans la bordure, en bas, est un grand bas-relief représentant, à gauche, Énée et Achate se promenant dans le temple de Junon; à droite, Didon recevant Énée dans son palais et lui donnant des témoignages de sa tendresse.

Cette magnifique épreuve vient du cabinet Van Putten; elle a été acquise, en 1820, pour le prix de 500 fr.

62. *Les trois Grâces.*

Pièce gravée d'après un bas-relief antique attribué à Poly-

clète, statuaire d'Argos; elle représente les Grâces, que les Grecs nommaient *Charites*. Ces trois divinités, filles de Jupiter, présidaient aux bienfaits et à la reconnaissance. Leur culte était réuni à celui des Muses et de Vénus, parce que les talents et la beauté ne peuvent plaire sans les grâces.

Leur visage est animé d'une *joie décente*, pour exprimer le plaisir qu'éprouve celui qui rend service; *leur jeunesse* démontre que le souvenir des bienfaits ne doit jamais vieillir; *vives et légères*, elles font voir qu'obliger promptement c'est obliger deux fois; la manière dont elles *se tiennent par les mains* indique les nœuds formés par la reconnaissance; enfin *elles dansent en rond*, parce que les bienfaits doivent circuler sans cesse et revenir à la source d'où ils partent.

Cette pièce est fort recherchée; il serait difficile de rencontrer une épreuve aussi belle et aussi bien conservée. Elle a été acquise, en 1811, pour 300 fr.

63. *Danse d'Amours*. Épreuve de la planche rare.

Deux amours et sept autres enfants dansent en rond en se tenant par la main. Cette jolie composition est gravée d'après Raphaël, avec une finesse et un goût si purs, que Marc-Antoine n'a rien fait de plus précieux : c'est une des pièces les plus rares de l'œuvre; elle a fait partie du cabinet Dufresne et a été payée 120 fr. en 1812.

Ce sujet a été gravé une seconde fois par Marc-Antoine, de la même grandeur et dans le même sens; mais cette seconde planche est inférieure à la première et n'a pas la même rareté.

64. *Composition allégorique* dite *la Carcasse*. Épreuve avant les lettres A. V.

Cette bizarre composition est désignée ordinairement sous le nom de la *carcasse*, quelquefois sous ceux de *spectre* ou de *sorcellerie*. Il est, en effet, difficile de trouver d'autres motifs à ce qui ne peut être que l'effet d'une imagination déréglée. Quelques personnes pensent que cette pièce est du dessin de Raphaël; nous nous rangeons plutôt à l'avis de ceux qui la croient de l'invention de Michel-Ange Buonarotti.

Cette épreuve est parfaite, elle a été acquise, en 1812, pour le prix de 300 francs. Elle ne porte aucune marque, tandis que dans les épreuves suivantes on trouve les lettres A. V. tracées sur le cornet dont sonne l'enfant à califourchon sur un bouc. Cela doit faire présumer qu'Augustin-Vénitien a travaillé à cette planche; mais probablement la marque n'y a été placée qu'après que Marc-Antoine, son maître, eut quitté la ville de Rome, en 1527.

65. *La Peste.*

Ce morceau, auquel on a donné le nom de *Morbetto*, est assez rare et fort recherché. Les différentes scènes de cette composition nous retracent les malheurs de la plus funeste de toutes les maladies, et font bien ressentir l'horreur qu'elle doit inspirer. Sur le devant, un homme debout empêche un enfant de prendre le sein de sa mère expirante.

L'inscription qu'on lit sur le piédestal est tirée de Lucrèce, dans sa description de la peste d'Athènes : LINQUEBANT DULCES ANIMAS, AUT ÆGRA TRAHEBANT CORPORA ; on peut le traduire ainsi : « *Ils exhalaient un dernier soupir, ou ne traînaient que des corps déjà frappés.* »

Cette épreuve est tellement vigoureuse, qu'il serait impossible d'en trouver une plus colorée et mieux conservée. Elle vient du cabinet du peintre Rivalz, de Montpellier; depuis elle a passé dans celui de Van Putten, et fut acquise pour le prix de 1,000 francs en 1820.

66. *Statue de Marc-Aurèle.*

Cette précieuse statue colossale de l'empereur Marc-Aurèle-Antonin est la seule statue équestre en bronze qui nous soit parvenue de l'antiquité. Elle était autrefois placée près de Saint-Jean de Latran ; le pape Paul III l'en fit retirer pour la placer au milieu du Capitole, où elle est encore maintenant.

Cette épreuve remarquable vient du cabinet de Marolles.

*67. *Portrait de Raphaël.*

Il est enveloppé dans son manteau, appuyé sur un des gradins de son atelier. A droite, sur le deuxième gradin, est pla-

cée une toile tendue pour faire un tableau, sur la composition duquel il paraît méditer ; à gauche on aperçoit une palette et trois pots à couleur.

Cette petite pièce rare a été léguée, en 1851, par M. Jecker.

*68. *Portrait de Pierre Arétin.*

C'est comme écrivain, comme littérateur, comme poëte, qu'est ordinairement remarqué ce célèbre Italien du XVe siècle, qui, malgré ses mœurs relâchées, vécut dans l'intimité avec des princes, avec des artistes, avec des personnages illustres en tout genre. Protégé par les uns, protecteur de quelques autres, il exerça une grande influence sur les arts; on aurait pu le considérer comme amateur s'il avait conservé tous les objets d'art qui lui furent donnés; mais il les avait reçus comme un témoignage de reconnaissance de ceux qu'il avait loués, il les donnait à son tour à des princes dont il recherchait l'appui ou dont il espérait une récompense.

Son portrait a été fait huit fois, par différents artistes; Titien en fit un pour le duc Cosme de Médicis, à Florence; un pour le duc Frédéric de Gonzague, à Mantoue; un pour l'imprimeur Marcolino, à Venise ; et un pour le marquis de Guast, à Milan. C'est un de ceux-là qu'a gravé Marc-Antoine. Tintoret a fait aussi son portrait à Venise, Moretto à Urbin, François Salviati en fit un pour le roi François Ier, et Sébastien del Piombo pour le prieur d'Arezzo.

Ce portrait est fort rare; l'épreuve est très-belle, elle a été donnée, en 1851, par le docteur Jecker.

Augustin Musis, dit Augustin-Vénitien, né à Venise vers 1490, mort à Rome vers 1540. Graveur au burin.

Augustin-Vénitien, élève de Marc-Antoine, a suivi sa manière au point que ses estampes ont été quelquefois confondues avec celles de son maître; cependant il lui est inférieur pour la correction du dessin. Les

pièces gravées par Augustin-Vénitien passent le nombre de 180.

69. *Sainte Famille.*

La Vierge soutient l'Enfant Jésus, qui descend de dessus ses genoux pour jouer avec saint Jean-Baptiste, debout auprès d'elle et soutenu par un ange; à droite, un autre ange est en adoration. Au bas on voit la marque A. V. On croit cette pièce gravée d'après le dessin de Francia. Elle vient du cabinet de Marolles.

* 70. *La Vierge assise tenant l'Enfant Jésus.*

Elle est accompagnée de plusieurs saints ayant eu une dévotion particulière à la Vierge et qui suivaient la règle de Saint-Augustin.

A gauche, près de la Vierge, est saint Thomas d'Aquin; sur le devant se voient saint Dominique et saint Hyacinthe, d'une haute famille de Pologne, et si remarquable par sa piété et par son mépris des richesses, ainsi que le prouve l'argent qu'il laisse tomber à ses pieds. Son oncle Konsky fut évêque de Cracovie, et saint Hyacinthe prit part à l'administration de ce diocèse.

A droite est saint Pierre, martyr, nommé aussi saint Pierre Dominiquin; près de lui est sainte Catherine de Sienne, qui, dès l'âge de 14 ans, suivit la règle de Saint-Augustin. Enfin, au second plan, du même côté, est un autre personnage vêtu aussi de l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et pourtant ce religieux doit être saint Augustin, évêque d'Hippone, brûlant de l'amour divin, et portant pour attribut, dans sa main gauche, un cœur enflammé.

Les deux épreuves de cette estampe, que l'on voit ici, sont également curieuses, et toutes deux d'une extrême rareté. On connaît trois différentes épreuves. La planche, dans son intégrité, est entourée de trois côtés par les quinze sujets qui forment le Rosaire, et au bas les statues des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Bartsch, dans son *Peintre Graveur*, t. XIV, p. 99, ne parle que de deux états. Dans le premier, la tête des saints person-

nages n'est entée d'aucune auréole. Dans le second, indépendamment des auréoles, on voit sur la poitrine de saint Thomas d'Aquin une tête radiée comme celle du soleil. Saint Dominique a au-dessus de sa tête une étoile qui le fait connaître comme ayant été la lumière de son siècle. Sur le devant se voient par terre deux branches de lis, attributs de saint Dominique. Dans le troisième état la bordure est entièrement coupée.

L'épreuve avec les auréoles vient du cabinet de Marolles; la première a été acquise, en 1853, de M. Colnaghi, pour le prix de 800 francs.

71. *Saint Michel.*

Saint Michel, debout, tient sous ses pieds le démon; sa main droite est armée d'une lance, il porte l'autre sur la poignée de son épée. Cette pièce est gravée d'après Raphaël. En bas, à droite, se voient les lettres A. V., marque du graveur.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

72. *Androclès amené devant l'Empereur.*

Ce sujet, longtemps considéré comme une scène inconnue, représente certainement le moment où Androclès, condamné à être livré aux bêtes, vient d'être reconnu par le lion qu'il avait secouru autrefois. Amené alors devant l'empereur, Androclès reçoit sa grâce.

Cette épreuve a été acquise, en 1835, pour le prix de 120 francs.

Jules Bonasone, né à Bologne en 1498; mort à Rome en 1564. Peintre et graveur au burin.

Bonasone, élève de Marc-Antoine, n'a jamais acquis la pratique d'un burin délicat, ni la science de bien conduire les hachures; il semble qu'il ait plutôt désiré faire connaître des sujets intéressants par leur composition que cherché à rendre des figures dessinées correctement; il a aussi négligé les accessoires:

ce qui donne à ses pièces une sécheresse souvent peu agréable. Son œuvre monte à plus de 350 pièces, dont une grande partie gravée d'après ses propres compositions.

73. *Clélie traversant le Tibre.*

Clélie, l'une des filles romaines données en otage à Porsenna, lorsqu'il mit le siége devant la ville de Rome, l'an 507 avant J. C., parvint à s'échapper du camp ennemi et traversa le Tibre à la nage. Le peuple romain, craignant les malheurs que pouvait lui attirer ce manque de foi, fit reconduire la jeune héroïne au camp de Porsenna; mais le prince, admirant une action si noble, renvoya Clélie en lui faisant présent d'un beau cheval, et en lui accordant la permission d'emmener avec elle celles de ses compagnes qu'elle voudrait choisir.

Quelques personnes ont prétendu que cette pièce était gravée d'après Polydore de Caravage; mais on peut, avec plus de raison, en attribuer l'invention à Rosso. On lit au bas de l'inscription : *IV.* Bonaso imitando pinsit et celavit.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

Lucas de Leyde, né en 1494 à Leyde, où il mourut en 1533. Peintre et graveur au burin.

En même temps que Marc-Antoine Raimondi s'occupait en Italie de nous transmettre les chefs-d'œuvre de Raphaël, et qu'Albert Durer en Allemagne s'élevait au-dessus de tous les graveurs qui l'avaient précédé, Lucas de Leyde se montrait leur digne émule en Hollande. Ainsi qu'Albert Durer, il était peintre, et n'a jamais travaillé que d'après ses compositions. Son style est un peu gothique, et son dessin a de la sécheresse; mais ses têtes ont une belle apparence; son burin est fin, sa touche est spirituelle; il a su dé-

garder ses lointains de manière à rendre dans ses gravures la perspective aérienne, si importante pour faire sentir l'éloignement des objets.

Dès l'âge de neuf ans, Lucas s'adonna à la gravure, et à quatorze ans il grava une pièce qui montre ce que l'on pouvait attendre de son talent extraordinaire. On connaît de lui plus de 174 planches.

74. *David jouant de la harpe devant Saül.*

La victoire que David remporta sur Goliath le rendit cher aux Israélites et même à Saül, leur roi; mais les chants de triomphe que le peuple fit entendre à cette occasion allumèrent bientôt la jalousie du vieux roi, qui cessa de voir David d'un bon œil. « Il arriva même que, l'esprit malin s'étant emparé de Saül, il était au milieu de sa maison dans une agitation extrême. David jouait de la harpe devant lui comme il avait accoutumé de faire, et Saül ayant une lance à la main, il la poussa contre David dans le dessein de le percer d'outre en outre, en le fixant contre la muraille; mais David se détourna et évita le coup par deux fois. »

Tel est la scène ici représentée et dans laquelle Lucas de Leyde a su exprimer la naïveté du jeune pâtre et la fourberie du vieux monarque.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

75. *L'Adoration des Mages.*

La Vierge assise soutient l'Enfant Jésus debout sur ses genoux; à côté d'elle est saint Joseph; au milieu de l'estampe, un des mages à genoux présente à l'Enfant Jésus de l'or, dans un vase dont il a soulevé le couvercle; les autres mages tiennent également leur offrande dans des vases. Au bas, sur la gauche, on voit la lettre L, et à droite l'année 1513.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

76. *L'Espiègle.*

Cette composition représente la marche d'une pauvre famille

formée du père, de la mère et de sept enfants; elle est désignée en Hollande sous le nom de *Uylen Spiegel*, dont, par corruption, on a fait en français le mot *espiègle*.

Pour comprendre cette singulière dénomination, il faut savoir que *Uylen Spiegel* signifie miroir de hibou, et que, dans le peuple, on croit qu'en plaçant un hibou devant un miroir, cet oiseau nocturne, étonné de sa triste figure, s'égaye en se regardant, et qu'il finit par faire mille *espiègleries*.

Le peintre Lucas, en plaçant un hibou sur l'épaule du plus grand de ces sept enfants, qui a sur la tête la coiffure des fous, a voulu sans doute faire entendre que ces deux êtres, aussi laids l'un que l'autre, sont tous deux disposés à faire des tours de passe-passe.

La rareté excessive de cette pièce est cause du prix qu'on y attache; mais sans doute aussi d'autres motifs, qui nous sont entièrement inconnus, l'ont fait rechercher depuis longtemps, puisqu'il en existe trois copies anciennes. Sur l'une d'elles, gravée en 1644, on lit qu'à cette époque la planche était perdue, et que les épreuves se vendaient 50 ducatons (environ 300 fr.). L'abbé de Marolles avait payé son épreuve 16 louis d'or (384 fr.). Un envoyé de Suède en Hollande en paya une 200 écus (environ 800 fr.) dans l'année 1770.

Cette épreuve vient du cabinet Bégon.

Ravignano (Marc), graveur, né à Ravenne en 1500.

*77. *Le trône de Neptune.*

Bas-relief antique trouvé à Ravenne, dans l'église de Saint-Vital, en 1519. Le trône est vacant; sur le devant sont trois Amours; celui de gauche porte le trident du souverain des mers, les deux autres supportent une énorme conque marine.

Cette épreuve vient du cabinet de M. Jecker, qui la légua par son testament en 1851.

Pencz (Georges), né à Nurenberg vers 1500, mort à Breslaw en 1550. Peintre et graveur au burin, aussi habile graveur que dessinateur correct.

78. *Siége de Carthage.*

Rome, ayant longtemps désiré la destruction de Carthage, sa rivale, obtint enfin ce résultat par la valeur des nombreux soldats conduits au siége de la ville par Scipion, qui, par suite de ses succès, reçut le nom d'*Africain*.

Les Romains étaient déjà maîtres du pays lorsque Scipion voulut attaquer à la fois le port, la ville et la citadelle. Appien, dans l'histoire de la guerre libyque, rapporte que les Romains, qui ne prisaient guère leurs ennemis, commencèrent à monter par force sur les murs, dressant à l'encontre des échelles, des pièces de bois et des engins.

L'aspect que, dans cette composition, Jules Romain a donné aux fortifications carthaginoises est sans doute très-éloigné de la vérité ; mais on sait que les artistes du XVIe siècle n'étaient pas scrupuleux observateurs des costumes et usages. Cette composition remarquable offre beaucoup de mouvement, sans confusion ; les figures sont pleines d'action, bien posées, bien dessinées ; tout démontre un peintre habile, et le graveur a fait preuve d'un grand talent en rendant avec précision le caractère du maître. On ne peut se dispenser de faire remarquer que la manière de cet artiste, aussi habile dans la peinture que dans la gravure, est devenue tout à fait italienne : l'on n'y retrouve plus rien d'origine allemande, mais on reconnaît l'habileté de Marc-Antoine, son maître.

Cette estampe, gravée d'après Jules Romain, est la plus considérable qu'ait faite le graveur; elle porte une date en chiffre romain : sans doute elle est fautive et doit désigner l'année 1549.

Barthélemy Beham, né à Nurenberg vers 1502, mort à Rome vers 1540. Peintre et graveur au burin; il a mis dans son travail autant de goût que d'intelligence.

79. *Portrait de l'Empereur Charles V.*

Charles V, né à Gand en 1500, roi d'Espagne à l'âge de seize ans, devint empereur en 1519. Rival de François Ier, ces deux

princes, sans cesse en guerre l'un contre l'autre, se firent remarquer en plusieurs occasions par leur valeur. En 1555, Charles V abdiqua la couronne d'Espagne en faveur de Philippe II, son fils, et, l'année suivante, il céda l'empire d'Allemagne à son frère Ferdinand. Ce monarque, si orgueilleux pendant son règne, se retira dans le monastère de Saint-Just, en Castille, et y mourut en 1558.

Son portrait, vu de trois quarts et tourné vers la droite, paraît d'une grande ressemblance; il donne une haute idée du talent de Barthélemy Beham, qui s'est également distingué dans la peinture et dans la gravure. L'inscription qui est au bas indique que ce portrait représente l'empereur à l'âge de trente et un ans. (Voyez un autre portrait de ce prince, sous le n° 28.)

Cette épreuve vient du cabinet Silvestre, dont la vente eut lieu en 1810.

80. *Portrait de l'Empereur Ferdinand Ier.*

Ferdinand Ier, né à Médina, en Castille, dans l'année 1503, succéda à son frère Charles V en 1558. Ce prince, sage et modéré, voulait sincèrement réunir à l'Église la secte qui suivait le parti de Luther; il allait obtenir du pape Pie IV l'usage de la communion sous les deux espèces, lorsqu'il mourut en 1564. Il avait espéré, par cette innovation, faire cesser le schisme qui existe encore aujourd'hui.

Ce portrait est le pendant de celui de Charles V dont nous venons de parler. L'inscription qui est au bas donne aussi des éloges à ce prince, âgé de vingt-neuf ans lorsque ce portrait fut gravé, en 1532.

Cette épreuve vient du cabinet Silvestre, qui fut vendu en 1810.

Andréani (André), né à Mantoue vers 1540, mort vers 1623, peintre et graveur sur bois, s'est fait remarquer par un grand nombre d'estampes imprimées en camaïeux.

81. *Moïse brisant les Tables de la loi.*

Dieu ayant ordonné à Moïse de venir le trouver sur le mont

Sinaï, il lui donna sa loi écrite sur deux tables de pierre; mais, pendant cette absence, le peuple, oubliant celui qui par sa toute-puissance l'avait tiré d'Égypte, fit un veau en or et l'adora. Moïse donc, descendant de la montagne, et, « s'étant approché du camp, vit le veau et les danses. Alors la colère du législateur s'alluma; il jeta les tables qu'il tenait entre ses mains, et les brisa au pied de la montagne. »

Tel est le sujet de cette composition, qui fait partie d'une suite de faits représentés dans différents compartiments du pavé du dôme de Sienne, exécuté d'après les dessins de Dominique Beccafumi, quelquefois désigné sous le nom de *Micarino*, à cause de la petitesse de sa taille.

On a souvent donné le nom de mosaïque à ce pavé qui, quoique exécuté en pierres de couleur, n'est cependant pas fait avec de petits cubes égaux, ce qui caractérise le travail de la mosaïque. On y a employé des morceaux de marbres d'une couleur obscure pour les ombres, d'autres pour les demi-teintes, puis du marbre blanc pour les lumières. Ces nuances ne pouvant donner tout l'effet désirable, on y traça des hachures profondes et plus ou moins serrées, suivant ce qui était nécessaire pour donner l'apparence du relief; on remplit ensuite ces hachures d'un mastic noir, dont la poix faisait la base. Ce genre de travail, qui n'est plus en usage, fut inventé en 1336 par un peintre de Sienne nommé Duccio; mais c'est Beccafumi qui le porta à la perfection qu'il était capable de recevoir. Il employa à ce travail une partie de sa vie, qui se termina en 1549.

82. *Le Christ porté au tombeau.*

Jésus-Christ mort est soutenu par saint Jean, qui occupe le côté gauche; à droite est la Vierge, secourue par les trois autres Marie. Cette belle composition est de l'invention d'Alexandre Casolano, qui sans doute en a fait un simple carton, gravé en camaïeux à trois planches, de grandeur naturelle. Dans le bas, à droite, est un cartouche sur lequel on lit : « *Vincenti Gonzagæ et Mantuæ ferrati duci Serenissimo,* » etc.

Ab Alexandro Casulano Senensi lineis coloribusq. ductum opus domi Octavi Plenatis Canonici ab Andrea vero Andriano

Mantuano variis novisque ligneis formis incisum ac intimè cordis affectu dicatum Senis M.D.XCIIII.

Cette gravure extraordinaire est imprimée en quatre parties, composées chacune de deux feuilles de papier, réunies avant l'impression. C'est la plus grande gravure qui existe, puisqu'elle a en hauteur 1m75 et en largeur 1m21. Bartsch paraît ne pas l'avoir connue, et cette épreuve, probablement unique, a été acquise en 1835.

ANONYME, 1559. Graveur sur bois.

83. *Le Père Éternel.* Estampe coloriée.

Dieu le père est assis sur un trône, donnant la bénédiction de la main droite et de l'autre soutenant la boule du monde posée sur son genou; autour se voient huit petits anges, et aux quatre angles les symboles des évangélistes, composition entourée d'un cartouche à compartiments avec des arabesques.

L'épreuve est sur vélin et coloriée avec soin.

84. *Le Calvaire.* Estampe coloriée.

Jésus-Christ en croix est accompagné de la Vierge à gauche, et de saint Jean à droite. Dans le fond est la ville de Jérusalem; composition renfermée dans un cartouche à compartiments, ornés d'arabesques, le tout gravé sur bois comme la précédente, pour le missel de Cluny, imprimé à Paris en 1559. Épreuve sur vélin, coloriée avec grand soin en miniature et rehaussée d'or.

Ces deux pièces ont été acquises en 1835.

THIERRY VAN STAREN, vivant en Hollande de 1522 à 1544. Graveur à l'eau-forte et au burin.

Par la corruption des noms et les différences de prononciation, dans diverses langues et dans des siècles éloignés, le nom latin *Theodoricus* est devenu *Thierry* en français, *Dirck* en flamand, et *Rodrigue* en portugais. De manière que la lettre D indique bien en

flamand le prénom *Thierry*, la lettre V marque la préposition *Van*, et l'étoile, qui se dit *Staren* en flamand, désigne le nom propre de notre artiste, sur le compte duquel on n'a aucun renseignement, et dont on ne connaît que 20 pièces; celle-ci est la plus importante :

85. *Le Déluge.*

Cette gravure représente l'espèce humaine périssant sous les eaux du déluge, et l'arche dans laquelle fut sauvée la famille du patriarche Noé : c'est une des plus grandes et des plus riches compositions qui se trouvent parmi les ouvrages des vieux maîtres. Sur le devant, à gauche, on voit l'année 1544, et une marque qui est celle de l'artiste, ainsi que nous venons de l'expliquer plus haut.

On voit dans cette estampe un homme roulant une brouette, ce qui démontre que, ainsi que quelques personnes l'ont prétendu, Pascal n'a pas été l'inventeur de ce moyen de transport, comme il l'est en effet de la voiture dite haquet, dont on se sert principalement pour transporter des tonneaux.

Acquise en 1813, elle a été payée 120 francs.

George Ghisi, né vers 1520, à Mantoue; mort vers 1580. Graveur au burin.

Élève ou du moins imitateur de Marc-Antoine Raimondi, cet habile graveur au burin, savant dans le dessin, a publié près de 80 pièces, dont quelques-unes peuvent être placées à côté de celles de son modèle. Tous ses ouvrages montrent un burin très-exercé, et une taille nette, entremêlée de beaucoup de points.

86. *L'Amour et Psyché.*

Le dieu est couché sur un lit, près de sa chère Psyché; l'un

et l'autre sont couronnés par une des heures de la nuit; un chien, emblème de la fidélité, se voit près du lit, sur le devant de l'estampe.

Composition gracieuse, gravée, en 1574, d'après Jules Romain, élève de Raphaël.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

87. *Jugement de Pâris.*

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit sur ce sujet (voyez nos 59 et 60), mais nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer la beauté et la richesse de cette composition.

Le berger Pâris est déjà assis sur une roche, à gauche de l'estampe, et derrière lui se voient quelques satyres en partie cachés dans les broussailles. Mercure vient de faire connaître au juge la cause qui lui est soumise; les parties s'avancent avec empressement; Vénus, la première, a quitté son char, que gardent deux amours, tandis que ses colombes viennent se désaltérer au bord d'un ruisseau. Près de Vénus se trouve Minerve, dont le char est également vide; deux amours l'ont déjà débarrassée de son épée et de son bouclier, et bientôt la déesse de la Sagesse va se laisser voir sans voile. Junon est la dernière; c'est avec peine qu'elle se détermine à descendre de son char; sa fierté paraît révoltée en pensant qu'elle va être mise en comparaison avec d'autres déesses qui, comme elle, ne partagent pas le trône du monde.

Le peintre Jean-Baptiste Bertano a voulu faire voir que cette scène se passe le matin d'un beau jour; la lune va disparaître de l'horizon, tandis que le soleil commence sa course. Le trône de Jupiter occupe le milieu du ciel, et la vue de son aigle indique suffisamment qu'il assiste au jugement; mais le souverain des dieux s'est dissimulé, dans la crainte sans doute que sa majesté puisse troubler l'équité du juge.

Le graveur George Ghisi de Mantoue a exécuté cette planche en 1555, d'après un dessin de son concitoyen Jean-Baptiste Bertano. Dans cette première épreuve, le graveur a indiqué d'une manière non équivoque l'exaltation des satyres à la vue d'une scène si extraordinaire. Ce témoignage de leur plaisir a disparu dans les épreuves postérieures.

Celle-ci a été acquise, en 1821, pour le prix de 100 francs.

88. *L'École d'Athènes.*

Dans cette composition de Raphaël, tout est grand, tout est noble, tout est en mouvement; des philosophes et la foule de leurs élèves sont réunis dans ce vaste édifice, convenablement décoré. Platon et Aristote sont debout au milieu ; à demi couché sur les degrés est le cynique Diogène ; tout à fait à gauche le savant Archimède, sous les traits de l'architecte Bramante, parent et protecteur de Raphaël. Près de lui, la figure à genoux offre les traits du duc de Mantoue; tout à fait à droite se voient Raphaël et Pérugin son maître. De l'autre côté de la composition, sur le devant, est Pythagore assis, écrivant; debout, près de ce groupe, le jeune homme à longs cheveux est le duc d'Urbin.

Cette épreuve a été acquise, en 1816, pour le prix de 72 fr.

Henri Goltz, ou Goltzius, né en 1558, à Mulbrecht, dans le duché de Juliers; mort à Harlem en 1617. Peintre et graveur au burin. Il fait honneur à la Hollande, et a gravé plus de 300 pièces, parmi lesquelles plusieurs sont très-recherchées, à cause de leur vigoureux effet, de leur rareté, et aussi pour la hardiesse et la beauté du burin.

89. *Portrait de Goltzius.* Épreuve avant la lettre.

Ce portrait, en buste de grandeur naturelle, représente le graveur lui-même : il est vu de face, une calotte sur la tête, une fraise autour du cou, et vêtu d'un habit bordé de fourrure.

90. *Un Enfant voulant monter sur un chien.*

Le fils de Théodoric Frisius, peintre hollandais, jouant avec un chien et un oiseau de proie. Ce portrait assez rare est une des pièces les plus recherchées de l'œuvre de Goltzius ; on peut s'étonner de la souplesse et de la vigueur du burin dont cet habile artiste a souvent fait preuve.

Cette épreuve, acquise en 1817, a été payée 300 fr.

Reni (Guido), né en 1571 à Bologne, où il mourut

en 1642. Peintre et graveur à l'eau-forte, sa pointe est aussi légère que spirituelle; l'expression de ses têtes a, dans ses gravures, autant de grâce et de noblesse que celle qu'on admire dans ses tableaux.

91. *Saint Roch distribuant ses biens aux pauvres.*

Fils d'un gentilhomme de Languedoc, saint Roch naquit à Montpellier vers 1295. Élevé pieusement dans la maison paternelle, il perdit son père et sa mère avant d'avoir atteint sa vingtième année, et se trouva ainsi maître d'une succession considérable. Craignant que l'habitude des richesses ne nuisît à son salut, il distribua aux pauvres tout ce qu'il put tirer de ses biens, dont il abandonna l'administration à son oncle ; puis, quittant en secret son pays natal, il prit la route de Rome et traversa l'Italie en habit de pèlerin.

Annibal Carrache fit ce tableau pour la confrérie de Saint-Roch de la ville de Reggio : chef-d'œuvre du peintre, il allait être vendu par la confrérie au surintendant Fouquet, qui en offrait un grand prix ; mais il fut alors acquis par le duc de Modène, et passa depuis, avec tous ses autres tableaux, dans la galerie de Dresde.

Guido Reni, en faisant cette eau-forte d'après le tableau d'Annibal Carrache, y a ajouté les figures des deux vieillards qui sont à droite, à côté de la jeune fille.

Cette épreuve vient du cabinet de Beringhem.

Goudt (Henri de), comte palatin, né en 1585 à Utrecht, où il mourut en 1630. Peintre et graveur au burin, sa méthode lui est particulière et décèle beaucoup de goût.

92. *Cérès à la recherche de Proserpine.*

Pluton ayant enlevé Proserpine tandis qu'elle cueillait des fleurs dans les prairies qui entourent le lac de Pergus ; Cérès, sa mère, accablée de douleurs, se mit à sa recherche, et parcourut toute la terre, depuis les lieux où le soleil se lève, jus-

qu'à ceux où il se couche. Un jour, étant accablée de lassitude, ne trouvant point de fontaine pour étancher sa soif, elle alla frapper à la porte d'une cabane qu'elle avait aperçue de loin ; il en sortit une vieille femme à qui la déesse demanda à boire ; celle-ci lui présenta un breuvage assez agréable qu'elle venait de préparer. Pendant qu'elle le buvait, un jeune enfant, nommé Stellion, hardi et effronté, la voyant avaler ce breuvage avec une extrême avidité, se prit à rire et dit qu'elle paraissait bien gourmande. La déesse, piquée de cette raillerie, jeta sur Stellion ce qui restait de breuvage dans le vase, et à l'instant il fut changé en lézard.

Cette pièce, d'un effet très-piquant, a été gravée à Rome, en 1610, d'après un tableau d'Adam Elsheimer; elle vient du cabinet de Saint-Yves, vendu en 1805.

Pierre de Jode le père, né en 1570 à Anvers, où il mourut en 1634. Graveur au burin ; son dessin est correct et son travail plein d'effet.

93. *Jésus-Christ et Nicodème.*

Nicodème, Juif de nation et de la secte des Pharisiens, pensant que Jésus était le Messie promis par les Écritures, alla le trouver la nuit pour apprendre de lui la voie du salut. Après cet entretien, il suivit les maximes de Jésus-Christ et reçut le baptême. Depuis, dans une assemblée des principaux d'Israël, il défendit Jésus-Christ contre les prêtres qui voulaient le faire arrêter, et se déclara enfin ouvertement son disciple, lorsque, avec Joseph d'Arimathie, il vint rendre les derniers devoirs au corps de N. S.

Les Juifs ayant appris que Nicodème était chrétien, ils le déposèrent de la dignité de sénateur; quelques-uns même voulaient le faire mourir ; mais, en considération de Gamaliel, son parent, on se contenta de le priver de ses biens et de le bannir de Jérusalem.

Le peintre Gérard Seghers a rendu d'une manière assez piquante la scène de nuit, dans laquelle Nicodème fut instruit par Jésus-Christ. Ce tableau est d'une bonne couleur et donne une haute idée du talent du peintre.

Boece *de Bolswert*, né à Bolswert en Frise, vers 1586. Graveur au burin.

C'est une erreur généralement adoptée de placer sous le nom de Bolswert deux habiles graveurs, Boece et Schelte, qui, suivant un usage longtemps conservé en Hollande, n'avaient d'autre nom que celui qu'ils reçurent au baptême, à la suite duquel ils placèrent celui de Bolswert, lieu de leur naissance.

94. *Le Calvaire.* Épreuve avant la lettre, et avant l'inscription au-dessus de la tête du Christ.

Jésus-Christ ayant été crucifié entre deux larrons, et les Juifs, craignant que les corps ne restassent exposés le jour du Sabbat, demandèrent à Pilate de hâter leur mort en leur faisant briser les jambes. Les soldats chargés d'exécuter cet ordre, « s'apercevant que Jésus était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais l'un d'eux lui ouvrit le côté avec une lance, et il en sortit du sang et de l'eau. »

La Vierge et Marie-Magdeleine, accompagnées de saint Jean, sont au pied de la croix. Cette estampe est gravée d'après Rubens.

Schelte *de Bolswert*, né en 1586 à Bolswert en Frise; mort à Anvers, vers 1670. Graveur au burin : il a mis dans son travail beaucoup d'assurance et de liberté, il n'a jamais cherché à montrer des tailles brillantes et hardies; il a plutôt tâché d'imiter le vague de l'eau-forte. Mettant tous ses soins à rendre avec précision les beautés que lui offrait son original, ne craignant pas, pour parvenir à l'effet, de confondre ses travaux; cherchant toujours le

pittoresque plutôt que ce qu'on nomme la beauté de la gravure, il l'a rendue d'autant plus belle, en effet, qu'il s'occupait moins d'en ménager l'apparence.

Schelte a gravé plus de 200 pièces, dont plusieurs grands sujets historiques, quelques portraits et quelques paysages.

*95. *Le Serpent d'airain.* Épreuve avant les armes et la dédicace.

Après avoir, pendant plusieurs années, vagué dans le désert, les Israélites se révoltèrent de nouveau, et « parlèrent contre Dieu et contre Moïse, à qui ils dirent : Pourquoi nous avez-vous fait sortir de l'Égypte pour mourir dans ce désert, où il n'y a ni pain ni eau ; car pour la manne, cette chétive nourriture, elle nous fait soulever le cœur. Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents brûlants qui blessaient le peuple par leurs morsures, de sorte qu'il mourut un grand nombre d'Israélites. Le peuple ayant reconnu sa faute, pria Moïse de demander à Dieu de les délivrer. Il fit alors un serpent d'airain, le plaça sur une perche, et quiconque, ayant été mordu par les serpents, regardera cette image, sera guéri. » Cette guérison miraculeuse, disent les commentateurs de la Bible, était un emblème de la croix de Jésus-Christ, qui donne guérison aux âmes confiantes.

Cette estampe a appartenu successivement à Pierre Mariette, Nau, Daudet, Scitivaux et Dubois ; à la vente de cette collection, en 1844, elle fut acquise 400 francs.

96. *Le Couronnement d'épines.*

Jésus-Christ assis, les mains liées, et couronné d'épines, reçoit un roseau de la main d'un de ses bourreaux ; tous le saluent, et, par dérision, l'appellent *Roi des Juifs.* Cette pièce, exécutée d'après Van Dyck, donne une haute idée du talent du graveur, qui a su faire une estampe superbe d'après un tableau qui, bien

que d'un peintre habile, laisse pourtant beaucoup à désirer.

Cette belle épreuve vient du cabinet de Beringhen. A la vente Thorel, en 1853, une belle épreuve a été vendue 300 francs.

97. *Silène et l'Abondance.*

Composition allégorique de Jacques Jordaens : elle n'est remarquable que par sa couleur. Schelte de Bolswert a su, par un burin brillant, rendre le mérite principal du tableau. La rareté de cette pièce a contribué également à la faire rechercher ; elle sert ordinairement de pendant à l'estampe de Falk, décrite sous le n° 179. Elles ont été acquises ensemble à la vente du cabinet de Saint-Yves, pour le prix de 240 francs.

Lucas Vorsterman le vieux, né à Anvers, vers 1590. Peintre et graveur au burin, élève de Rubens : il quitta le pinceau pour se livrer entièrement à la gravure ; il s'y est particulièrement distingué par le caractère et le sentiment des têtes, par la finesse de ses travaux, par la légèreté du burin qu'il a su employer quelquefois de manière à imiter la liberté de l'eau-forte ; enfin par la couleur et la lumière qui se trouvent dans ses estampes.

98. *Le Christ mort.* Épreuve avant toutes les lettres.

Jésus-Christ, descendu de la croix, est en partie placé sur les genoux de la Vierge. A droite, deux anges, dont un à genoux, et un petit enfant qui est près d'eux, témoignent leur profonde affliction. Le tableau original, peint par Antoine Van Dyck, est de même grandeur que l'estampe ; il se voit dans la galerie du musée du Louvre.

Les épreuves ordinaires ont une inscription de six vers latins en deux lignes, et au-dessous une dédicace qui forme une troisième ligne. On recherche avec soin les épreuves avant la dédicace ; cette épreuve, avant toutes lettres, est *unique*, mais il en existe une copie dont on rencontre quelquefois des épreuves aussi avant la lettre, ce qui a trompé quelques personnes.

99. *Dispute de Paysans*, d'après Jean de Brueghel.

A la suite d'une partie de cartes, une querelle a amené une terrible dispute, dans laquelle des paysans se frappent avec une violence extrême. L'un d'eux vient de recevoir sur la tête un coup de fléau qui fait jaillir son sang, et il voudrait s'en venger par un coup de fourche ; mais une femme l'en empêche, tandis que d'autres personnes retiennent l'assaillant.

Cette scène a été représentée avec autant de vérité que de talent par le peintre Jean de Brueghel, dont le nom vient du village, près de Bréda, dans lequel était né son père Pierre.

Cette belle et brillante épreuve vient du cabinet de M. Nau ; elle a été acquise à la vente de Saint-Yves, en 1805, pour 68 francs.

100. *Portrait de Claude Maugis.*

Claude Maugis, originaire de Bourges, est certainement le plus ancien collecteur d'estampes, puisqu'il commença à en recueillir vers 1576, sous le règne de Henri III. Conseiller et aumônier du roi, il devint aumônier de la reine Louise de Vaudemont ; vers 1602, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Ambroise de Bourges, dont le revenu était alors de 6,000 francs.

Sa collection d'estampes, belle, riche et nombreuse, n'est connue que par tradition, puisqu'il n'en existe pas de catalogue; mais on sait qu'elle passa en entier entre les mains de Jean de Lorme, premier médecin de la reine Marie de Médicis. (*Voy.* n° 104.)

Ce curieux portrait est gravé d'après Philippe de Champaigne.

Paul Pontius, né vers 1590, à Anvers. Graveur au burin. Il a montré beaucoup de talent dans les sujets historiques qu'il a publiés, et il est bien plus célèbre encore par le grand nombre de ses portraits. Élève de Vorsterman pour la gravure, il travailla sous les yeux et d'après les conseils de Rubens,

dont il partageait l'amitié avec Schelte de Bolswert, son condisciple.

101. *Présentation de Jésus-Christ au Temple.* Épreuve avant les rayons.

Chez le peuple juif l'usage était que, six semaines après l'accouchement, la mère vînt au temple présenter son enfant et s'y purifier ; la Vierge ne voulut pas se soustraire à cet usage religieux, et l'Église en a conservé le souvenir dans la fête célébrée le 2 février, sous le nom de *Présentation de Jésus-Christ* et de *Purification de la Vierge.* L'Évangile nous apprend que, lors de cette cérémonie, le vieillard Siméon ayant pris l'Enfant Jésus entre ses bras, chanta un cantique dans lequel il remercia Dieu, en disant : *Mes yeux ont vu le Sauveur.* C'est cet instant que Rubens a représenté dans son tableau. Souvent on désigne cette pièce sous le nom de *Nunc dimittis*, parce que c'est ainsi que commence en latin le cantique de saint Siméon.

Cette épreuve, acquise en 1816, a été payée 60 francs.

102. *Le Roi boit.* Épreuve avant la lettre.

Le titre de cette estampe suffit seul pour expliquer la scène représentée. On voit à table un chef de famille, avec une grande barbe, ainsi qu'on en portait en Flandre dans le XVIe siècle, et à qui le sort a fait tomber la part du gâteau dans laquelle se trouvait la fève, marque de sa royauté. Auprès de lui sont ses enfants et ses petits-enfants, qui, par leurs cris, démontrent qu'un peu d'ivresse pourrait bien augmenter leur gaieté.

Jacques Jordaens, d'après lequel cette estampe est gravée, n'a pas dédaigné d'abandonner un moment les compositions nobles et élevées pour peindre un sujet comique, où l'on remarque une franchise étonnante.

103. *Portrait de Rubens.* Épreuve avant les angles couverts de hachures.

Pierre-Paul Rubens, peintre, né à Cologne, en 1577, occupe dans l'école flamande un rang semblable à celui où est placé Raphaël dans l'école d'Italie. D'une bonne famille, ayant reçu

une excellente éducation, sa fortune répondit à ses talents. Il eut la gloire de former un grand nombre d'élèves, parmi lesquels se trouve Antoine Van Dyck, qui devint bientôt son émule. C'est aussi à l'école de Rubens que se sont formés les meilleurs graveurs flamands, et entre autres Paul Pontius, qui a gravé ce portrait d'après le tableau de son maître.

Lasne (Michel), né à Caen en 1596, mort à Paris en 1667. Graveur au burin; son dessin est correct, mais sa gravure, quoique facile, offre quelques sécheresses.

104. *Portrait de Jean de Lorme,* avec trois lignes d'écriture seulement.

Jean de Lorme, né à Moulins en 1546, fut d'abord professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Sa réputation le fit appeler à la cour, où il fut médecin de la reine Louise de Vaudemont, femme de Henri III; ensuite premier médecin de la reine Marie de Médicis. Il eut une grande célébrité, mais il était fort bizarre.

Ce portrait a été fait en 1625, et l'année d'après Jean de Lorme quitta Paris pour retourner dans sa ville natale, où il mourut de la pierre, âgé de 90 ans. Grand amateur d'estampes, il acheta la belle collection qu'avait formée Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise. (*Voy.* n° 100.)

L'épreuve de ce portrait vient du cabinet de Marolles.

Callot (Jacques), né à Nancy en 1593, mort en 1635. Peintre et graveur à l'eau-forte : il atteignit dans ce genre une perfection remarquable; toutes ses figures même de la plus petite dimension sont rendues avec une vérité, une exactitude scrupuleuse. On sait que, pour arriver à ce but, au lieu de se servir du vernis ordinaire, il employa un vernis dur, qui,

résistant davantage à la pointe, permet à l'artiste de mettre plus ou moins de fermeté dans la manière dont il dirige ses tailles.

*105. *Tentation de saint Antoine.* Épreuve dite *avant les rosettes.*

Callot a fait trois compositions de ce sujet ; une est de petite dimension, une autre en deux grandes feuilles, celle-ci est la plus commune, mais elle est fort rare, lorsque, comme celle-ci, les quintefeuilles de l'écusson sont seulement au nombre de cinq au lieu de dix. Cette estampe, gravée en 1635, porte les armes du duc de la Vrillère, avec une dédicace et dix vers latins.

Cette épreuve a été acquise 190 fr., à la vente Dubois, en 1844.

106. *La Foire de Gondreville*, dite le *Jeu de boules.* Épreuve avant le nom de Callot.

Au milieu de l'estampe est un très-gros arbre, à l'ombre duquel plusieurs personnes dansent en rond. A droite, sur le devant, on remarque des joueurs de boules, dont l'un, un peu plié, est prêt à lancer la sienne au but.

Cette foire se tient à Gondreville, bourg de mille habitants, à trois lieues de Nancy, sur la Moselle. Mathieu Ier, duc de Lorraine, y ayant fait construire un château fort, à la fin du XIIe siècle, le pape l'excommunia pour ce fait. En 1751, le roi Stanislas réunit l'hôpital de ce bourg à celui de la ville de Nancy.

Cette épreuve, acquise en 1836, a été payée 120 francs.

Étienne Baudet, né à Blois en 1598 ; mort à Paris le 8 juillet 1671. Graveur au burin, il a souvent employé la pointe sèche.

107. *Le grand Escalier de Versailles.*

Il existait au château de Versailles, dans l'aile où était encore, en 1833, une petite salle de spectacle, un grand escalier dont la voûte était ornée de peintures allégoriques, à la gloire

de Louis XIV. Les Muses, accompagnées de Minerve et de la Renommée, semblent s'empresser à l'envi de publier les hauts faits du monarque ; les Beaux-Arts et la Poésie se réunissent pour immortaliser son règne et montrer aux quatre parties du monde tout ce qu'il a de glorieux.

Le Brun était l'auteur de ces peintures, qui ont été détruites en 1754, et que les gravures de Baudet sauvent de l'oubli.

Antoine Van Dyck, né en 1599, à Anvers; mort à Londres en 1641. Peintre et graveur à l'eau-forte, élève de Rubens, il s'est fait remarquer par plusieurs beaux tableaux d'histoire; mais il jouit encore d'une plus grande renommée comme peintre de portraits, et il serait le plus habile en ce genre si le Titien ne lui disputait la palme.

108. *Ecce Homo*. Épreuve avant les mots *aqua forti* à la suite de ceux-ci : *Ant. Van Dyck.*

Jésus-Christ présenté au peuple, couronné d'épines, et tenant un roseau à la main : sujet gravé à l'eau-forte par Van Dyck, d'après sa propre composition. On remarque dans cette pièce autant d'esprit que de facilité, un effet très-piquant et une exécution parfaite, qui font voir combien ce peintre était habile coloriste. Acquise en 1816, cette épreuve a été payée 100 francs.

Claude Gelée, dit Claude-Lorrain, né en 1600, à Chamagne, en Lorraine; mort à Rome en 1682. Peintre de paysage et graveur à l'eau-forte.

Né de parents pauvres, Claude fut mis en apprentissage chez un pâtissier, et n'alla à Rome que pour y exercer son état. Entré au service de Taxi, peintre de paysages, il prit du goût pour cet art et travailla avec tant d'assiduité qu'il parvint a être le premier des

paysagistes. Il ne peignit jamais d'après la nature, mais il l'étudiait souvent, et savait si bien rendre ce qu'il avait vu, qu'on distingne dans ses tableaux l'heure du jour, les vapeurs de l'horizon, la dégradation des objets suivant leur distance. Claude-Lorrain a gravé à l'eau-forte 33 planches, dans lesquelles on retrouve autant de savoir que dans ses tableaux.

109. *Vue du Campo Vaccino.* Épreuve *avant l'inscription* qui couvre toute la marge du bas, et avant qu'on ait effacé celle qui se voit à droite.

Cette vue de Campo Vaccino, à Rome, est prise du Capitole; à droite, on voit une partie de l'arc de Septime-Sévère, et à gauche les trois colonnes, seul reste du temple de Jupiter-Stator.

L'épreuve vient du cabinet de Dufresne; elle a été payée 100 francs en 1812.

Lecuw (Guillaume de), né à Anvers en 1600.

*110. *Daniel dans la fosse aux lions.* Épreuve *avant le nom* de C. Danckertz.

Pendant la captivité des Juifs à Babylone, le prophète Daniel, au sortir de l'enfance, avait su démontrer l'innocence de Susanne et la méchanceté de ses calomniateurs; il avait acquis une grande faveur, qui s'accrut encore lorsqu'il donna au roi Nabuchodonosor l'explication des songes, que n'avaient pu trouver ni les Chaldéens ni les sages. « Alors le roi éleva en honneur Daniel, lui fit beaucoup et de magnifiques présents, lui donna le gouvernement de toutes les provinces et l'empire de Babylone; il l'éleva au-dessus de ceux qui possédaient les premières dignités et de tous les sages de Babylone. » Il est facile de comprendre la jalousie qu'éveilla une telle faveur parmi les courtisans, et contre Daniel et contre tous les Juifs. Trois de ses compagnons ayant refusé d'adorer le dieu Bel furent jetés dans

une fournaise ardente d'où ils sortirent miraculeusement, malgré le feu qu'on y avait entretenu pendant six jours. Plus tard Daniel, ayant également refusé d'honorer le dieu Bel, fut jeté dans la fosse aux lions par l'ordre du roi, qui lui dit : « Votre Dieu, que vous adorez sans cesse, vous délivrera. » Le roi, contraint par le peuple, se vit donc forcé d'abandonner Daniel; « ils le jetèrent aussitôt dans la fosse des lions, et il y demeura six jours. Il y avait dans la fosse sept lions, et on leur donnait chaque jour deux corps d'hommes condamnés à mort, avec deux brebis ; mais on ne leur en donna point alors, afin qu'ils dévorassent Daniel. Le septième jour, le roi vint pour pleurer Daniel, et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans, et il vit Daniel qui était assis au milieu des lions. »

Le graveur de cette estampe a parfaitement bien rendu le vigoureux coloris de Rubens; on peut y admirer aussi l'expression d'animaux féroces tourmentés par la faim, mais forcés d'obéir à une volonté surnaturelle dont ils ne connaissent pourtant pas la puissance.

Cette magnifique épreuve a été acquise à la vente Debois, en 1844.

Suyderhoef (Jonas), né à Leyde vers 1600. Graveur à l'eau-forte, au burin et à la pointe sèche : son travail ne ressemble pas à celui de ses contemporains. Il avançait beaucoup ses gravures avec l'eau-forte, et ne cherchait point la régularité dans ses travaux; mais, avec des points et des tailles courtes jetées pour ainsi dire au hasard, il a donné à ses gravures un effet très-pittoresque, dans lequel on retrouve la couleur brillante et vigoureuse des peintres hollandais et flamands.

111. *Traité de Munster.*

L'Europe était en guerre depuis trente ans, et, malgré les préliminaires signés en 1641, les hostilités n'en continuaient

pas avec moins d'activité, lorsque enfin, le 24 octobre 1648, deux mois après la célèbre bataille de Lens, gagnée par le prince de Condé, fut signé à Munster le fameux traité de Westphalie, qui a été depuis le code politique du nord de l'Europe. Les plénipotentiaires des puissances catholiques étaient réunis à Munster, ceux des puissances protestantes se tenaient à Osnabruck. Par ce traité, la France acquérait la souveraineté complète des évêchés de Metz, Toul et Verdun, ainsi que la ville de Pignerol; l'empire lui cédait aussi toute l'Alsace. La Suède était reconnue souveraine de la Poméranie, ainsi que de plusieurs autres pays; et les biens ecclésiastiques confisqués par les princes protestants étaient déclarés leurs propriétés : un huitième électorat fut créé pour la Bavière, et l'empereur se vit forcé d'abandonner la tutelle sous laquelle il voulait continuellement retenir tous les princes de l'empire.

Cette épreuve, d'une perfection remarquable, a été acquise pour le prix de 300 francs, à la vente de M. de Karcher, en 1825. Une épreuve *avant la lettre*, mais faible et mal conservée, a été vendue 915 francs à la vente Thorel, en décembre 1853; elle venait de la collection de Verstolle de Soelen.

112. *Les quatre Bourgmestres.* Épreuve avant les noms du peintre et du graveur.

Les bourgmestres d'Amsterdam, réunis dans une des salles de l'hôtel de ville, reçoivent la nouvelle de l'arrivée de la reine Marie de Médicis.

Théodore Kayser, dans son tableau de même grandeur que cette estampe, avait su vaincre une grande difficulté en représentant cinq personnes vêtues de noir; mais il était encore plus difficile de donner de l'effet et du brillant à une estampe où se présentait le même effet. C'est pourtant à quoi est parvenu Suyderhoef dans cette pièce, qui est son chef-d'œuvre.

On ne connaît que quatre épreuves avec la remarque citée. Celle-ci a été acquise à Amsterdam, en 1812, pour le prix de 600 francs.

113. *Portrait de David Van Nuyts.* Épreuve avec le legs.

Ce personnage, vu de trois quarts, tourné vers la droite, est

tête nue, ayant une fraise autour du cou : il est vêtu d'un pourpoint avec une rangée de petits boutons.

Au bas est une inscription en vers hollandais, dans laquelle on fait l'éloge de M. Van Nuyts, et où l'on vante les vertus et la charité de cet homme de bien, qui, par son testament du 13 août 1631, légua aux pauvres de différentes villes de Hollande, en actions sur les compagnies des Indes orientales et occidentales, des sommes dont le total était de 43,000 florins de revenu, ce qui formait un capital estimé 176,310 florins (environ 320,000 francs).

Le portrait fut gravé en 1645, par ordre des aumôniers de Leyde, ses exécuteurs testamentaires.

Les épreuves avec le legs sont très-rares. Ce portrait et le suivant viennent du cabinet d'Ionghe, à Rotterdam ; ils ont été payés 120 francs.

114. *Portrait de Madeleine Van ....., femme de Van Nuyts.*

Une femme, vue de trois quarts, tournée vers la droite, ayant sur la tête un bonnet de gaze noire et une fraise autour du cou. Ce beau portrait fait beaucoup d'honneur à la pointe de Suyderhoef.

XVIIE SIÈCLE

Claude Mellan, né à Abbeville en 1601 ; mort à Paris en 1688. Peintre et graveur au burin ; il s'est fait remarquer par un véritable talent, et plus encore par la singularité de sa gravure, n'ayant souvent employé qu'un seul rang de tailles plus ou moins renflées pour exprimer l'effet, sans joindre, sui-

vant l'usage adopté, des tailles croisées dans différents sens.

115. *Saint Pierre Nolasque.*

Saint Pierre Nolasque, de famille noble, naquit en Languedoc, à une lieue de Castelnaudary, vers 1190. Il perdit son père à l'âge de quinze ans, et prit alors parti dans la croisade de Simon, comte de Montfort, contre les Albigeois. Le roi d'Aragon, don Pèdre II, ayant été tué, et son fils, âgé de sept ans, fait prisonnier, Pierre Nolasque fut nommé gouverneur du jeune roi. Simon de Montfort, un an après, rendit la liberté au jeune roi Jacques Ier; le gouverneur accompagna son élève à la cour de Saragosse. Il y vécut toujours avec la régularité d'un religieux, et devint fondateur de l'ordre de *Notre-Dame de la Mercy, pour la rédemption des captifs*. Pierre et un autre gentilhomme furent les premiers rédempteurs que l'ordre envoya pour racheter les esclaves chrétiens qui étaient entre les mains des musulmans. Pierre Nolasque revint en France, en 1243, visiter le roi saint Louis, et se concerter avec ce pieux monarque pour la délivrance des captifs, pendant la croisade qu'il projetait; mais l'état de maladie dans lequel tomba Pierre Nolasque empêcha l'exécution de son projet. Il vécut encore quelques années, et, n'étant plus libre de faire aucun mouvement, on dit que les anges le portaient au chœur afin qu'il assistât à l'office avec ses religieux. Sa mort arriva en 1256.

La vie austère de Pierre et les miracles qui s'opérèrent après sa mort firent demander sa canonisation, qui pourtant n'eut lieu qu'en 1628. C'est vers ce temps et pendant son séjour à Rome que Mellan a gravé cette planche ; le vaisseau sur lequel il l'envoyait en France ayant péri, il n'en est resté que peu d'épreuves.

Celle-ci vient du cabinet de Beringhen.

Corneille Bloemaert, né à Utrecht en 1603; mort à Rome en 1680. Peintre et graveur au burin.

Bloemaert doit être regardé non-seulement comme

chef d'une bonne école, mais comme créateur d'une nouvelle manière qui eut par la suite beaucoup d'imitateurs. Avant lui, un graveur, en rendant une composition, cherchait seulement à mettre dans son dessin toute la correction possible; mais Bloemaërt parvint à rendre le clair-obscur et presque la couleur du tableau. Sa manière, cependant, n'est pas exempte de défauts ; il a souvent un peu de mollesse, et il n'a pas su donner à ses travaux la variété que l'on rencontre dans la gravure de plusieurs de ses contemporains. Il a la gloire d'avoir été le maître et le modèle de Natalis, Chasteau, Pitau et Poilly.

116. *Résurrection de Tabithe.*

« Une sainte veuve, nommée Tabithe, étant venue à mourir, les personnes qu'elle assistait pleuraient abondamment. Saint Pierre, voyant leur affliction, se mit en prière, et dit : *Tabithe, levez-vous ;* aussitôt elle fut rappelée à la vie. Ce miracle ayant été répandu dans la ville de Joppé, plusieurs crurent au Seigneur. »

Cette pièce, gravée d'après François Barbieri, dit le Guerchin, est un chef-d'œuvre où l'on trouve réuni ce que le burin peut offrir de plus doux et de plus gracieux.

Acquise en 1812, elle vient du cabinet de Dufresne, et a été payée 200 francs.

Rembrandt Van Rhin, né en 1606, dans un moulin près de Leyde ; mort à Amsterdam en 1674. Peintre et graveur à l'eau forte, au burin et à la pointe sèche. Il a employé et mêlé ces différents travaux d'une manière excellente, dont il serait impossible de rendre compte, mais qui produit toujours un

bon effet. Rembrandt, également célèbre en peinture et en gravure, s'est montré original dans l'un et dans l'autre de ces arts; le clair-obscur est surtout la partie dans laquelle il s'est distingué.

Ses tableaux sont toujours très-chers et ne se rencontrent que difficilement; il n'en est pas de même de ses gravures, qui sont au nombre de 378, et dont beaucoup de pièces se trouvent fréquemment : cependant d'autres sont très-rares, et quelques-unes même introuvables. Son goût pour l'argent lui donna l'idée de vendre à des amateurs des épreuves de ses planches avant d'être terminées, ou bien en y faisant quelques légers changements ; soit que par ce moyen il les vendît plus cher, soit seulement qu'il en vendît un plus grand nombre, puisqu'il se trouve en effet quelques planches dont on trouve dans la même collection cinq, six, et même sept états différents.

Excepté huit ou dix pièces, qui à la rareté joignent aussi la beauté, les autres gravures les plus rares de Rembrandt sont des études ou des *grifonis* dont le mérite peut être contesté, et dont la planche a pu être brisée par l'auteur lui-même, mécontent de son travail. Il se trouve aussi des pièces dont le prix est très-élevé, quoiqu'on les voie assez fréquemment; mais c'est alors la beauté de l'épreuve et sa conservation qui sont causes de leur cherté.

117. *Jésus-Christ prêchant.* Épreuve du 1er état, avant la toupie sur le devant.

Hérode ayant fait mettre saint Jean-Baptiste en prison, Jésus-Christ crut devoir quitter Jérusalem, et, passant par Nazareth, il vint demeurer à Carphanaüm. Là, il commença à prêcher et à dire : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »

Le peuple et quelques Pharisiens paraissent ici prendre part aux instructions de Jésus. Parmi eux, Rembrandt a placé, sur le devant, à gauche, un de ses amis, peintre à Amsterdam, et dont le nom était *Latombe;* la pièce, par cette raison, reçut la dénomination de la *petite Latombe;* mais, ne connaissant pas ce fait, quelques amateurs ont voulu voir *une tombe* à l'endroit où se trouve placé Jésus-Christ, et ont donné à cette pièce le nom de la *petite Tombe,* sobriquet, comme on le voit, fort inexact.

Cette curieuse et belle épreuve vient de la collection formée par le peintre Péters.

118. *Jésus-Christ guérissant les malades.* Épreuve sur papier de Chine et du 1er état, avant les grandes tailles diagonales sur la crinière de l'âne.

L'évangéliste saint Mathieu rapporte que « Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile, et guérissant le peuple de toutes ses maladies, de toutes ses langueurs. » Tel est le sujet rendu par Rembrandt. On y voit Jésus-Christ prêchant au milieu d'une foule, dans laquelle sont des malades, des estropiés, dont la foi vive va amener la guérison.

Cette composition, l'une des plus belles de Rembrandt, est très-remarquable sous le rapport du brillant effet de clair-obscur. Elle est ordinairement désignée sous le nom de *Pièce des cent florins,* parce que le peintre, dit-on, la donna à un marchand en échange de quelques pièces de Marc-Antoine, auxquelles cette valeur avait été attribuée. Le prix en a beaucoup augmenté ; il peut être curieux d'apprendre qu'en 1770 une épreuve fut vendue, à Londres, environ 800 francs ; depuis elle a été payée, à Paris, 1,000 et 1,200 francs. En 1824, j'ai vu une

épreuve qui avait été achetée 1,800 francs ; en 1835, à la vente du cabinet de Pole Carew, une épreuve du IIe état a passé le prix de 4,500 francs.

119. *Résurrection de Lazare.* Ier état, avec la femme vue par le dos.

Lazare étant tombé malade, Marthe et Marie, ses sœurs, le firent dire à Jésus-Christ, pensant que sa présence lui rendrait la santé; mais il resta plusieurs jours sans venir, et, lorsqu'il arriva, Lazare était déjà dans le tombeau depuis quatre jours. Jésus, voyant le chagrin de tous ceux qui l'entouraient, répandit des larmes, et son esprit frémit. Il demanda où on avait mis le corps de Lazare, puis pleura de nouveau, et, frémissant encore, il s'approcha du sépulcre et dit : Otez cette pierre. Alors, il cria à haute voix : Lazare, sortez dehors ; et, à l'instant, le mort sortit, ayant les mains liées de bandes et le visage enveloppé d'un suaire. Jésus dit encore : Déliez-le, et laissez-le aller.

120. *Le Samaritain.* Ier état où la queue du cheval est blanche et où se voient quelques essais de feuillage sur la marge à droite.

Un docteur de la loi ayant demandé à Jésus-Christ ce qu'il devait faire pour gagner le ciel, il lui répondit : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. Mais, lui dit ce docteur, qui est mon prochain ? Jésus répondit : Un homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé, le laissèrent à demi mort. Un prêtre passa par le même chemin, et, voyant cet homme, il passa outre. Un lévite aussi, venant au même lieu, regarda cet homme et passa outre. Mais un Samaritain qui voyageait fut touché de compassion, et, s'approchant de lui, versa de l'huile et du vin dans ses plaies, les lui banda, le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit : Ayez soin de cet homme, et, si vous dépensez quelque chose de plus, je vous le rendrai à

mon retour. Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain du malheureux qui était tombé entre les mains des voleurs ?

Cette estampe est très-rare à rencontrer dans le 1er état; elle vient de la collection formée par le peintre Péters ; une épreuve de ce même état a été vendue 2,100 francs à la vente Thorel, en 1853; elle venait du cabinet Debois, et avait été vendue 1,800 francs.

121. *Jésus-Christ présenté au Peuple.* Épreuve avant les contre-tailles sur le visage de celui qui présente le roseau à Jésus-Christ.

Cette estampe est une des plus grandes et des plus belles compositions de Rembrandt ; la tête du Christ ne manque pas de noblesse; mais la plupart des autres sont triviales et même ignobles ; la composition cependant offre le plus grand talent et une entente parfaite du clair-obscur. Il ne faut point y chercher le brillant et le charme de la gravure au burin, ni la finesse et la légèreté des eaux-fortes ; le travail est fait sans goût, sans art, tout est désordre, les tailles s'embrouillent de manière à ce qu'il est impossible, en quelque sorte, de suivre un semblable modèle ; aussi, parmi les nombreux imitateurs de Rembrandt, aucun n'est parvenu à l'égaler, et plusieurs ont fait voir qu'ils avaient pris une route dans laquelle ils s'égaraient, parce qu'au lieu de suivre leurs propres idées, ils avaient voulu marcher sur les traces d'un génie singulier, mais très-habile.

Cette épreuve vient du cabinet Dufresne; elle a été acquise, en 1819, avec celle de la Descente de croix, pour le prix de 1,000 francs les deux.

122. *La Descente de croix.*

« Après la mort de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, quoique en secret, parce qu'il craignait les Juifs, pria Pilate de lui donner le corps de Jésus, et, le gouverneur le lui ayant accordé, il vint et emporta le corps. Nicodème, celui qui autrefois était venu trouver Jésus pendant la

nuit, vint aussi et apporta une composition de myrrhe et d'aloës, du poids d'environ cent livres. Ils prirent tous deux le corps de Jésus et l'enveloppèrent de linges avec des aromates, à la manière dont les Juifs ont accoutumé d'ensevelir leurs morts. » Rembrandt a suivi l'Évangile dans cette composition; c'est un des morceaux les plus recherchés de son œuvre.

123. *Saint Jérôme.*

L'un des quatre Pères de l'Église latine, saint Jérôme, vécut dans le IVe siècle. Né en Illyrie, il alla étudier à Rome sous le célèbre Donat, voyagea ensuite dans les Gaules et la Germanie, vint à Aquilée, parcourut la Thrace, la Bithynie, se retira pendant longtemps dans les déserts de la Chalcide, puis, plus tard, arriva à Bethléem, où l'on assure qu'il mourut à l'âge de 88 ans.

Tant de voyages, une grande érudition et une rare capacité devaient facilement étendre la réputation de saint Jérôme. Sa vie d'anachorète offrit aussi aux artistes des avantages pittoresques dont ils ont souvent profité en le représentant plus ou moins nu, comme pouvaient être en effet les solitaires de l'Égypte. Un lion, que l'on suppose qu'il avait apprivoisé, vient encore augmenter l'effet d'une figure ainsi accompagnée.

Rembrandt a représenté plusieurs fois saint Jérôme. Celui-ci est le plus remarquable de tous par sa beauté, par sa dimension, par sa rareté. Il est impossible de voir une pose plus noble. Sa tête est des plus majestueuses, pleine de noblesse et du plus beau caractère. La gravure est fine, légère et spirituelle; elle donne la plus haute idée du talent supérieur de Rembrandt, qui a fait rarement des figures d'aussi grande proportion.

On ne connaît que deux épreuves de cette pièce: l'une est à Amsterdam et vient probablement de la collection d'Houbraken. Celle-ci a été acquise en 1808, dans une vente publique à Berlin; elle est de la plus parfaite conservation.

124. *Portrait de Rembrandt.* 1er état; il est appuyé sur un sabre, la planche carrée.

Rembrandt, né dans un moulin près de Leyde, fut envoyé dans cette ville pour faire ses études; mais il fit peu de pro-

grès, et obtint de se livrer à la carrière des arts. Il eut plusieurs maîtres, resta peu de temps chez chacun d'eux et ne prit la manière d'aucun. Il s'en forma une particulière, qui est très-remarquable sous le rapport d'un brillant effet de clair-obscur et d'un coloris des plus vrais. Il a aussi gravé avec des procédés que souvent on a cherché à imiter, sans jamais atteindre ni l'esprit ni la légèreté, qui se remarquent aussi bien dans ses eaux-fortes que dans ses pièces terminées au burin ou à la pointe sèche.

Ce beau et rare portrait vient de la collection du peintre Péters, qui l'avait payé 1,800 francs avant l'année 1783. C'est sans doute l'épreuve qui était dans le cabinet de Muilman.

125. *Portrait de Lutma.* 1er état, avant la croisée. Épreuve sur papier de Chine.

Jean Lutma, habile orfévre hollandais, fut le père d'un autre Jean Lutma, graveur de mérite à qui on doit l'invention d'une manière de graver avec des points, produits par le ciselet et un maillet. Les pièces dans cette manière sont rares et fort recherchées. Nous ne connaissons rien de ce qu'a pu faire Lutma père en orfévrerie.

Cette belle épreuve vient de la collection formée par le peintre Péters.

126. *Portrait de Coppenol.* 1er état, avec la manche blanche. Épreuve sur papier de Chine.

Coppenol était célèbre à Amsterdam, pour la beauté de son écriture Rembrandt a fait deux fois son portrait; dans celui-ci, il tient de ses deux mains une feuille de papier qui, sans doute, doit être une pièce d'écriture.

Ce beau portrait est connu sous le nom de *grand Coppenol,* pour le distinguer d'un autre qui est plus petit.

127. *Portrait de l'avocat Tolling.*

Avocat d'Amsterdam, il a sans doute eu quelque célébrité dans son temps; mais maintenant son nom serait entièrement inconnu si le portrait qu'en a fait Rembrandt ne l'eût fait passer à la postérité.

Cette pièce est d'une excessive rareté; aussi le prix en est-il fort élevé.

128. *Portrait de Jean Asselyn.* 1er état, avec le chevalet.

Ce peintre naquit en Hollande vers 1610; élève d'Isaïe Van den Velde, il alla faire un voyage à Rome, où il reçut dans la bande académique le sobriquet de *Crabetje*, parce qu'il avait la main gauche estropiée. Ayant passé quinze ans en Italie, il épousa à Lyon la fille d'un marchand d'Anvers, et revint avec elle à Amsterdam, où ses tableaux furent très-goûtés. Sa manière et celle de Swanevelt firent abandonner entièrement les tons trop rembrunis de plusieurs de ses prédécesseurs, les tons trop verts de Fouquières et de Paul Bril, et les teintes trop bleues de Brueghel et de Savery. Asselyn mourut à Amsterdam en 1660.

Cette belle épreuve vient de la collection du peintre Péters.

129. *Portrait du Bourgmestre Six.* 1er état, avec l'appui de la fenêtre. Épreuve sur papier de Chine.

Jean Six, né à Amsterdam, était d'une famille originaire du Cambrésis. Bourgmestre de sa ville natale, il y mourut en 1700. Amateur éclairé des lettres et des arts, il fit plusieurs pièces de théâtre, entre autres une tragédie de Médée, qui est assez estimée. Protecteur et ami de Rembrandt, ce peintre lui témoigna sa reconnaissance en faisant de son portrait un chef-d'œuvre admirable sous plusieurs rapports.

Cette rare et belle épreuve a été acquise en 1755 à la vente du comte de Chabannes, pour le prix de 36 louis (864 francs). A la vente Debois, en 1844, une épreuve du IIe état a été vendue 3,500 francs; cette même épreuve fut vendue 3,505 francs à la vente Thorel, en 1853.

130. *Une Coquille*, dite le Damier. 1er état, avec le fond blanc.

Rembrandt, qui a si souvent laissé des sujets sans être finis, et quelquefois à peine tracés avec une pointe grossière, s'est

au contraire étudié ici à terminer cette coquille de la manière la plus précieuse et la plus soignée. En bas, à gauche, on lit : *Rembrandt*, 1650. Dans les premières épreuves comme celle-ci, le fond est blanc ; mais elles sont d'une extrême rareté. Rembrandt y a fait ensuite un fond fort rembruni, qui nuit beaucoup à l'effet de la pièce.

Cette première épreuve a appartenu au bourgmestre Six ; elle a passé depuis dans le cabinet de M. Révil et a été vendue 800 fr.

131. *Paysage aux trois arbres.*

Cette vue de Hollande est désignée dans le commerce sous le nom de *paysage aux trois arbres*. C'est un des plus beaux et des plus finis que Rembrandt ait produits. Il est d'un effet très-brillant et gravé avec beaucoup de goût : aussi est-il fort recherché. Il est marqué *Rembrandt f.* 1643 ; mais le nom se voit difficilement.

Cette superbe épreuve, acquise en 1816, a été payée 150 fr.

132. *La Chaumière avec une grange.*

Les nombreux troupeaux de bestiaux dont la Hollande est couverte, et la quantité de fourrages dont ils ont besoin pour leur nourriture pendant l'hiver, ont fait imaginer, pour les conserver, des granges peu dispendieuses et qui se placent dans toutes les prairies. Elles se composent d'un toit rond et pyramidal couvert en chaume, et qui, placé sur quatre perches, glisse le long, à mesure que l'on enlève du fourrage. Chaque perche est traversée par des chevilles qui arrêtent le toit à la hauteur que l'on veut. Le fond à droite indique l'existence d'une ville qui doit être la ville de Leyde, dans le voisinage de laquelle résidait le peintre.

133. *La Chaumière au grand arbre.*

Une simple chaumière à gauche, avec un arbre auprès, et, de l'autre côté, une vue peu étendue, sont les seuls ornements de ce paysage, qui est extrêmement rare.

134. *Vue d'un Canal.*

Cette vue, d'une grande étendue, est traversée par un canal

qui conduit sans doute à la ville de Leyde. Quant aux montagnes qui se voient à gauche, elles ont été ajoutées par le peintre; car il ne se trouve rien de semblable en Hollande.

Ce paysage, dont je ne crois pas qu'il existe d'autre épreuve, est d'une finesse et d'un esprit merveilleux.

Jean Lievens, né en 1607. Peintre et graveur à l'eau-forte, au burin et à la pointe sèche : élève de Rembrandt, il dessinait plus correctement que lui; cherchant à imiter la manière de graver de son maître, il s'en est formé une particulière, employant la pointe ou le burin, sans qu'on puisse voir ce qui le déterminait à donner la préférence à l'un ou à l'autre de ces outils.

135. *Portrait de Vondel.* Épreuve avant la lettre.

Juste Vondel, poëte hollandais, né en 1587, mourut en 1679. Il quitta la secte des Anabaptistes dans laquelle il était né, pour embrasser la religion catholique. Destiné au commerce, il abandonna à sa femme le soin de sa maison pour se livrer entièrement à l'étude de la littérature, ce qui nuisit beaucoup sa fortune et lui occasionna bien des chagrins. Ses œuvres ont été imprimées en 9 volumes in-4°. On trouve dans ses pièces de l'imagination et du brillant, mais peu de méthode : ses tragédies pèchent toutes par le plan; cependant il occupe un rang élevé dans la littérature hollandaise; il est même regardé comme le Shakspeare de son pays.

L'épreuve de ce portrait a été acquise, en 1811, pour 200 fr.

Jean-George Van Vliet, né en Hollande vers 1610. Peintre et graveur à l'eau-forte, au burin et à la pointe sèche, élève de Rembrandt; il a travaillé d'après ses propres compositions, et avec les licences que se sont souvent permises les peintres de

cette école, qui ne surent jamais s'astreindre à suivre les costumes ni les convenances.

136. *Loth et ses Filles.* Épreuve avant les tailles diagonales dans le fond.

Les habitants de Sodome ayant encouru la malédiction de Dieu, Loth, qui habitait cette ville, reçut l'ordre de s'en éloigner avec sa famille ; sa femme, ayant eu la curiosité de regarder derrière elle, demeura pétrifiée en voyant tomber le feu céleste qui embrasait la ville. Loth se réfugia avec ses deux filles sur la montagne, et là il s'enivra. La suite de cette histoire est assez connue ; chacun sait que ce patriarche donna naissance à deux peuples : les Moabites et les Ammonites.

Cette épreuve vient du cabinet Van Putten, où elle a été acquise, en 1820, pour le prix de 150 fr.

Wenceslas Hollar, né à Prague en 1607 ; mort à Londres en 1677. Graveur à l'eau-forte, au burin et à la pointe sèche : il sut donner à ses travaux beaucoup d'effet ; ses tailles sont courtes et serrées ; par ce moyen il est arrivé à une grande vigueur. On peut admirer la perfection avec laquelle il a rendu les fourrures et le velouté des papillons.

137. *La reine de Saba venant visiter Salomon.* 1er état, avec les Portraits dans le haut de la planche.

La haute réputation de Salomon étant répandue dans les royaumes étrangers, la reine de Saba voulut juger par elle-même de ce qu'on lui avait dit du roi d'Israël : elle vint donc à Jérusalem avec une suite nombreuse, et fut si satisfaite des explications que lui donna le roi sur différents points, qu'elle dit : « Ce qu'on m'avait rapporté dans mon royaume de vos entretiens et de votre sagesse était très-véritable. Je ne croyais pas néanmoins ce qu'on m'en disait, jusqu'à ce que je sois

venue moi-même et que je l'aie vue de mes propres yeux ; et j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas dit la moitié de ce qui en est. Votre sagesse et votre conduite passent tout ce que la renommée m'avait dit de vous. Heureux ceux qui sont à vous! heureux vos serviteurs qui jouissent toujours de votre présence et qui profitent de votre sagesse ! Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël pour jamais, et qu'il vous a établi roi pour juger avec équité et pour rendre la justice. »

Ce grand tableau, peint par Paul Véronèse, faisait partie de la galerie de l'archiduc Léopold à Bruxelles. Hollar l'a gravé au moment où, venant d'arriver, il était encore placé à terre. On voit sa bordure en perspective, et, au-dessus, on aperçoit quelques-uns des portraits qui décoraient cette riche et célèbre galerie.

Les premières épreuves, avec ces portraits et l'encadrement du tableau, sont extrêmement rares, la planche ayant été coupée de 0m10c pour la réduire à la grandeur du volume de peintures, publié par Teniers, à Bruxelles, en 1660.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

138. *La Cathédrale d'Anvers.* Épreuve avec une seule ligne d'écriture.

Notre-Dame d'Anvers fut érigée en cathédrale en 1559 ; elle est remarquable par sa beauté, par sa richesse, et surtout par une flèche de 452 pieds de hauteur, dont les ornements en pierre à jour sont d'une légèreté et d'une délicatesse extraordinaires.

L'église fut commencée en 1442 par l'architecte Jean Amelin, et consacrée deux ans après; mais elle ne fut terminée qu'en 1517. Presque entièrement brûlée en 1533, elle fut promptement rétablie par les libéralités de Philippe II, roi d'Espagne, qui y tint un chapitre de l'ordre de la Toison d'Or, le 21 janvier 1556.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

139. *Un Calice.*

Ce grand et beau calice a été gravé en 1640 d'après un dessin

à la plume de la main de Holbein, habile peintre du commencement du XVIe siècle. Lorsque Hollar a gravé ce dessin, il se trouvait à Londres, dans le cabinet du comte d'Arundel, grand amateur des beaux-arts.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

Bella (Étienne de la), né à Florence en 1610, mort en 1664. Graveur à l'eau-forte, il a presque toujours gravé d'après ses propres dessins. Son travail fait avec facilité et avec goût est un des meilleurs modèles que l'on puisse suivre.

140. *Vue du Pont-Neuf*. Épreuve avant le coq sur le clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Cette grande vue de l'intérieur de Paris est aussi curieuse sous le rapport historique que sous celui de l'art. Gravée en 1646, elle nous donne un portrait exact de cette partie de la capitale au commencement du règne de Louis XIV. On voit à gauche l'hôtel de Nevers, où se trouve maintenant la Monnaie, plus loin la Tour de Nesle ; dans le fond, la Seine est traversée par un pont de bois qui existait en face de la rue de Beaune, et a été nommé pont Barbier, du nom de son constructeur, pont Sainte-Anne en l'honneur de la reine Anne d'Autriche, et pont Rouge à cause de la couleur dont les bois étaient peints. Sur la rive droite, on voit près de la porte neuve la tour du Louvre, par laquelle Henri IV fit son entrée dans Paris, une partie de la grande galerie du Louvre et le Louvre lui-même, alors sur un plan moins vaste que celui qui s'exécuta sous Louis XIV. Plus en avant, toujours à droite, on voit un petit clocher pointu : c'est celui de Saint-Germain-l'Auxerrois. Dans les épreuves postérieures, il est surmonté d'un coq en girouette. Les épreuves avant cette remarque sont rares ; celle-ci est fort belle et d'une parfaite conservation : elle vient du cabinet de Beringhen.

Corneille Visscher, né en Hollande vers 1610. Graveur au burin, auquel on doit accorder la palme de

la gravure; il s'est montré grand coloriste dans tous ses ouvrages; il a su allier avec la plus parfaite intelligence les travaux du burin et ceux de l'eau-forte.

141. *Le Vendeur de mort-aux-rats.* Épreuve avant la lettre.

Il est fâcheux sans doute qu'un des meilleurs graveurs ait employé du temps à graver un sujet aussi trivial; mais il l'a rendu avec tant de vérité, l'expression de la physionomie du vieillard est si naturelle, celle du jeune garçon qui le regarde exprime si bien la fraîcheur de cet âge, qu'on admire le talent de l'artiste, sans s'apercevoir que ce sujet n'est pas agréable.

Cette épreuve vient du cabinet de Marolles.

142. *La Faiseuse de koucks.* Épreuve avant le nom de Clément de Ionghe.

Une femme, assise près d'une cheminée, est occupée à faire des *koucks*, espèce de crêpes d'un usage assez répandu parmi le peuple en Hollande. Auprès de cette femme est assis un enfant qui va manger une crêpe qu'elle vient de lui donner; de l'autre côté est assis un vieillard qui, avec la pincette, a pris un charbon pour allumer sa pipe. Une jeune fille, debout derrière eux, regarde vers la porte de la chambre, où l'on aperçoit un homme tenant un verre à la main.

Cette scène familière est connue dans le commerce sous le nom de *Fricasseuse* et sous celui de *Faiseuse de koucks*. Corneille Visscher l'a gravée d'après son propre dessin : c'est un des meilleurs morceaux de cet artiste.

Les épreuves avant le nom de Clément de Ionghe sont rares et fort chères. Celle-ci vient du cabinet de Marolles.

143. *Les Patineurs.* Épreuve avant les noms d'artistes.

Les nombreux canaux de Hollande facilitent le commerce en été; ils servent également pendant l'hiver, et l'usage d'y faire de très-longues courses sur la glace donne l'habitude de se servir

de patins, non comme un plaisir, mais comme une nécessité. Cette gravure nous représente, dans une journée d'hiver, des hommes, des femmes et des enfants réunis dans une tabagie, devant une cheminée ; un fumeur, tenant sa pipe d'une main et des pincettes de l'autre, vient de se débarrasser de ses patins que l'on voit encore près de lui.

Cette scène familière a été peinte par Adrien Van Ostade, dont le pinceau vrai et la couleur brillante sont ici très-habilement rendus.

144. *Portrait de Winius.* Épreuve avant l'écriture sur le papier qu'il tient à la main.

Ce portrait, connu dans le commerce sous le nom de *l'homme au pistolet*, et souvent appelé *Déoniszoon*, est celui d'André Winius, fils de Denis. On ne connaît aucune des particularités de sa vie; seulement on le croit né en Hollande, vers 1600 ; il passa de bonne heure au service de la Russie.

L'inscription et les vers qui sont au bas de son portrait disent qu'il fut consul du czar de Russie, gouverneur en Moscovie, chargé de la défense des côtes pendant la guerre entre cette puissance et la Suède, puis envoyé extraordinaire en Hollande, où il a toujours montré de grandes connaissances et beaucoup de zèle pour la gloire de son souverain.

Cette rare épreuve, acquise en 1815, a été payée 600 fr.

145. *Portrait de Guillaume de Ryck.* Épreuve avant la lettre.

Guillaume de Ryck, oculiste à Amsterdam, paraît avoir eu une grande célébrité de son vivant, par ses cures nombreuses et étonnantes; mais, n'ayant publié aucun ouvrage et n'ayant fait aucune découverte, son nom n'est point connu en médecine.

L'épreuve de ce portrait a été acquise, en 1811, pour 400 francs.

146. *Portrait de Gelius de Bouma.* Épreuve avec le livre blanc.

Ministre du saint Évangile de l'église de Zutphen, dans le

duché de Gueldre, il était âgé de 77 ans, et avait 55 années d'exercice lorsqu'on fit son portrait, vers 1650.

Deux quatrains, l'un en vers latins et l'autre en vers hollandais, vantent son génie et ses talents, qui furent employés à enseigner les vertus évangéliques.

Ce portrait, l'un des plus recherchés de l'œuvre de Visscher, est, ainsi que le précédent, connu dans le commerce sous la dénomination de *Grande-Barbe*. Les épreuves avec le livre blanc sont extrêmement rares; celle-ci vient du cabinet Van Putten, où elle a été acquise, en 1800, pour le prix de 600 francs.

147. *Le grand Chat.*

Un chat accroupi tourné vers la droite; dans le fond, à gauche, on voit un rat.

Cette estampe fait voir la facilité avec laquelle Corneille Visscher savait manier le burin, puisqu'on retrouve dans le poil la souplesse si remarquable de la fourrure du Chat.

148. *Le petit Chat.*

Un chat accroupi sur une serviette, et tourné vers la gauche.

La tête de cet animal est d'une grande vérité; mais on ne peut dire la même chose du reste du corps. Il est même à remarquer que tout le reste du travail est fort dur, ce qui doit faire penser que la planche a été détruite sans être terminée. Elle est d'une telle rareté qu'on la rencontre dans très-peu de collections. Aussi met-on un grand prix à cette petite estampe. Elle vient du cabinet d'Ionghe de Rotterdam, et a été payée 500 francs. Une semblable épreuve était dans le cabinet Revil, vendu en 1830; elle fut acquise alors par M. Standisch; en 1852, elle fut achetée par M. Thorel, et, à sa vente, en décembre 1853, elle s'éleva de nouveau au prix de 500 francs.

Henri Sneyers, né en 1612, à Anvers, où il mourut. Graveur au burin : son travail dénote un burin hardi et digne de l'école de Rubens.

149. *Samson surpris chez Dalila.*

Après avoir montré sa force extraordinaire en plusieurs cir-

constances, Samson ayant découvert à Dalila quelle en était la source, cette femme perfide profita du moment où il dormait pour le trahir, en lui coupant les cheveux, et le livra ainsi aux Philistins. Le dessin est assez incorrect, mais l'estampe est d'un ton extrêmement vigoureux. Le tableau original de Van Dyck se voit dans la galerie de Vienne.

Cette épreuve a été acquise, en 1811, pour 120 francs.

Marc de Bye, né à La Haye vers 1612; mort vers 1670. Peintre et graveur à l'eau-forte, élève de Vander Does, il embrassa l'état militaire, ce qui ne l'empêchait pas de cultiver les arts. Comme peintre, sa réputation n'est pas très-étendue; mais il a gravé à l'eau-forte 106 pièces, dans lesquelles on admire une légèreté de pointe extraordinaire, ainsi qu'une grande vérité dans l'expression qu'il a su donner à ses animaux. La plupart de ses eaux-fortes sont gravées d'après Paul Potter.

150. *Veau couché et ruminant.*

151. *Brebis couchée et ruminant.*

Ces deux pièces sont gravées dans la même manière; elles sont toutes deux d'une pointe très-fine et des plus spirituelles.

152. *Deux cochons.*

Près d'un toit dont la porte est ouverte, on voit deux cochons : l'un d'eux mange une plante assez forte, qui se trouve sur le devant, à gauche.

Ces trois pièces viennent du cabinet Rigal.

Le prince Robert Palatin, né vers 1619, mort à Springs-Garden le 29 novembre 1682. Il a été regardé par quelques personnes comme l'inventeur

de la mezzotinte ou *manière noire;* mais il a seulement importé en Angleterre les procédés que lui avait fait connaître Louis de Siegen, pendant un voyage que ce prince fit en Allemagne, après la mort de Charle Ier, son oncle.

153. *L'exécuteur de saint Jean-Baptiste.*

Un homme mal vêtu, vu à mi-corps et de profil, tenant de la main gauche une épée, et de l'autre une tête qu'il regarde, et qui est celle de saint Jean-Baptiste. On reconnaît ce sujet à la croix appuyée sur l'épaule de l'exécuteur, et autour de laquelle est une banderolle où sont écrits les mots : *Ecce agnus Dei.*

Sur la lame de l'épée, le prince a tracé les lettres R P, surmontées d'une couronne et suivies de l'année 1658. Le tableau original est de Ribera, dit l'Espagnolet. Il fait partie de la collection de Schleissheim en Bavière.

Cette épreuve est probablement unique.

Wouwermans (Philippe), né en 1620, à Harlem, où il mourut en 1668. Peintre, il n'a gravé qu'une seule pièce à l'eau-forte.

154. *Un cheval debout vu de profil.*

La justesse et l'exactitude de l'expression et du dessin ne peuvent laisser aucun doute sur l'auteur de cette gravure, qui est le célèbre peintre de chevaux Wouwermans ; il a daté la pièce de l'année 1643, et y a mis ainsi son chiffre F W. *et fe.* Cette planche est la seule que l'on connaisse, gravée par Wouwermans lui-même ; les épreuves en sont d'une extrême rareté. Elle ne se trouvait pas dans la célèbre collection Rigal, et on peut croire qu'il n'en existe que quatre ou cinq épreuves. A la vente de Ploos Van Amstel, en 1800, elle fut payée environ 125 francs ; le prix en a beaucoup augmenté depuis. Celle-ci vient du cabinet Revil ; elle a été payée 1,200 francs en 1830.

WATERLOO (ANTOINE), né en 1618? près d'Utrecht; mort dans l'hôpital d'Hiob.

* 155. *Agar renvoyée par Abraham.*

La Genèse nous apprend que « Sara, ayant vu Ismaël manquer d'égards à Isaac, son fils, demanda à Abraham de renvoyer sa servante et son fils, ce que le patriarche trouvait bien dur; mais, Dieu lui ayant dit : Quelque chose que Sara vous dise, acquiescez à sa parole..., Abraham se leva donc dès le point du jour, il prit du pain et un vaisseau plein d'eau, qu'il donna à Agar et qu'il lui mit sur les épaules; il lui donna son fils et la renvoya. »

Habile peintre de paysage, Waterloo a préféré la vue d'une vallée agréablement boisée à un désert aride, qu'il a rendu avec une grande vérité; son feuillé surtout est fait d'une manière admirable. Il s'est fait remarquer aussi par la manière dont il a gravé à l'eau-forte, terminé au burin, des paysages au nombre de 136. On rencontre rarement des figures d'hommes ou d'animaux dans ses gravures, parce qu'il n'était pas habile dans cette partie. Cette pièce est rare; elle a été donnée, en 1851, par le testament de M. Jecker.

GUILLAUME FAITHORNE le vieux, né en 1620 à Londres, où il mourut en 1691; graveur au burin. Ayant pris parti pour Charles Ier, il fut fait prisonnier par les rebelles; ne voulant pas prêter serment à Cromwell, il se vit forcé de quitter sa patrie, et vint en France, où il se perfectionna dans la gravure en voyant les travaux de Nanteuil. Il eut pour protecteur l'abbé de Marolles.

156. *Portrait de Jean, vicomte de Mordaunt.*

Créé pair, le 10 juin 1659, par Charles Ier, roi d'Angleterre, le vicomte Mordaunt, un des royalistes les plus ardents, fit, pendant l'usurpation, plusieurs tentatives pour le rétablisse-

ment de Charles II. Mis en jugement comme partisan de ce prince, il montra beaucoup d'intrépidité dans cette circonstance, parvint à se dérober à l'évidence des preuves, et fut déclaré *non coupable;* puis, après sa mise en liberté, il devint encore plus entreprenant. Son mérite lui suscita, par la suite, beaucoup d'ennemis dont les calomnies le perdirent dans l'esprit de Charles II, et il se trouva au nombre des royalistes en défaveur. Il mourut le 5 juin 1675, âgé de 48 ans, et laissa un fils devenu célèbre sous le nom de comte de Péterborough.

Cette belle gravure est faite d'après un tableau de Van Dyck; les épreuves en sont rares. A la vente de Marc Sykes, à Londres, en 1824, une semblable épreuve a été vendue 42 l. st. (1,050 fr.)

157. *Portrait de Marguerite Smith.* Épreuve avant la lettre.

Mariée d'abord à sir Thomas Carye, elle épousa ensuite sir Édouard Herbert, de la famille de lord Herbert, ambassadeur en France, auteur de plusieurs ouvrages, dont un sur la Vérité de la Religion.

Le tableau original peint par Van Dyck est dans la collection de Warton. Les épreuves avant la lettre sont très-rares. A la vente de Marc Sykes, en 1824, une épreuve semblable a été vendue 54 l. st. (1,350 fr.)

158. *Portrait de Françoise Bridges, comtesse d'Exeter.*

La comtesse d'Exeter assise, vue à mi-corps, vêtue de deuil, ayant un voile de gaze noire qui lui couvre le front. Ce portrait, d'une exécution admirable, d'un style libre, fort de couleur, est l'un des plus beaux gravés par Faithorne, d'après Van Dyck.

Indépendamment de sa beauté comme gravure et de sa grande rareté, ce portrait offre encore quelque intérêt à cause des malheurs qu'éprouva la comtesse d'Exeter. Mariée d'abord à sir Thomas Smith d'Abington, secrétaire de Jacques Ier, elle épousa ensuite Thomas Cécil, comte d'Exeter, qui mourut en 1622. A la mort de son second mari, elle fut faussement accusée d'inceste avec son beau-fils lord Ross; cette scandaleuse accu-

sation fut encore accompagnée de celle de sorcellerie, crime énorme à cette époque, et enfin de tentative d'empoisonnement contre ses accusatrices lady Ross, et sa mère, lady Lake.

Le roi Jacques prit beaucoup de peine pour découvrir la vérité; il parvint enfin à reconnaître l'innocence de la comtesse, et rendit un jugement qui condamna lady Lake et son mari à une amende de 1,000 livres sterling au profit de l'État, et 500 au profit de la comtesse d'Exeter : il pardonna à lady Ross, qui avait avoué son crime en pleine audience.

L'original de ce portrait est dans la galerie de Strawbury : une épreuve de cette gravure a été vendue à Londres près de 500 francs, en 1797. Une autre épreuve a été vendue, en 1824, pour 22 l. st. (environ 550 fr.). Celle-ci vient de la collection de Marolles.

Bartholomé Breemberg, peintre, né à Utrecht vers 1620; mort en 1660. Peintre et graveur à l'eau-forte. On ignore quel fut son maître; mais il alla fort jeune en Italie. L'habitude d'y voir la belle nature et la facilité d'étudier les grands maîtres donnèrent beaucoup de noblesse à ses compositions, sans leur faire rien perdre du fini précieux qui distingue l'école hollandaise.

159. *Deux petits paysages sur une même planche.*

La petitesse de cette estampe a sans doute contribué à sa rareté, et ces deux causes en ont augmenté beaucoup la valeur. Elle représente, du côté droit, une vue du château de *Buoncompagni*, près de l'*Acqua acetosa*, au bord du Tibre; du côté gauche est une composition dans laquelle Breemberg a réuni un tombeau qui se trouve à cinq milles de Rome, sur la voie *Cassia*, et une fontaine qui est à côté de la *Villa* du pape Jules, près de la porte du Peuple : tout à fait à gauche, sur le ciel, est un chiffre composée de deux BB, marque ordinaire de l'auteur.

Cette petite estampe vient du cabinet Rigal. Vendue en 1848, elle a été payée 102 francs.

SWANEVELT (HERMMAN VAN), né en Hollande vers 1620; mort à Rome vers 1690.

* 160. *Les Pêcheurs.*

Lorsqu'un peintre de paysage a fait choix d'un site agréable, il n'est pas, comme le peintre de portrait, obligé à une imitation servile; au contraire, il rapproche une cascade qui était un peu éloignée, il lui donne plus ou moins d'élévation suivant ce qu'il croit plus agréable ou plus noble. On lui pardonne tout, pourvu que son ouvrage offre de l'agrément. Pour répandre la vie dans son ouvrage, le peintre y place quelques figures ou quelques groupes d'animaux. Ici Swanevelt a mis près d'une rivière deux pêcheurs, dont un vide à ses pieds une nasse qui lui promet une bonne récompense de son travail.

Cette épreuve a été donnée par M. Jecker, en 1851.

LOUIS DE SIEGEN, né vers 1620. Officier au service du landgrave de Hesse-Cassel, et inventeur de la manière de graver en mezzotinte. Portée depuis par le prince Robert en Angleterre, cette gravure y eut beaucoup de succès sous la dénomination de *manière noire*. Elle a été exercée avec distinction sous le nom de mezzotinte.

161. *Portrait d'Amélie-Élisabeth.*

Amélie-Élisabeth de Hanau épousa, en 1619, Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel. Régente de ce pays, elle le gouverna avec courage et intelligence pendant toute la minorité de son fils, depuis 1637 jusqu'en 1650; elle mourut l'année suivante. Le portrait de cette princesse, gravé en 1643, est dédié à son fils Guillaume VI, alors âgé de 14 ans.

Cette gravure, dont l'aspect est peu flatteur, et dont l'exécution ne présente rien d'agréable à l'œil, est d'un grand intérêt,

tant à causese de sa rareté, que parce qu'elle est de l'inventeur de la *manière noire*.

RODERMONT, vivant vers 1650, en Hollande. Graveur à l'eau-forte et à la pointe sèche.

162. *Siméon annonçant à Jacob la mort de son fils Joseph.*

Les frères de Joseph, ayant voulu le faire périr, l'abandonnèrent dans une citerne au milieu du désert. Siméon, l'aîné d'entre eux, cherchant à lui sauver la vie, proposa de le vendre comme esclave, puis se chargea de venir annoncer à Jacob leur père que Joseph avait été dévoré par des bêtes sauvages. Il présente au patriarche la robe de Joseph tachée de sang; au fond, à côté de Jacob, on voit Rachel affligée d'une si pénible nouvelle, et pressant affectueusement la main de Benjamin, le seul enfant qui lui reste.

Maintenant qu'on suit rigoureusement le costume, on sera étonné de voir le patriarche Jacob vêtu comme un vizir, assis sur une espèce de trône du plus mauvais goût, et surmonté d'une draperie qui forme un dais; le pasteur Siméon est nu-tête avec une ceinture asiatique, et Benjamin porte l'élégant costume du règne de Louis XIII avec une toque espagnole et une plume. L'entrée de la pièce où se passe cette scène est une longue galerie gothique.

Dans le haut, à gauche, sont les lettres qui désignent le maître : on ne connaît que deux pièces de lui ; elles sont rares.

POILLY (FRANÇOIS DE), né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693; graveur au burin. Fils d'un orfévre qui lui enseigna les premiers principes du dessin, Poilly vint à Paris pour apprendre la gravure, il entra chez P. Daret, mais il suivit plutôt la manière de Bloemaert, dont son maître était élève. La pureté de son dessin le plaça au premier rang et

empêcha de faire attention à la froideur de son burin. Il a formé un grand nombre d'élèves, dont quelques-uns l'ont sans doute aidé, puisqu'on trouve plus de 400 planches qui portent son nom.

163. *Adoration des bergers.* Épreuve avant la bordure.

Guido Reni, dans ce tableau, a su rendre les sentiments de foi et de respect qui animaient les divers personnages de cette scène ; mais ce n'est que par suite d'une de ces pieuses fictions, si fréquentes alors, qu'il a cru pouvoir se permettre de placer le petit saint Jean parmi les bergers.

Le tableau original a appartenu autrefois à M. de la Vrillière, il a passé depuis dans la collection de Robert Walpole ; il est maintenant à St-Pétersbourg dans la galerie de l'Ermitage et a été payé dix mille francs.

Cette rare épreuve a été acquise en 1815 pour 260 francs.

164. *Sainte Famille.* Épreuve d'essai.

Une des pièces les plus agréables de l'œuvre de Poilly est la Sainte Famille qu'il a gravée d'après Raphaël, et qui est connue sous le nom de la *Vierge au berceau.*

Dans cette épreuve, les terrasses de devant ne sont que tracées, et pourtant les autres parties sont terminées, ce qui fait voir que les graveurs de ce temps avaient l'habitude de terminer chaque partie à mesure qu'il s'en occupait, et non de préparer le travail sur la totalité de la planche, avant de *rentrer* les tailles, pour donner à la gravure le ton et l'harmonie convenables.

Le tableau original fait partie du Musée : il fut acheté par Louis XIV, et sortait du cabinet de M. de Brienne. On croit qu'il avait été apporté en France par Armand Gouffier, cardinal de Boissy, à qui Raphaël avait donné son tableau en reconnaissance des bons offices que ce prélat lui avait rendus auprès de François Ier.

Cette épreuve a été acquise en 1817 pour le prix de 220 francs.

165. *Sainte Famille.* Avant les contre-tailles sur le voile que la Vierge soulève de dessus l'Enfant Jésus.

Cette Sainte Famille, gravée d'après Raphaël, porte quelquefois le nom du *Silence*, plus souvent encore celui de la *Vierge au linge*. La noblesse, la douceur et la sainteté se trouvent réunies à la beauté dans la tête de la Vierge : celle de saint Jean exprime la joie, l'admiration et le respect. — Le fond représente une ruine antique près de la vigne Sachetti, du côté de Saint-Pierre de Rome.

Les armoiries qu'on voit à gauche sont celles du marquis de la Vrillière, à qui sans doute le tableau appartenait lorsqu'il a été gravé.

Jean Pesne, né à Rouen en 1623, mort à Paris en 1700. Peintre et graveur à l'eau-forte et au burin. Si dans la gravure on ne voulait considérer que la coupe du burin et l'agrément des tailles, on serait forcé de convenir que Pesne ne pourrait être placé d'une manière avantageuse; mais on doit lui rendre cette justice, qu'il a su, par un travail qui lui est particulier, rendre parfaitement le caractère du Poussin, que la France met avec raison au premier rang de ses peintres.

166. *Testament d'Eudamidas*, avant les contre-tailles sur le bois de la lance placée le long du mur.

Eudamidas, citoyen de Corinthe, mourut sans fortune; mais, comptant sur ses amis, il dicte son testament, et dit : *Je laisse ma mère à Arétée, afin qu'il la nourrisse; à Charixène ma fille, afin qu'il la marie et la dote autant qu'il le pourra.* M. Andrieux a rappelé ce trait sublime dans sa comédie d'Anaximandre.

Cette épreuve vient du cabinet de Beringhem; une autre,

avec la même remarque, a été payée 240 francs à Paris en 1820.

167. *Portrait du Poussin*, avant les noms d'auteurs dans le fond du tableau.

Nicolas Poussin, né aux Andelys, en Juin 1595, vint de bonne heure à Paris, et fut reçu dans l'atelier de Ferdinand Helle, peintre de portraits. Il quitta bientôt cette ville pour aller à Rome, où il habita toute sa vie, à l'exception d'un voyage qu'il fit à Paris en 1640. Il mourut à Rome le 19 novembre 1665, après avoir fait un grand nombre de tableaux, dont plusieurs jouissent de la plus haute réputation.

Raphaël en Italie, Rubens en Flandre, et Poussin en France, sont les trois peintres à qui la palme doit être décernée; et si Marc-Antoine a contribué à la gloire de Raphaël, et Bolswert à celle de Rubens, Jean Pesne sut tellement saisir le caractère des peintures du Poussin, qu'il s'est en quelque sorte identifié avec elles : ses gravures ont toutes le mérite des eaux-fortes faites par les peintres eux-mêmes.

Poussin, ayant peint son portrait à Rome, en 1650, l'envoya à M. de Chanteloup, son ami.— Cette épreuve, acquise en 1816, a été payée 120 francs.

Nicolas Berghem, né en 1624 à Harlem, mort en 1683. Peintre et graveur à l'eau-forte; il fait le plus grand honneur à l'école hollandaise par la manière dont il a su rendre la nature. Aussi ses tableaux ont toujours été regardés comme des modèles parfaits en ce genre. Contemporain de Claude Gelée, et comme lui d'un grand mérite, ces deux maîtres, quoique tous deux paysagistes, ne peuvent être mis en comparaison, puisqu'ils n'ont pas suivi la même route pour arriver au même but : l'un ne cherchant qu'à imiter avec soin la nature au mo-

ment où il la voyait, l'autre sachant retrouver dans sa mémoire les effets qu'il avait vus et qui lui semblaient convenir davantage au sujet qu'il voulait retracer; celui-ci sachant rendre avec esprit les troupeaux et les hommes qui ornaient son point de vue; celui-là ajoutant rarement des êtres vivants dans ses tableaux, dont la principale magie est dans une entente parfaite du clair-obscur et de la perspective aérienne. On connaît de Berghem 53 planches à l'eau-forte, qui toutes sont gravées d'une pointe facile et pleine d'esprit; rarement il a mêlé le burin et la pointe sèche dans ses planches, cependant cette pièce fait voir qu'il savait les employer également bien.

168. *Le Joueur de cornemuse.* Avant le nom du maître.

Au milieu d'un paysage, un homme monté sur un âne parle à un paysan qui tient une cornemuse. Dans le lointain à gauche, on voit un pâtre conduisant un troupeau. Cette pièce, terminée à la pointe sèche, est une des plus belles de l'œuvre de Berghem.

Acquise en 1816, elle a été payée 150 francs.

169. *La Vache qui s'abreuve.* Épreuve avec le nom et l'année, écrits à l'eau-forte en gros caractère.

A droite près d'un abreuvoir, un pâtre debout parle à un homme qui est auprès d'une femme occupée à se laver les jambes; sur le devant, on voit un Bouc et un Mouton; à gauche deux Vaches, dont une vient de boire et laisse découler un peu d'eau de sa bouche; le fond est orné d'une ruine où se trouve un bas-relief.

Cette épreuve, acquise en 1812, a été payée 150 francs; elle

vient du cabinet de Dufresne. A la vente Thorel, en 1853, l'épreuve, provenant de la collection Standish, a été vendue 420 francs.

170. *Une Vache couchée.*

Sur le devant à gauche est une Vache couchée, près d'une autre debout ; à droite une Femme trait une troisième vache.

171. *Une Vache pissant.*

Près d'elle une autre Vache et une Chèvre couchées ; à gauche, deux pâtres conduisant un troupeau de moutons.

172. *Deux Chevaux debout se grattant.*

Près de deux chevaux debout, un troisième est couché à gauche, sur le devant.

173. *Un Ane debout.*

Plusieurs animaux sont couchés autour d'un âne debout ; à droite un pâtre et une bergère sont assis auprès l'un de l'autre.

Ces quatre pièces, d'un mérite égal, se trouvent ordinairement réunies. Elles ont été acquises à la vente du cabinet Rigal, en 1818, pour le prix de 240 francs. A la vente Thorel, en 1853, ces quatre pièces, venant du cabinet de Verstolke de Soelen, ont été vendues 410 francs.

J. Jonckheer, probablement Hollandais, et travaillant en 1654. Peintre et graveur à l'eau-forte. Parmi les pièces qui lui sont attribuées, quelques-unes semblent être d'une autre main que la sienne ; elles sont peu nombreuses, et les belles épreuves extrêmement rares.

174. *Deux Lévriers attachés ensemble.*

Près de deux Lévriers, un troisième couché se gratte l'oreille.

175. *Deux Chiens se battant.*

176. *Deux Lévriers en laisse et un autre Chien près d'eux.*

Ces trois pièces viennent du cabinet Rigal.

Paul Potter, né à Enkhuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654; peintre et graveur à l'eau-forte. Ainsi que beaucoup de ses contemporains, il a gravé plusieurs pièces qui sont fort recherchées; on y trouve une vérité frappante dans le caractère des animaux, un heureux effet de clair-obscur, ainsi qu'une pointe ferme et brillante : son œuvre se compose de 18 pièces gravées à l'eau-forte.

Paul Potter, peintre de paysage et d'animaux, n'eut pour maître que son père, dont le nom serait sans doute oublié s'il n'eût formé un élève si supérieur à lui. Il mourut d'une maladie de langueur avant d'avoir 29 ans, et pourtant il a joui pendant sa vie de beaucoup de considération. Depuis sa mort, ses tableaux ont acquis une telle célébrité, que quelques-uns ont été payés plus de 24,000 francs.

177. *Vache couchée.*

Une Vache couchée près d'un arbre dont on ne voit que le tronc avec une petite branche peu chargée de feuilles, et de grosses racines qui sortent de terre. Cette pièce, une des plus rares du peintre, se fait remarquer par la pureté et la fermeté de la pointe. Elle vient du cabinet du comte Rigal et a été payée 215 francs.

Ignace Marinus, né en Flandre en 1626. Graveur à l'eau-forte et au burin; de l'école des Bolswert, il a suivi leurs traces et s'est fait remarquer par de bons travaux.

178. *Fuite en Égypte.* Épreuve avant la lettre.

« Un Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, « fuyez en Égypte, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire « mourir. »

Rubens, dans cette composition, a parfaitement exprimé tout ce que dit l'Évangile. C'est à la clarté de la lune que la Sainte Famille abandonne à la hâte la ville de Bethléem. Son inquiétude est d'autant plus vive, que les satellites d'Hérode sont à leur poursuite, tandis que des Anges semblent chercher à faciliter leur voyage, l'un en les couvrant d'un nuage, un autre en éclairant leur chemin, un troisième en dirigeant leurs pas.

Cette épreuve a été acquise en 1811 pour 120 francs.

Jérémie Falck, né à Dantzick en 1629, mort vers 1720. Graveur au burin; il vint fort jeune en France, et reçut les conseils de Chauveau; il alla ensuite en Hollande et en Suède, puis se retira fort âgé dans son pays.

179. *Un Homme et une Femme chantant.*

Cette scène grotesque est admirable par la vérité de l'expression des deux figures : on y trouve aussi une coupe de burin très-ferme avec une harmonie des plus douces.

Cette pièce, gravée d'après J. Jordaens, sert de pendant à l'estampe de Schelte de Bolswert, décrite sous le n° 97. Acquises l'une et l'autre en 1805, à la vente de Saint-Yves, elles ont été payées ensemble 240 francs.

Robert Nanteuil, né à Reims en 1630; mort à Paris

en 1678. Peintre et graveur au burin et à la pointe sèche, il était d'une bonne famille déjà connue dans le XIVe siècle; son éducation fut très-soignée, mais il avait un goût tellement vif pour l'art dans lequel il devint si célèbre, qu'il grava lui-même l'estampe qui orne sa thèse de philosophie : il n'a jamais traité d'autres sujets historiques, car on ne peut désigner ainsi les bustes de quelques saints personnages; mais il tient le premier rang parmi les graveurs de portraits. Il en a fait plusieurs, grands comme nature, et dans cette forte proportion sa gravure est moelleuse et colorée, ses cheveux sont d'une légèreté admirable, et le travail qu'il a employé dans les chairs n'a point encore trouvé d'imitateurs. Son œuvre est composée de près de 300 pièces, dont une vingtaine sont très-recherchées.

180. *Portrait d'Anne d'Autriche.* Épreuve avant le guillemet.

Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, et régente pendant sa minorité, mourut en 1666, âgée de 64 ans; elle ne manquait ni de beauté ni de grâce, et c'est à elle que la cour de France dut en partie les agréments et la politesse qui la distinguèrent de toutes les autres pendant ce siècle glorieux.

Ce portrait est fort recherché, avec la remarque indiquée. Acquis en 1814, il a été payé 350 francs.

* 181. *Portrait de Turenne.* Épreuve avant la lettre, avant la bordure, et les angles de la planche entièrement blancs.

Ce magnifique portrait est celui de Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. On ne saurait trop admirer cette pièce, dans laquelle on voit la représentation d'un grand général qui a honoré la France par ses exploits, la gravure, faite en 1665 par l'un des plus habiles graveurs du règne de Louis XIV, et enfin la beauté de l'épreuve et sa parfaite conservation.

Cette épreuve a passé successivement dans les cabinets Revil et Thorel. A la vente de ce dernier, en décembre 1853, elle a été acquise pour 860 francs.

182. *Portrait de Colbert.* Épreuve avant les points devant le nom de Nanteuil.

Jean-Baptiste Colbert, né à Reims en 1619, fut baptisé dans l'ancienne et chétive église de Saint-Hilaire, dont les murs servent encore de clôtures aux jardins qui la remplacèrent lorsqu'elle fut détruite en 1791. Il mourut à Paris en 1683. Ayant d'abord travaillé chez le banquier du cardinal Mazarin, il devint ensuite l'intendant de cette éminence. A la mort du cardinal, et d'après sa recommandation, le roi appela Colbert au ministère, où il succéda au surintendant Fouquet, en 1661. C'est alors que commença vraiment le beau siècle de Louis XIV. Les arts furent encouragés, les savants récompensés, le commerce protégé. L'Académie française avait été instituée par le cardinal de Richelieu; mais c'est Colbert qui établit l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1663; l'Académie des Sciences, trois ans après; et l'Académie d'Architecture, en 1671. L'Académie de Peinture, qui avait été instituée dès 1648, prit en 1667 un nouvel éclat par la fondation de l'école de Rome et la distribution des prix aux élèves. Colbert n'oublia rien pour faire briller la bibliothèque du roi : il la transporta de la rue de la Harpe dans deux maisons de la rue Vivienne. C'est à lui qu'on doit l'origine du département des Estampes, puisqu'il fit acheter, en 1667, la collection formée par l'abbé de Marolles; il donna ensuite ordre de faire graver aux frais de l'État les plus beaux tableaux de la collection du roi. Ce ministre, dont nous ne parlons que comme protecteur des Arts, s'est également distingué par ses grandes vues financières et commerciales; il a laissé

une bibliothèque très-riche en manuscrits qui, par la suite, ont été réunis à ceux de la bibliothèque royale.

183. *Portrait de Simon Arnauld de Pomponne.* Épreuve avant le guillemet.

La famille Arnauld, célèbre par ses vertus, sa piété et ses talents, a compté successivement plusieurs personnages qui se sont illustrés dans différentes professions. Simon Arnauld, marquis de Pomponne, fut employé fort jeune dans diverses négociations, ensuite intendant des armées dans le royaume de Naples et en Catalogne, plus tard ambassadeur de France en Hollande et en Suède, puis enfin ministre des affaires étrangères depuis 1671 jusqu'en 1679. Le roi, après lui avoir ôté le portefeuille, lui conserva le titre de ministre avec la permission d'entrer au conseil.

Simon Arnauld était neveu du théologien Antoine Arnauld, zélé défenseur de la doctrine de Jansénius et l'un des plus ardents antagonistes de Calvin.

Cette magnifique épreuve a été acquise en 1811 pour 50 fr.

184. *Portrait de Le Vayer.* Épreuve avant les virgules près de l'année.

François de la Mothe Le Vayer, né à Paris en 1588, était fils d'un substitut du procureur général au parlement, auquel il succéda. Le goût de la littérature l'engagea à se défaire de cette charge pour ne vivre qu'avec ses livres, l'étude fut sa seule passion ; plaisirs, affaires, il renonça à tout pour se livrer aux sciences : il embrassa toutes les connaissances humaines, l'ancien, le moderne, le sacré, le profane. Il avait beaucoup lu et beaucoup retenu; il a fait usage de tout ce qu'il savait; ses œuvres ont été imprimées en 1684, en 15 vol. in-12.

La variété et l'étendue de ses connaissances firent qu'on pensa à lui lorsqu'on voulut donner un précepteur à Louis XIV; mais Hardouin de Péréfixe ayant obtenu la préférence, plus tard Le Vayer fut chargé de l'éducation du duc d'Orléans, frère du roi. Il fut reçu à l'Académie française en 1639, et mourut en 1672.

Ce portrait, l'un des plus petits qu'ait gravés Nanteuil, est de

1661; il fait voir que cet habile artiste savait joindre la vérité d'expression à la finesse d'exécution. Acquis en 1812, il a été payé 120 francs.

185. *Portrait de Jean Loret.* Épreuve avant le guillemet près de l'année.

Auteur d'un journal en vers, connu sous le nom de la *Gazette burlesque*, qui parut depuis 1650 jusqu'en 1665, sous la forme de lettres adressées à mademoiselle de Longueville. Jean Loret, né de parents pauvres, eut quelque célébrité de son vivant, tant par l'intérêt des nouvelles qu'il mettait dans son journal que par l'agrément et l'esprit avec lequel il les racontait. Recommandé d'abord au cardinal Mazarin, Loret reçut de cette éminence une pension qu'il lui assura par son testament. Fouquet lui en fit une seconde; mais Loret ayant eu le courage de le plaindre lors de sa disgrâce, ayant même manifesté le désir de le voir triompher de ses ennemis, il fut rayé de l'état de pension.

Dans les épreuves ordinaires, après l'année 1658, est placé une espèce de guillemet qui n'est point dans celle-ci; cette remarque est presque la seule qu'on trouve dans les portraits de Nanteuil, qui sont rarement avant la lettre, ou bien n'en ont jamais eu. Cette épreuve, acquise en 1812, a été payée 120 francs.

186. *Portrait de l'abbé de Marolles.*

Plus connu dans le monde littéraire par le nombre de ses traductions que par leur mérite, Michel de Marolles naquit en Touraine, le 22 juillet 1600, d'un gentilhomme fort attaché à la Ligue, et qui, le lendemain de la mort de Henri III, eut, sous les murs de Paris, un combat singulier, dans lequel il tua son adversaire de l'Isle Marivaut.

Dès l'âge de neuf ans, le jeune Michel de Marolles fut pourvu de l'abbaye de Beaugerais, près de Loches, et c'est dans cette même année qu'il reçut une petite estampe en taille-douce, qui lui fut donnée par un chartreux nommé Marc Durand. Son père l'amena à Paris en 1610; il y fit ses études, d'abord au collége de Clermont, puis ensuite à celui de la Marche, où il se trouva

condisciple de l'abbé de Lumagne, célèbre amateur, dont Van Dyck a fait le portrait. Le père, attaché au duc de Nevers, ayant été forcé de s'éloigner de Paris en 1616, Michel de Marolles fut interrogé par le garde des sceaux en présence de Richelieu, alors évêque de Luçon; le prélat engagea alors le jeune de Marolles à quitter le collége et à se retirer dans sa famille. Son père et lui restèrent cependant toujours attachés à la famille de Nevers, et en 1626 le fils obtint l'abbaye de Villeloin, qui avait quatorze religieux et pouvait rapporter alors 6,000 livres de rente.

En 1635, l'abbé de Villeloin fit construire dans son abbaye une bibliothèque, dans laquelle il plaça plusieurs portraits de personnages célèbres; ces copies furent faites par un peintre lyonnais, nommé Vande. Revenu à Paris l'année suivante, il logea d'abord dans la rue Saint-Honoré, en face de l'Oratoire, ensuite à l'hôtel de Nevers, au faubourg Saint-Germain, puis après le mariage de la princesse Marie avec le roi de Pologne, il se retira chez la veuve du peintre Rabel.

Ayant eu fort jeune le goût des estampes, et peu de personnes alors formant de semblables collections, l'abbé de Marolles en réunit facilement de très-rares : en 1644 son cabinet en contenait environ 70 mille, il montait à 120 mille lorsqu'il le vendit au roi en 1667.

187. *Tête de Moïse.* Commencée par NANTEUIL et terminée par ÉDELINCK.

Le législateur du peuple juif vu à mi-corps, tenant les tables de la loi que Dieu lui a remises sur le mont Sinaï.

Cette estampe nous fait voir réuni le talent de deux des plus habiles graveurs du siècle de Louis XIV. Nanteuil en mourant avait laissé cette planche imparfaite; vingt ans après sa mort, Édelinck la termina et la livra au public. On retrouve dans la tête toute la perfection et la finesse des plus beaux portraits de Nanteuil, jointes à la vigueur et à l'expression qu'Édelinck a su donner à ses gravures.

JEAN MARTSS, dit DE JONGE ou *le jeune*, vivant en Hollande en 1662, peintre et graveur à l'eau-forte.

188. *Un Cavalier arrêté près de la tente d'une vivandière.*

189. *Une Escarmouche dans laquelle un cavalier est assailli par deux autres.*

Quoique Martss ait mis beaucoup de chaleur et de science dans l'ordonnance de ses tableaux, sa réputation est peu étendue, et le petit nombre de gravures qu'il a laissées ne peut guère contribuer à illustrer son nom : on ne connaît que huit pièces gravées par lui.

Abraham Blooteling, né en 1634 à Amsterdam. Blooteling, après avoir travaillé quelque temps en Angleterre, revint dans sa patrie, où il fit un assez grand nombre de gravures, tant à la pointe et au burin qu'en mezzo-tinte.

190. *Portrait de Pierre Schout à cheval.*

Ce portrait, connu dans le commerce sous la simple dénomination du *cavalier*, est cité quelquefois sous le nom de *Moelman*, sans qu'on en sache la cause ; c'est celui de Pierre Schout, chanoine d'Utrecht, mort en 1665 à l'âge de 29 ans. Seigneur d'Hagestein, et sans doute amateur, puisque plusieurs artistes se sont réunis pour lui rendre hommage en faisant son portrait : la figure est peinte par Pierre Netscher, le cheval par Wouwermans, et le paysage par Wynanst.

L'épreuve de ce portrait, acquise en 1805 à la vente Saint-Yves, a été payée 165 francs.

Jean Visscher, né à Amsterdam en 1636, graveur à l'eau-forte et au burin. Jean Visscher ne jouit pas d'une aussi grande réputation que son frère Corneille; cependant plusieurs de ses estampes sont très-recommandables, surtout les paysages d'après

Berghem, dans lesquels on trouve une vigueur et une hardiesse étonnantes.

191. *Le Bal.* Épreuve avant la lettre.

Cette scène, gravée d'après Nicolas Berghem, représente l'intérieur d'une guinguette, dans laquelle un paysan et une paysanne dansent une espèce de branle. La composition fait voir que ce peintre, qui n'a fait ordinairement que des paysages et des troupeaux, aurait pu traiter des sujets historiques, si cela eût été dans ses goûts.

Cette épreuve a été acquise en 1818, à la vente du cabinet Rigal; elle a été payée 204 francs.

192. *Le Tâtonneur.* Épreuve avant les noms d'artistes.

Ainsi que la plupart des peintres hollandais, Ostade n'a peint que des *scènes familières*, et celle-ci, plus que toute autre, doit recevoir cette dénomination. Une femme assise, tenant un verre d'une main et une cruche de l'autre, se défend assez mal des caresses que veut lui faire un homme qui est assis auprès d'elle, et qui vient de poser sur la table un verre et une pipe. Un autre homme, debout derrière eux, paraît sourire à la vue de cette scène égrillarde.

Cette épreuve est d'une grande rareté; elle a été acquise en 1816, pour le prix de 150 francs.

Antoine Masson, né en 1636, à Louri, près d'Orléans; mort à Paris le 30 mai 1700. Peintre et graveur au burin et à la pointe sèche, il s'est fait remarquer par une grande variété dans ses travaux, et par la perfection qu'il a su leur donner.

193. *Jésus-Christ à Emmaüs.*

La résurrection de Jésus-Christ était encore un point douteux pour plusieurs de ses disciples, lorsque deux d'entre eux allant à Emmaüs rencontrèrent un voyageur qui ne se fit pas connaître, les accompagna pourtant et entra dans l'hôtellerie

où ils s'arrêtaient. Il se mit à table avec eux, puis, selon l'Évangile, « lorsqu'ils étaient ensemble, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur présenta. Aussitôt leurs yeux furent ouverts et ils reconnurent le Fils de Dieu. » C'est ce moment qu'a représenté Titien dans ce tableau, qui fait maintenant partie du Musée du Louvre. Il a appartenu autrefois au duc de Mantoue, puis à Charles Ier, et fut rapporté d'Angleterre par Jabach.

Cette estampe a fait partie de la première exposition qui eut lieu dans la galerie du Louvre en 1699.

194. *Portrait du comte d'Harcourt.* Épreuve avant le chiffre 4, dans la marge.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, d'Armagnac et de Brionne, grand écuyer de France en 1643, fut attaché au cardinal Mazarin : c'est lui qui, en 1650, se chargea de conduire les princes de Condé, de Conti et le duc de Longueville, du donjon de Vincennes au château de Ham. Il mourut en 1666.

Ce portrait, peint à mi-corps, par Pierre Mignard, a été gravé en 1667; c'est un chef-d'œuvre, dans lequel on peut justement admirer la diversité du travail que l'artiste a employé pour rendre les chairs, les cheveux, les étoffes, les broderies et les plumes. Cette gravure fut placée à la première exposition faite dans la galerie du Louvre en 1699. La pureté de l'épreuve est aussi remarquable que sa conservation : elle a été payée 300 francs en 1812.

Ce portrait a reçu dans le commerce le nom de *Cadet à la perle;* et ce nom lui vient du bijou que l'on remarque à l'oreille du prince. Masson a gravé 70 pièces, dont plusieurs portraits; parmi eux, quelques-uns sont de la plus grande beauté. Dans les épreuves postérieures, on voit le chiffre 4 dans la marge à gauche, à la hauteur où est écrit le nom de Mignard.

195. *Portrait de Brisacier.* Épreuve avant la lettre.

Guillaume de Brisacier, secrétaire des commandements de la reine Anne d'Autriche, appartient sans doute à une famille de

Blois, dont l'un des membres fut aumônier de Louis XIII, et un autre, prédicateur de la reine. Celui-ci eut la folie d'écrire au roi de Pologne, Jean Sobieski, dont il croyait être le fils, pour le prier de demander à Louis XIV de le créer duc. Il abusa de la signature de la reine pour persuader au roi de Pologne qu'elle prenait un grand intérêt à la réussite de cette affaire. Sa fraude ayant été découverte, il fut mis à la Bastille en 1676; ayant ensuite obtenu sa liberté, il alla mourir en Russie.

Dans les épreuves ordinaires, le nom est écrit dans la bordure ovale. Ce portrait a été gravé, en 1664, d'après le tableau de Nicolas Mignard. Une épreuve en a été donnée par le graveur Masson, pour sa réception à l'Académie en 1679.

196. *Portrait de Cureau de la Chambre.* Épreuve avant la contre-taille.

Marin Cureau de la Chambre, médecin ordinaire du roi, naquit au Mans en 1595. Son esprit et ses connaissances le firent rechercher du chancelier Séguier et du cardinal de Richelieu; il était même dans l'intimité du roi, qui souvent l'a consulté pour le choix de ses ministres et lui donna en 1668 une gratification de 2,000 francs en considération de son mérite. Il fut reçu à l'Académie française en 1635, et publia plusieurs ouvrages sur son art et sur la physionomie, puis sur les *caractères des passions* et sur l'art de connaître les hommes, la physique, la médecine et la chiromancie. Il mourut en 1669, et fut enterré à Saint-Eustache, où son fils fit élever un tombeau sculpté par J.-B. Tubi, d'après les dessins de Charles Le Brun.

Le portrait original est peint par Mignard. La gravure est de l'année 1665. Cette épreuve a été payée 60 francs.

197. *Portrait de Charrier.* Avant la lettre.

D'une famille noble originaire d'Auvergne, dont on trouve des traces dès 1296. Plusieurs d'entre eux occupèrent différentes charges dans l'Église, la magistrature ou les finances. L'un d'eux, Guillaume Charrier, fut échevin de Lyon sous Henri IV; sa femme, Gabrielle Dufour, était, en 1659, âgée de 85 ans. Elle avait eu 19 enfants du même lit et s'était vue aïeule de 90, bis-

aïeule de 32 et trisaïeule de 6, sans compter 21 gendres ou brus; ce qui portait sa progéniture à 168 enfants.

Gaspard Charrier, l'un des petits-fils de Guillaume, était lieutenant au présidial de Lyon; il fut prévôt des marchands de cette ville dans les années 1664 et 1665, et en cette qualité il complimenta le cardinal Flavio Chigi, neveu du pape Alexandre VII et son légat en France, lors de l'entrée solennelle de cette éminence à Lyon, le 31 mai 1664.

Le portrait de Gaspard Charrier a été gravé d'après le tableau de T. Blanchet, peintre lyonnais. La gravure est assez estimée; on reproche cependant à Masson d'avoir eu la bizarrerie de faire la figure d'une seule taille en spirale commençant par le bout du nez.

Clerc (Sébastien Le), né à Metz en 1637, mort à Paris en 1714. Graveur à l'eau-forte, cependant il a aussi employé le burin, mais seulement pour raccorder quelques parties. Le Clerc avait été d'abord ingénieur; il était savant en architecture, en mathématiques et en perspective. Sa gravure n'a pas toute la légèreté et la vivacité de celle de La Belle, mais on y trouve une sagesse et une fermeté très-convenables pour bien rendre en petit de grandes et nobles compositions.

Sébastien Le Clerc est l'artiste dont l'œuvre est le plus nombreux, puisque son catalogue se compose de 3,190 pièces gravées par lui; mais on doit dire aussi qu'une grande partie sont des fleurons, des lettres grises et des vignettes d'une très-petite dimension. Cependant on en connaît plusieurs assez grandes et dont la composition est très-remarquable.

198. *L'Académie des Sciences.* Épreuve avant la lettre.

La pièce désignée sous le nom de l'*Académie des Sciences* est une des plus grandes compositions de Le Clerc; il la grava en 1698. Les groupes de figures y sont savamment distribués et l'intelligence du clair-obscur y est observée avec beaucoup d'art. Le fond est occupé par une architecture élégante qui offre l'idée d'un vaste établissement destiné à l'enseignement. On sera sans doute étonné d'apprendre que pour trouver les modèles des nombreuses machines que l'on voit dans cette estampe, Le Clerc n'a eu besoin de puiser que dans son propre cabinet.

La rare et curieuse épreuve que nous avons sous les yeux est remarquable par un grand nombre de différences : les plus importantes sont de n'avoir ni armes ni inscription dans la marge du bas. On peut trouver la description des autres différences dans le catalogue de l'OEuvre de Le Clerc, tome II, p. 120 et suiv.

199. *Entrée d'Alexandre dans Babylone.* Épreuve avec la tête de profil.

Le Brun avait composé le même sujet pour être exécuté en tapisserie à la manufacture des Gobelins, où demeurait Sébastien Le Clerc, et ce graveur en avait fait en 1696 une petite estampe copiée d'après celle gravée par Gérard Audran. Le Clerc s'imagina de traiter le même sujet que le premier peintre de Louis XIV, et en 1704 il présenta sa gravure au roi, qui, en l'accueillant avec bonté, crut pouvoir lui faire un reproche, c'est que son héros avait la tête de profil et qu'il semblait diriger son regard sur la porte de la ville où il allait entrer, plutôt que de le tourner du côté des spectateurs, ce qui ferait voir de face la tête du héros. Le Clerc, sentant la justesse de l'observation, suivit les conseils du roi, et le lendemain il lui rapporta une nouvelle épreuve avec le changement demandé par le roi.

Les premières épreuves sont donc assez rares; il se trouve aussi un grand nombre de différences qui sont soigneusement désignées dans le catalogue de l'OEuvre de Le Clerc, tome II, p. 227 et suiv.

Adrien Vanden Velde, né en 1639 à Amsterdam, où

il mourut en 1672. Peintre et graveur à l'eau-forte. Dès l'âge de quatorze ans il avait déjà fait quelques essais; deux de ces premières gravures, quoique bien inférieures à celles qu'il fit postérieurement, ont été vendues 950 francs chacune à la vente du cabinet de M. le comte Rigal, en décembre 1817.

200, 201, 202. *Trois sujets représentant des Vaches.*

Ces trois pièces, connues sous le nom des trois Vaches de Vanden Velde, sont très-recommandables par la pureté et la légèreté de la pointe, ainsi que par l'esprit et la finesse d'expression des animaux, qui sont de la plus grande vérité. Gravées par Vanden Velde, à l'âge de 30 ans, elles viennent du cabinet Borduge, et ont été acquises en 1812 pour le prix de 200 francs. Les planches ayant été retrouvées en bon état, le prix en a diminué.

Gérard Édelinck, né en 1639 à Anvers, mort à Paris en 1707. Graveur au burin, il doit être regardé comme le plus habile graveur du règne de Louis XIV. Élève de Corneille Galle, il fut appelé à Paris par le ministre Colbert, et a fait un grand nombre d'estampes dont aucune n'est médiocre, et parmi elles se trouvent plusieurs chefs-d'œuvre. Son burin est plus soigné que celui des autres graveurs flamands; mais dans son travail le soin ne dégénère pas en petitesse, et n'entraîne pas cette longueur de temps et cette marche pénible qui amènent toujours de la froideur.

203. *Sainte Famille.* Épreuve avant la lettre.

De toutes les Saintes Familles, celle-ci est la plus célèbre : plusieurs motifs réunis semblent être cause de cette distinction; l'une des meilleures productions de Raphaël, c'est aussi une des plus belles peintures du Musée de France. Ce tableau fut envoyé à François Ier par Raphaël, en 1518, comme un témoignage de reconnaissance du peintre, pour la générosité avec laquelle le monarque lui avait payé son tableau de Saint-Michel. Cette estampe enfin est un véritable chef-d'œuvre de gravure.

La Vierge s'incline pour recevoir l'Enfant Jésus, qui s'élance avec joie pour l'embrasser : à la droite de la Vierge, sainte Élisabeth, un genou à terre, tient le petit saint Jean, qui joint les mains; au fond, de l'autre côté, est saint Joseph, la tête appuyée sur sa main gauche; dans le haut on voit deux anges, dont un répand des fleurs.

Plus on regarde cette estampe, plus on la trouve admirable. Quelle sublimité de composition! quelle grandeur, quelle noblesse dans les têtes! Celle de la Vierge étonne par les grâces qui y sont répandues; elle inspire l'admiration et le respect. Que de beautés dans le caractère et dans la figure de l'Enfant Jésus et du petit saint Jean! Quelle fermeté et quelle douceur dans le burin! Quelle correction dans le dessin!

On ne connaît que deux épreuves avant la lettre de cette belle estampe. Celle-ci faisait partie du cabinet de M. Paignon d'Ijonval, qui l'avait achetée pour 262 francs à la vente du cabinet de Rubempré en 1765. En 1816, M. Morel de Vindé, héritier de M. Paignon d'Ijonval, vendit son cabinet en entier à M. Woodburne de Londres; elle passa depuis dans le cabinet du duc de Buckingham. Lors de la vente de ce cabinet, en 1834, elle fut acquise par la Bibliothèque de France pour le prix de 2,300 francs.

L'autre épreuve avant la lettre fut longtemps dans la possession d'un religieux du couvent des Chartreux de Paris. Depuis elle passa dans le cabinet Borduge, fut acquise ensuite par le duc de Saxe-Teschen, dont le cabinet appartient maintenant au prince Charles.

204. *Sainte Famille.* Épreuve avant les armes.

Nous venons de dire que l'on ne connaît que deux épreuves avant la lettre de cette belle estampe. Les épreuves recherchées sont celles qui, comme celle-ci, sont tirées avant qu'on ait gravé les armes de Colbert au milieu du bas.

205. *La Magdeleine.* Épreuve avant la lettre.

Après avoir vécu dans la dissipation, Marie-Magdeleine voulut revenir à Dieu; elle sentit combien étaient vaines toutes les parures auxquelles elle avait attaché tant de prix, elle les rejeta et les vendit ensuite pour en donner la valeur aux pauvres.

Ce tableau fut commandé à Le Brun, premier peintre de Louis XIV, par madame de La Vallière, pour être placé au couvent des Carmélites de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, où elle avait pris l'habit sous le nom de Louise de la Miséricorde. Le rapport de situation entre ces deux personnes, célèbres par leur beauté et par leur repentir, a sans doute accrédité le bruit qui a fait regarder cette pièce comme le portrait de madame de La Vallière en Magdeleine. Rien ne prouve cependant une pareille assertion, et la figure ne présente aucun caractère de ressemblance avec la tête de belle favorite.— Par des Mémoires particuliers de la famille de Brienne, on sait au contraire que le roi s'était opposé à ce que le portrait de cette dame fût fait en Magdeleine.

Cette belle gravure a été acquise de M. de Jerningham, en 1817, pour le prix de 900 francs. Une épreuve de cette estampe fit partie de l'exposition qui eut lieu dans la galerie du Louvre, en 1699.

206. *Alexandre visitant la famille de Darius.*

Cette belle composition, désignée sous le nom de la tente de Darius, fait partie de la suite des batailles d'Alexandre. (Voyez n. 222 à 225.)

207. *Combat de quatre Cavaliers.* Épreuve avant les noms du peintre et du graveur.

Cette gravure, faite d'après un carton de Léonard de Vinci,

représente quatre cavaliers cherchant à s'arracher une enseigne. Il a été exposé à Florence en 1502, et Raphaël l'a vu n'ayant alors que 19 ans. Cette belle estampe n'est rare que quand elle est comme celle-ci avant les noms. Elle a été acquise en 1810, pour le prix de 400 fr.

* 208. *Philippe de Champaigne.* Épreuve avant la lettre, probablement unique.

Né à Bruxelles le 26 mai 1602, Champaigne, dès son enfance, montra beaucoup de goût pour le dessin, et il copiait tout ce qu'il rencontrait de tableaux ou d'estampes; son père, malgré sa répugnance pour les arts, le plaça successivement chez différents peintres, dont le plus habile fut le paysagiste Fouquière; il vint à Paris en 1626, y fit connaissance avec Poussin, et remplaça bientôt l'un de mes aïeux, peintre, dont il épousa la fille aînée.

C'est en 1668 qu'il peignit son portrait de grandeur naturelle, tenant un papier roulé dans sa main; le fond du tableau est un paysage où l'on voit la ville de Bruxelles. Ce beau portrait a été gravé par Édelinck en 1676; il fut donné à l'Académie de peinture huit ans après la mort du peintre, et fait maintenant partie du Musée du Louvre.

Cette magnifique épreuve a fait partie de la collection de M. Scitivaux; elle a passé dans celle de M. Debois, et fut acquise pour 1,350 fr. à sa vente en 1844.

209. *Portrait de Desjardins.* Épreuve avant la lettre.

Martin Vanden Bogaert, né à Bréda en 1640, vint fort jeune à Paris, où il mourut en 1694. Au lieu de conserver son nom en hollandais ou de le traduire littéralement en celui de Du Verger, il prit le nom de Desjardins, sous lequel il est connu.

C'est à lui qu'on devait la statue équestre, en bronze, de Louis XIV à Lyon; la statue pédestre de Louis XIV, qui se voyait à la place des Victoires, et une autre en marbre à l'orangerie de Versailles, laquelle avait d'abord été exécutée pour décorer la place des Victoires.

Ce portrait a été peint d'après Rigault; l'épreuve vient du

cabinet de Beringhen. Une autre épreuve avait été donnée par le graveur à l'Académie de peinture.

* 210. *Portrait de Nathanael Dilger.* Très-belle épreuve.

Deux personnages du nom de Dilger ont vécu à la même époque et dans la même ville ; tous deux ont été pasteurs à Dantzig, tous deux ont publié des sermons peu recherchés maintenant, tous deux enfin ont eu leur portrait gravé par des artistes célèbres.

L'un, Nathanael, naquit à Dantzig le 5 septembre 1604; il succéda à son père Daniel en 1645, et mourut le 31 mars 1679 doyen des pasteurs de sa ville natale. Son portrait a été gravé par Gérard Édelinck en 1683 ; c'est un des chefs-d'œuvre de cet habile graveur.

L'autre, Dilger, se nommait Daniel; il est né en 1572, fut pasteur en 1605, et mourut le 26 février 1645. Son portrait est gravé par Jérémie Falck.

211. *Portrait de Jean Dryden.* Épreuve avant les armes.

Dryden, poëte, né en Angleterre en 1631, y mourut le 1er mai 1701. Ses talents le firent accueillir à la cour de Jacques II ; mais, s'étant fait catholique en 1688, ses ennemis le perdirent auprès de Guillaume III, qui lui retira ses pensions et le laissa mourir dans la misère. Dryden s'est signalé dans tous les genres de poésie; il a donné un grand nombre de tragédies et de comédies, une traduction de Virgile en vers anglais, et une traduction en prose du poëme de la peinture d'Alphonse Dufresnoy.

Ce portrait, gravé d'après Kneller, est d'une grande rareté avant la lettre; il vient du cabinet Dufresne, et a été acquis en 1812 pour 500 fr.

Édelinck (Jean), né vers 1640 à Anvers, mort à Paris. Graveur au burin, il n'a jamais égalé son frère, mais il a été son imitateur.

212. *Apollon servi par des Nymphes.* Épreuve avant la lettre.

Beau groupe de marbre sculpté par Girardon; il est maintenant placé dans la grotte d'un rocher factice construit sous le règne de Louis XVI, dans un des bosquets du jardin de Versailles. L'auteur a supposé le dieu du jour venant d'achever sa course; il est reçu chez Téthys et servi par ses nymphes.

Cette gravure fait partie des planches du cabinet du roi, gravées par ordre de Colbert. On croit unique cette épreuve avant la lettre, qui vient du cabinet Dufresne.

Tête de Moïse. Voy. n° 187.

Audran (Gérard), né à Lyon en 1640; mort à Paris en 1703. Graveur à l'eau-forte et au burin; sa famille était déjà connue dans la gravure; il apprit les éléments de son art dans la maison paternelle; tout son talent appartient donc en entier à la France, et il s'est élevé au premier rang parmi les graveurs. Sa manière peut-être plaira moins que celles d'Édelinck et de Poilly; mais, excellent dessinateur, il n'a jamais cherché à faire briller son burin, à faire remarquer la beauté de son travail. Il est bien difficile de connaître sa méthode, parce qu'il n'en avait pas; maître de son burin comme de sa pointe, il a mêlé ses divers travaux, suivant ce qu'il jugeait nécessaire, pour rendre avec précision le tableau qu'il copiait.

213. *La femme adultère.* Épreuve avant les points.

Les lois de Moïse ordonnaient de lapider les adultères, et Jésus-Christ prêchait le pardon des offenses. Des pharisiens,

voulant voir comment il pourrait accorder ces deux sentiments si opposés, lui amenèrent une femme prise en flagrant délit, et lui demandèrent ce qu'il pensait que l'on devait en faire. Alors Jésus-Christ se baissa et traça ces mots sur le terrain : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Avec quelle noblesse Poussin a représenté la coupable, honteuse de son crime, intimidée par la présence de ses accusateurs, et cependant plaçant encore quelque espérance dans la bonté de son juge! La femme est à genoux; le désordre de ses vêtements indique bien qu'elle a été surprise et amenée contre son gré; sa pose est remplie d'abandon, sans indécence; elle paraît humiliée sans être avilie. La figure de Jésus-Christ n'est pas sublime, comme on pourrait le désirer; sa physionomie n'a pas d'élévation, et la figure est un peu courte; mais tous les autres personnages sont animés de sentiments divers, rendus avec une vérité et un talent au-dessus de tout éloge.

Cette gravure est une des deux faites purement au burin par Gérard Audran, et il faut y regarder avec beaucoup d'attention pour s'en apercevoir. Le tableau fut peint vers 1653 pour l'architecte André le Nôtre : Gérard Audran en fit alors une si belle gravure, qu'elle contribua certainement à étendre la réputation du peintre. Le tableau a passé depuis dans la collection du roi; il se voit maintenant dans la galerie du Louvre.

214. *Coupole de la chapelle de Sceaux*, en cinq feuilles.

Cette composition allégorique, peinte à fresque par Charles Le Brun, représente le triomphe du Nouveau Testament sur l'Ancien. Dieu le Père, dans sa gloire, paraît proférer ces paroles : *C'est ici mon fils bien-aimé, écoutez-le!* Plusieurs anges, disposés autour du groupe principal, tiennent l'arche d'alliance et le chandelier à sept branches; d'autres jouent de divers instruments.

C'est Colbert qui avait fait construire et décorer le château de Sceaux, entièrement détruit en 1795.

215. *Coupole du Val-de-Grâce*, en six feuilles.

L'Italie, si riche en peintures à fresque, n'a pas de composi-

tion plus vaste que celle-ci, due au génie et au pinceau de Pierre Mignard. Dans la partie la plus élevée de la voûte, il a représenté la Sainte-Trinité et ses principaux mystères, entourés d'une foule innombrable d'anges. Au-dessous sont dispersés par groupes les prophètes, les martyrs et les saintes qui se sont le plus illustrés; enfin, dans la partie inférieure, on remarque quelques patriarches, les chefs d'ordres saint Benoît et sainte Scolastique, puis la reine Anne d'Autriche conduite par sainte Anne et saint Louis, venant faire à Dieu l'hommage de la couronne de France et promettant de faire construire l'église du Val-de-Grâce.

Cette grande composition, dans laquelle on compte plus de 200 figures, dont quelques-unes ont 16 pieds de proportion, fut faite en huit mois, et Mignard eut l'honneur de voir son ouvrage chanté par Molière, dans le poëme intitulé la *Gloire du Val-de-Grâce*. On possède au Musée du Louvre une copie en grisaille de cette coupole; elle a été faite par Corneille aîné, et donnée par Mignard à l'Académie de peinture le 1er décembre 1691, probablement comme son morceau de réception.

216. *Martyre de saint Laurent.* Épreuve avant les tailles sur les bords du nuage.

Le même sujet se trouvant décrit sous le n° 54, nous y renvoyons pour en trouver l'historique.

Le Sueur, dans ce tableau, s'est montré sublime. Contemporain du Poussin, il l'a égalé dans la composition, et, ainsi que lui, admirateur des antiques, il a souvent imité la sagesse et la sévérité de leur draperie.

* 217. *Martyre de saint Gervais* ou de *saint Protais.* Épreuve avant la lettre et avant la bordure.

On ne connaît rien de l'existence des saints martyrs Gervais et Protais, dont les corps furent trouvés ensemble par saint Ambroise, en 386, dans une des églises de Milan, et transportés alors dans la cathédrale. Quoiqu'on soit dans l'usage de réunir leur culte et de les honorer ensemble, cependant le peintre Le Sueur, dans cette composition, n'en a représenté qu'un seul,

que, sans trop de motif, on croit être saint Protais. Le tableau a été peint vers 1651 pour la paroisse de Saint-Gervais, à Paris. Il fait maintenant partie du Musée du Louvre.

Cette épreuve, que l'on croit unique, a passé dans les cabinets de Silvestre et Scitivaux; elle a été acquise à la vente Debois, en 1844, pour 200 francs.

218. *Mort de saint François.* Épreuve avant la lettre.

Jean Bernadon, né à Assise en 1182, si connu sous le nom de *François d'Assise*, resta dans le commerce jusqu'à l'âge de 25 ans. Sentant alors un grand mépris pour les biens de ce monde, il quitta sa famille, donna aux indigents tout ce qu'il possédait, et fit vœu de pauvreté. C'est surtout à quoi il astreignit les cordeliers, qu'il institua en 1209 sous le nom de frères mineurs, pour désigner l'humilité dont ils faisaient profession, et les distinguer des dominicains, qui, s'adonnant à la prédication, semblaient supérieurs à eux. Il établit ensuite des religieuses de Sainte-Claire ou pauvres-dames; et enfin des hommes mariés ayant voulu suivre sa règle, il institua pour eux le tiers ordre de Saint-François, ou frères de la pénitence.

Vers l'âge de quarante ans, saint François, s'étant retiré sur une montagne très-élevée de l'Apennin, y fit un jeûne de quarante jours, pendant lequel il crut voir un Séraphin crucifié fondant sur lui d'un vol rapide, et lui imprimant des stigmates semblables aux plaies de J. C. et dont il conserva depuis les cicatrices; c'est ce qui lui fit donner les surnoms de *Séraphique* et de *Stigmatisé*. Il vécut encore deux ans, toujours rempli de douleur, et encore plus comblé de patience; puis, sentant sa mort approcher, il se fit conduire dans sa ville natale, où, ayant réuni les frères de son ordre, il les exhorta de nouveau, et mourut, les bras croisés sur la poitrine, le 4 octobre 1226. Il fut canonisé deux ans après par le pape Grégoire IX.

Audran a gravé cette pièce d'après Annibal Carrache. Cette épreuve vient du cabinet de Beringhen.

219. *La Peste d'Ægine.* Épreuve avant la lettre.

Ægine, ayant été enlevée par Jupiter, fut transportée dans l'île d'Œnone, qui reçut alors son nom; elle y donna naissance

à un fils. Æaque, devenu roi, gouverna sagement son peuple; mais Junon, toujours jalouse, envoya dans cette île un serpent qui empoisonna toutes les sources, et fut ainsi cause d'une peste dont Ovide donne une longue et terrible description. Mignard, en faisant ce tableau, a bien rendu toutes les scènes d'horreur dont parle le poëte.

Cette belle épreuve vient du cabinet de Dufresne; elle a été payée 400 francs en 1812.

* 220. *Le Temps découvrant la Vérité.* Épreuve avant la lettre et avant la dédicace.

Dans cette ingénieuse allégorie, Poussin fait voir qu'avec le temps on parvient toujours à découvrir la vérité, malgré l'envie et la médisance, dont les efforts inutiles ne peuvent l'empêcher d'être connue.

Ce tableau était un plafond peint, en 1641, pour le cardinal de Richelieu; il est maintenant dans le Musée du Louvre; l'épreuve, que l'on croit unique dans cet état, a passé dans les cabinets de Valois, Logette, Scitivaux et Debois. Elle fut acquise à cette vente, en 1844, pour le prix de 660 francs.

221. *Énée emportant son père Anchise.* Épreuve avant toutes lettres.

Énée, voyant la défense de Troie impossible, détermine son père Anchise à se placer sur ses épaules; il donne la main à son fils Ascagne, et engage Créuse, son épouse, à le suivre. On admire dans ce groupe la beauté de la composition. Quelle expression dans les regards d'Énée, dans le profond abattement du vieillard, dans l'émotion du jeune Ascagne, dans la tête sublime de Créuse!

Ce tableau fut acheté en 1634 par le maréchal de Créqui, ambassadeur à Rome; après sa mort, il passa dans le cabinet du cardinal de Richelieu, qui le laissa en mourant à Louis XIII; il est maintenant dans la galerie du Louvre. De toutes les gravures de Gérard Audran, cette estampe et celle de la femme adultère, d'après Poussin, sont les seules où il n'ait employé que le burin sans aucune préparation à l'eau-forte.

222 à 225. *Les Batailles d'Alexandre.* Épreuves avant le nom de Goyton.

Ces tableaux donnent une haute idée du talent de Le Brun : les actions y sont représentées avec vigueur, les mouvements sont nobles et animés, le désordre des combats bien exprimé et pourtant sans confusion dans les groupes, qui sont distribués avec art.

Cette suite de cinq grandes estampes encadrées fut donnée par le peintre Le Brun à l'Académie royale de peinture et sculpture; elle fut alors placée dans le passage qui communiquait de la salle d'assemblée à la troisième salle. Ce local est détruit maintenant, et c'est à sa place qu'on a construit le grand escalier du Musée.

(222.) *Passage du Granique.*

La plupart des généraux d'Alexandre regardaient comme une témérité le passage d'un fleuve profond dont les bords étaient occupés par tant de milliers d'hommes. Parménion lui-même engageait ce prince à différer jusqu'au lendemain avant le jour, mais son avis ne fut point écouté. Le héros s'élance dans le fleuve, suivi de treize compagnies de cavalerie ; il s'avance au milieu d'une grêle de traits vers l'autre bord qui est très-escarpé. A peine eut-il traversé le fleuve qu'il fut obligé de combattre pêle-mêle avec des ennemis qui ne laissaient pas aux troupes le temps de se mettre en bataille.

Alexandre, que l'éclat de son bouclier et le panache de son casque faisaient remarquer, est personnellement assailli : Resace et Spithridate, généraux de Darius, viennent ensemble l'attaquer. Ce dernier lui donne sur la tête un si violent coup de son cimeterre, qu'il fait tomber le panache de son casque; mais, avant de pouvoir lui porter un second coup, Clitus le voit, lui abat le bras avec sa hache, et, en même temps, Resace tombe mort d'un coup d'épée de la main d'Alexandre.

(223.) *Bataille d'Arbelles.*

En rapportant ce fait historique, Quinte-Curce ajoute : Soit illusion, soit réalité, ceux qui environnaient Alexandre crurent voir un aigle planer d'un vol paisible un peu au-dessus de la tête du héros, sans s'effrayer ni du bruit des armes, ni des gémissements des mourants. Le divin Aristandre, que l'on voit à pied

près du prince, fait remarquer aux soldats cet événement extraordinaire et le leur indique comme un présage de la victoire.

(224.) *Entrée d'Alexandre dans Babylone.*

C'est encore dans Quinte-Curce que nous trouvons le programme du tableau de Le Brun. Cet historien rapporte que, lorsque Alexandre entra dans la capitale de l'Asie, une grande partie des habitants de Babylone garnissait les murailles, une foule plus considérable encore allait à sa rencontre. De ce nombre était Bagophanes, gardien de la citadelle et des trésors de Darius, qui, pour ne pas le céder en empressement à Mazée, avait fait joncher de fleurs toute la route et dresser de chaque côté des autels d'argent où fumaient avec l'encens mille autres parfums. Le roi, accompagné de ses capitaines, entra dans la ville, monté sur un char, et la foule le suivit jusqu'au palais.

(225.) *Porus vaincu.*

Alexandre, victorieux depuis huit années, éprouvait encore de la résistance de la part de Porus, l'un des rois les plus puissants de l'Inde. Les deux armées étaient depuis plusieurs jours sur les bords de l'Hydaspe; mais Alexandre, profitant d'un temps orageux, donna l'ordre de traverser le fleuve au milieu de la nuit et sur plusieurs points. Ayant ainsi trompé la vigilance de Porus, le malheureux prince, malgré ses brillantes phalanges, ses nombreux chariots de guerre et ses éléphants monstrueux, fut entièrement défait.

Aussi remarquable par la hauteur de sa stature que par son courage et ses malheurs, le monarque blessé fut amené devant le vainqueur, qui, le recevant avec bonté, lui demanda comment il voulait être traité. — En roi, répondit Porus dont la fierté n'était pas abattue.

La Famille de Darius. Voy. n° 206.

Élie Hainzelmann, né en 1640 à Augsbourg, où il mourut en 1694. Graveur au burin, Hainzelmann, élève de Poilly, a imité la manière de son maître, et s'est acquis une grande réputation par les estampes qu'il a publiées pendant son long séjour à Paris.

226. *Sainte Famille.* Épreuve avant le paysage et le vase de fleurs sur la fenêtre.

Cette sainte famille, gravée d'après Annibal Carrache, est connue sous le nom de *Silence du Carrache.* La Vierge paraît en effet empêcher saint Jean de faire aucun bruit ni de toucher à l'enfant Jésus, dans la crainte de troubler son sommeil. Cette épreuve, acquise en 1812, a été payée 400 francs.

Ragot (François), graveur, né à Bagnolet, près Paris, en 1641. Quoique d'un talent médiocre, il a fait, d'après Vorstermann, Pontius et autres, des copies qui ont trompé quelques personnes.

* 227. *Le Christ mort,* d'après Van Dyck. Voy. n° 98.

Baudet (Étienne), né à Blois en 1598, mort à Paris le 8 juillet 1671. Graveur au burin, il a souvent employé la pointe sèche (1).

* 228. *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon.* Épreuve avant la lettre.

Poussin, dans quelques-uns de ses tableaux, a peint diverses scènes de la vie de Moïse sauvé des eaux du Nil par la fille de Pharaon; il nous le représente ici amené au roi pour le lui faire aimer. On remarque dans cette composition l'étonnement du roi voyant l'enfant jeter sa couronne au lieu de répondre à ses caresses; la colère des prêtres égyptiens qui veulent se défaire d'un Hébreu dont l'action leur paraît un funeste présage; enfin la crainte qu'éprouve la princesse en pensant au danger qui menace son enfant adoptif.

Ce tableau a été peint à Rome pour le cardinal Massini, il fait maintenant partie du Louvre. L'épreuve de cette gravure a fait partie des cabinets de MM. Scitivaux et Debois.

(1) C'est par erreur que l'article de Baudet se trouve répété ici. Le n° 228 devrait se trouver après le n° 107.

François Spierre, né à Nancy en 1643, mort à Marseille en 1681. Peintre et graveur au burin, il abandonna l'école de Vouet pour entrer dans l'école de Poilly; bientôt il devint le rival de son maître pour la douceur et l'agrément de son burin, et sut rendre la couleur et le clair-obscur avec plus de perfection que lui. Jeune encore, il fit le voyage d'Italie, où il cultiva les deux arts qui avaient partagé son temps.

229. *Sainte Famille.* Épreuve avant la draperie.

La sainte Vierge assise tient l'Enfant Jésus qui cesse de teter pour prendre des fruits que lui présente saint Jean.

C'est d'après un tableau du Corrége appartenant au marquis del Carpio, vice-roi de Naples, que Spierre a fait cette belle gravure, dans laquelle on retrouve le talent du plus gracieux des peintres.

Les premières épreuves sont d'une extrême rareté; dans les secondes épreuves on a ajouté une petite draperie pour couvrir la nudité de l'Enfant Jésus, puis dans le fond à droite on voit quelques petits arbres. Cette épreuve vient du cabinet de Beringhen : en 1779, à la vente Mariette, une épreuve semblable a été payée 500 francs.

Mariette (Jean), né en 1659 à Paris, où il mourut en 1742. Il a quitté la gravure pour se livrer au commerce des estampes.

* 230. *Moïse sauvé des eaux.* Épreuve avant toutes lettres.

Les Hébreux, étant en Égypte, devinrent si nombreux, selon l'Exode, que les Égyptiens craignirent qu'ils ne se rendissent maîtres de leur pays et de leurs personnes. Le roi Pharaon ordonna donc que tous les enfants mâles, au moment de leur naissance, fussent jetés dans le Nil. Mais Sephora ne put consentir à com-

mettre un tel crime, elle éleva donc son fils Moïse jusqu'à trois mois; mais, ne pouvant plus le tenir caché, elle prit un panier de jonc, et l'ayant enduit de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant et l'exposa parmi les roseaux sur les bords du fleuve. La sœur de cet enfant se tint un peu loin pour voir ce qui en arriverait. La fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, et ses filles marchaient sur les bords du fleuve. Elle, ayant aperçu ce panier parmi les roseaux, envoya une de ses filles qui le lui apporta; elle l'ouvrit, et trouvant dedans ce petit enfant qui criait, elle fut touchée de compassion et elle dit: C'est l'enfant d'un Hébreu. Alors la sœur de l'enfant dit à la fille de Pharaon : Vous plaît-il que je vous aille quérir une femme des Hébreux qui soit en état d'allaiter, afin qu'elle vous allaite cet enfant. Elle lui répondit : Allez.

Poussin a peint ce sujet quatre fois : en 1638 pour André Le Nostre, à qui la gravure fut dédiée en 1692; en 1651 pour M. Raynon (ce tableau a passé depuis dans le cabinet de M. de Seignelay); en 1654 pour J. Stella. Ce tableau est admirable.

L'épreuve exposée a été acquise 90 francs à la vente de Debois, en 1841.

Dorigny (Nicolas), né en 1657 à Paris, où il mourut en 1746. Peintre et graveur à l'eau-forte et au burin, il fut d'abord avocat, quitta la robe pour s'armer d'un pinceau, et abandonna celui-ci pour prendre le burin. Habile dessinateur et bon graveur, il n'atteignit pourtant pas à la hauteur de Gérard Audran; mais ses estampes, d'après les cartons d'Hampton-court, la Transfiguration d'après Raphaël, et la Descente de croix d'après Daniel de Volterre, démontrent assez la grandeur de son talent.

231 à 240. *Histoire de Psyché.* Estampes coloriées sous la direction de Nicolas Piccola.

Cette histoire de Psyché et de l'Amour est peinte par Ra-

phaël, dans les pendentifs et les voûtes de la cassine d'Augustin Chigi à Rome. Cette galerie est souvent désignée sous le nom de la Farnésine.

Les sujets de cette histoire sont au nombre de 26 sur 11 feuilles, savoir :

(231.) *Amour se piquant à ses propres traits.—Vénus, irritée contre Psyché qui avait méprisé sa beauté, charge l'Amour de sa vengeance. — L'Amour, triomphant de Jupiter, s'est emparé de son foudre.*

(232.) *L'Amour maître du trident de Neptune.—L'Amour indique aux Grâces la beauté que sa mère persécute et pour laquelle il est déjà enflammé. — L'Amour maître de la fourche de Pluton.*

(233.) *Vénus, poursuivant Psyché, s'indigne de la protection que lui accordent Junon et Cérès. — L'Amour s'étant emparé de l'épée et du bouclier de Mars. — Vénus, fatiguée de poursuivre Psyché, retourne au ciel dans son char.*

(234.) *L'Amour porteur de l'arc et des flèches d'Apollon. — Vénus obtient de Jupiter que Psyché soit réclamée par Mercure, près du dieu des Enfers.*

(235.) *L'Amour maître du thyrse de Bacchus. — Mercure, par ordre de Jupiter, convoque tous les dieux pour se prononcer sur le mariage de l'Amour avec Psyché. — L'Amour s'étant emparé de la flûte de Pan.*

(236.) *L'Amour portant le casque et le bouclier d'Alexan-*

dre. — Psyché rapporte pour Vénus un vase rempli de l'onde noire du Styx. — L'Amour portant les armes d'un héros.

(237.) *Psyché, revenant des Enfers, offre à Vénus la boîte de beauté que lui a donnée Proserpine. — Des Amours jouent avec la massue d'Hercule. — L'Amour se plaint à Jupiter du tourment que lui occasionne le courroux de sa mère contre Psyché.*

(238.) *L'Amour devenu maître du marteau et des pinces de Vulcain. — Mercure, par ordre de Jupiter, amène Psyché dans l'Olympe pour la donner à l'Amour. — L'Amour, dominateur des éléments, subjugue même les lions et les monstres marins.*

(239.) *Le Conseil des dieux, dans lequel se trouve l'Amour plaidant sa cause près de Jupiter; Vénus paraît dédaigner une simple mortelle pour son fils; Mercure offre à Psyché la coupe d'ambroisie qui va la rendre immortelle.*

(240.) *Le Banquet des dieux où l'on voit l'Amour et Psyché assis à la même table avec Jupiter et les autres dieux; Ganimède offre l'ambroisie à Jupiter, Bacchus verse des flots de vin, les Heures parsèment des fleurs, les Grâces répandent des parfums, Apollon, les Muses, dansent ayant Terpsichore à leur tête.*

Dans le fond de cette galerie est le *Triomphe de Galatée*. Voy. n° 391.

Benoît Audran, né à Lyon en 1661; mort à Louzuer, près de Sens, en 1721. Graveur à l'eau-forte et au burin; neveu et élève du célèbre Gérard Audran, il s'est distingué dans la gravure.

241. *Alexandre malade.* Épreuve avant la lettre.

Alexandre, étant en Cilicie, tomba dangereusement malade pour s'être baigné inconsidérément dans le fleuve Cydnus; la nécessité de s'opposer aux armées de Darius lui faisait dire *qu'il désirait plutôt une mort prompte qu'une guérison tardive.*

Philippe, son médecin, lui promit un breuvage au moyen duquel il enlèverait toute la violence du mal : mais Alexandre ayant reçu de Parménion une lettre par laquelle il l'avertissait de ne point se fier à son médecin, parce que Darius l'avait gagné par l'offre de mille talents, il se trouva dans une grande perplexité. Cependant Alexandre ayant pris la coupe où était le breuvage préparé, remit en même temps à son médecin la lettre de Parménion, en fixant les yeux sur lui tandis qu'il buvait, pour découvrir sur son visage quelques indices de ce qui se passerait dans son âme. La suite fit connaître la fausseté des craintes de Parménion et la grandeur de la science de Philippe.

Cette pièce fait honneur au talent du graveur; elle a été exécutée en 1711, d'après un tableau de Le Sueur, qui alors ornait le plafond du cabinet de M. de Nouveau, à la place Royale. A l'époque où a été faite la gravure, il faisait partie de la galerie du Palais-Royal.

Les belles épreuves sont très-recherchées : on n'en connaît que deux avant la lettre. Celle-ci a appartenu à Silvestre. Elle a été acquise, en 1819, pour 420 francs, à la vente du cabinet Van Putten.

Drevet le père (Pierre), né à Lyon en 1664, mort à Paris en 1739. Graveur au burin, d'un grand talent, il s'est particulièrement fait remarquer par la gravure de beaux portraits d'un grand caractère.

242. *Portrait de Louis XIV en pied.*

Louis XIV, né à Saint-Germain en 1638, monta sur le trône à l'âge de cinq ans, et mourut en 1715. Pendant l'espace de son règne, qui dura 62 ans, il ne se contenta pas de conserver à la France la prépondérance que lui avaient acquise les talents de Henri IV et de Sully, aussi bien que la politique de Louis XIII et du cardinal de Richelieu, il sut encore l'élever au-dessus des autres nations, en faisant fleurir à la fois les *Sciences*, les *Lettres* et les *Arts*.

Ce beau portrait, peint par Rigaud, est un des meilleurs modèles qu'on puisse présenter aux graveurs, pour la variété des travaux et la manière dont ils sont appropriés aux objets que l'auteur a voulu rendre. L'hermine, surtout, est un chef-d'œuvre, l'auteur ayant su conserver la blancheur qui distingue cette fourrure, tout en lui donnant l'effet nécessaire dans les parties ombrées.

243. *Portrait de Villars.* Épreuve avant la lettre.

Louis Hector, duc de Villars, né en 1653, d'abord page, puis colonel à l'âge de 21 ans, il en avait pourtant 49 lorsqu'il se trouva pour la première fois général en chef; c'était en 1702. Victorieux à sa première bataille, il fut proclamé *maréchal* par l'armée. Le roi instruit de ce fait lui en envoya le bâton et lui écrivit : « J'unis ma voix à celle de mes braves soldats. »

Le maréchal avait une taille imposante, une figure majestueuse, et Rigaud a bien représenté l'air et la stature du personnage. L'épreuve est avant les trophées dans les deux angles du haut, et avant l'inscription sur le socle du bas.

Cette rare et belle épreuve, acquise en 1812, a été payée 100 francs.

Leblon (Jacques-Christophe), né à Francfort en 1670, mort à Paris en 1741; peintre et graveur en mezzotinte. Malgré la variété de ses talents, cet artiste ne put réussir à faire fortune. Il s'occupa d'abord de graver en mezzotinte; puis, attaché à l'ambassade impériale du comte Martinitz, il alla à Rome

où il étudia la peinture sous Carle Maratti : le peintre hollandais Overbeck lui persuada ensuite de venir avec lui à Amsterdam, où il fit nombre de portraits en miniature fort estimés pour la vigueur du coloris. Revenant à ses premières études, il essaya de graver en couleur avec trois planches placées et imprimées successivement sur le même papier : la première en bleu, la seconde en jaune, et la troisième en rouge. Par le mélange de deux ou trois de ces couleurs on obtient toutes les nuances désirées avec l'intensité nécessaire pour rendre l'effet d'un tableau. Leblon ayant réussi dans ses essais, alla à Londres pour exploiter sa découverte plus en grand, mais une économie mal entendue et une mauvaise direction dans l'entreprise la firent échouer. Il voulut alors établir à Londres une manufacture de tapisseries, mais il n'eut pas de succès. Arrivé à Paris, où ses créanciers l'avaient mis dans la nécessité de se réfugier, il grava le portrait du cardinal Fleury, son protecteur, celui de Bossuet, et celui du roi Louis XV. En 1740 il obtint le privilége exclusif pour exploiter en France sa nouvelle manière de graver et d'imprimer ; mais il ne réussit pas davantage, et mourut à l'hôpital. Les estampes gravées par Leblon sont extrêmement rares, elles méritent d'être considérées comme le résultat d'une manière qui offre de grandes difficultés dans l'exécution.

244. *Portrait de Louis XV, roi de France.*

Ce beau portrait, gravé de grandeur naturelle, est sans doute fait d'après une peinture de Leblon lui-même; il fait voir que l'artiste était bon coloriste. Cette estampe vient du cabinet de Nicolas Ponce, graveur. Elle fut acquise à sa vente en 1831.

PIERRE-IMBERT DREVET, né en 1697 à Paris; mort en 1739. Graveur au burin dont le talent surpassa celui de son père.

245. *Éliézer et Rébecca.* Épreuve avant la lettre.

Rébecca, debout, accompagnée de plusieurs autres Israélites, arrive à la fontaine où l'attendait Éliézer, serviteur d'Abraham, que ce patriarche avait envoyé en Mésopotamie pour chercher la femme destinée à son fils Isaac.

Cette estampe, gravée d'après Coypel, n'offre pas un dessin bien correct; mais le burin est des plus moelleux : on ne connaît que trois épreuves avant la lettre. Celle-ci vient du cabinet de Dufresne; elle a été payée 1,000 fr. en 1812.

* 246. *Présentation de l'Enfant Jésus au temple.*

La loi de Moïse prescrivait aux femmes nouvellement accouchées de rester séparées pendant quarante jours, et alors de paraître à l'entrée du tabernacle pour leur purification, d'y présenter en même temps et d'y offrir à Dieu leur enfant premier-né, puis de le racheter en donnant en place un pigeon et un agneau que l'on pouvait remplacer par un second pigeon.

L'évangéliste saint Luc rapporte que le temps de la purification et de la présentation au temple étant accompli, Marie vint satisfaire à la loi en apportant son enfant au temple. « Or il y avait alors dans Jérusalem un homme appelé Siméon : c'était un homme juste et craignant Dieu, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur : il vint donc au temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu. Et, comme le père et la mère de

l'Enfant Jésus l'y apportaient, afin d'accomplir pour lui ce qui était usité, il le prit dans ses bras et bénit Dieu en disant : « C'est « maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre « serviteur, selon votre parole, puisque j'ai vu de mes yeux le « Sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être « exposé à la vue de tous les peuples. »

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne... qui était fort avancée en âge... étant donc survenue à la même heure, elle se mit aussi à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. »

Cette épreuve vient du cabinet Debois, et fut acquise 800 fr. en 1841.

247. *Portrait de Bossuet.* Épreuve avant les dates de naissance et de mort de Bossuet.

Ce portrait, gravé d'après Rigaud, présente un des plus grands prélats de la France, debout, en habits pontificaux, et couvert du manteau ducal en hermine : il a la main droite appuyée sur un livre par lequel l'artiste a désigné les écrits dont s'est occupé Jacques-Bénigne Bossuet, d'abord précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV, et depuis évêque de Meaux, et, en cette qualité, comte de Troyes.

Il est impossible de ne pas être surpris en pensant que ce portrait a été gravé par Drevet à l'âge de 26 ans. On y remarque un nombre de travaux infiniment variés, qui rendent avec une justesse étonnante les chairs et les cheveux, de l'hermine, du linon, de la dentelle, de la moire, du velours, des franges d'or et des ornements de bronze, etc.

Donné par un amateur qui voulut conserver l'anonyme.

Autre épreuve de cette même planche, avec les dates de naissance et de mort. Elle a été acquise 550 fr. en 1817.

248. *Portrait de Samuel Bernard.* Épreuve avec la main blanche.

Samuel Bernard, né à Paris en 1651, était fils d'un peintre, professeur à l'Académie de Paris. Placé dans la banque, il fit une fortune considérable et reçut le titre de comte de Coubert,

puis l'ordre de Saint-Michel ; il mourut à Paris, le 18 janvier 1739, âgé de 88 ans.

Samuel Bernard est représenté assis, appuyé sur son bureau, et indiquant que par ses ordres un grand nombre de vaisseaux parcourent les mers.

Dans les secondes épreuves, le dessus de la main gauche est couvert de travaux à la pointe sèche.

249. *Portrait d'Adrienne Lecouvreur.* Épreuve avant la lettre.

Cette célèbre actrice naquit à Fisme en 1690. Fille d'un chapelier qui demeurait dans le voisinage du Théâtre-Français, elle prit de bonne heure le goût du théâtre, et se montra supérieure dès ses débuts à l'âge de 15 ans. Reçue à la Comédie-Française en 1717, elle mourut en 1730 des suites d'une hémorragie et sans avoir pu faire appeler un ecclésiastique ; ce qui empêcha de l'inhumer avec les cérémonies habituelles. Son corps fut transporté la nuit, et déposé dans un champ près de la rivière, au coin d'un chemin formant aujourd'hui les rues de Lille et de Bourgogne.

Adrienne Lecouvreur se fit remarquer principalement dans les rôles tragiques, où elle montra une profonde intelligence, avec beaucoup d'âme et de vérité. Elle a écrit quelques lettres pleines de noblesse et de sentiment : on cite aussi d'elle quelques vers fort agréables.

Ce portrait a été peint par Charles Coypel, alors en grande réputation. Les épreuves avant la lettre sont d'une extrême rareté : celle-ci vient du cabinet Van Putten ; elle a été acquise, en 1820, pour le prix de 400 fr.

XVIIIE SIÈCLE

Jean-Baptiste Piranesi, né en 1707 à Rome, où il mourut en 1778. Architecte et graveur à l'eau-forte,

aucun autre n'a gravé les monuments ruinés ou conservés avec plus de justesse et de goût, ni d'une manière plus pittoresque ; on peut dire qu'il a eu des imitateurs, mais il n'a point eu de rivaux.

250. *Colonne Trajane.*

Cette colonne, seul reste de tous les monuments qui ornaient le Forum de Trajan, est d'une telle beauté, que, lorsqu'on a voulu élever à Paris un monument à la gloire de nos armées, on a cru ne rien trouver de mieux que de faire une colonne dans les mêmes proportions. La colonne Trajane est construite de 54 blocs de marbre ; elle a 2 mètres environ de diamètre et 43 mètres de haut, y compris la statue. Celle qu'on voit dans cette gravure représente Trajan ; mais elle est maintenant remplacée par un saint Pierre en bronze doré.

Les bas-reliefs dont cette colonne est décorée sont placés autour en spirale ; ils représentent la guerre de Trajan contre les Daces : on y trouve une foule de renseignements très-utiles sur les usages et les costumes des anciens. Apollodore, qui en est l'auteur, naquit à Damas : architecte de Trajan, il montra un grand génie, et fut comblé de ses faveurs ; mais l'empereur Adrien, ayant éprouvé ses railleries, s'en vengea d'une manière atroce en le faisant mourir.

251. *Colonne Antonine.*

Cette colonne fut construite à l'imitation de la colonne Trajane ; mais elle est plus forte et d'une moins belle proportion Son diamètre est de 5 mètres environ, et sa hauteur totale d 56 mètres environ, y compris la statue de saint Paul, mise à la place de celle d'Antonin le Pieux, qui lui avait fait donner son nom.

Les bas-reliefs représentent la guerre de Marc-Aurèle contre les Marcomans, nom sous lequel les Romains ont désigné les habitants de la Bohême et de la Moravie.

Drevet (Claude), né à Lyon en 1710 ; mort à Paris en 1768. Graveur au burin, il suivit les traces de son

cousin Pierre-Imbert Drevet. Claude Drevet, neveu de Pierre Drevet père, et son élève, s'est fait connaître avantageusement par la gravure de plusieurs beaux portraits.

252. *Portrait de Philippe-Louis de Sinzindorf.* Épreuve avant toutes lettres.

Né à Vienne en 1671, le comte de Sinzindorf fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais, son frère aîné ayant été tué, sa famille changea de résolution. Il avait fait ses études avec un tel succès, que, dès l'âge de 23 ans, l'empereur le chargea d'une mission diplomatique près des électeurs de la Bavière et du Palatinat. Après la paix de Ryswich, en 1705, il fut envoyé à Paris avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Lorsque Charles VI devint empereur, il accorda toute sa confiance au comte de Sinzindorf, et, à la mort du prince Eugène, c'est lui qui le remplaça entièrement dans la direction des affaires. A l'avénement de Marie-Thérèse, cette princesse lui confirma tous ces titres; cependant le ministre Sinzindorf crut devoir se retirer des affaires, et il mourut en 1742 d'une attaque d'apoplexie.

Protecteur de l'académie impériale des arts à Vienne, il pensait être un Mécène; mais son caractère haut et fier fit souvent des mécontents. Rigaud a peint ce portrait pendant le séjour du comte à Paris.

L'épreuve de ce portrait est avant la lettre, les armes et la bordure, l'écusson que l'on voit sur un autel à droite ne sont tracé qu'au simple trait.

Cette rare épreuve, acquise en 1812, a été payée 100 fr.

Jean-Jacques Balechou, né en 1715, à Arles; mort à Avignon en 1764. Graveur au burin, il s'est fait remarquer par une coupe habile, par des effets brillants dans les accessoires, mais il n'a pas donné

à ses têtes le sentiment et la vie que l'on admire dans les portraits de Nanteuil et des Drevet.

253. *Sainte Geneviève.* Épreuve avant la lettre.

Sainte Geneviève, patronne de Paris, y mourut en 512, à l'âge de 89 ans; elle était née à Nanterre, et fut consacrée à Dieu par saint Germain, évêque d'Auxerre, dans un voyage que fit ce prélat pour aller en Angleterre combattre l'hérésie pélagienne.

Sainte Geneviève est assise sur une pierre, ayant à ses pieds quelques moutons; elle a interrompu ses occupations pour se livrer à la lecture.

Cette estampe, d'après Vanloo, est le seul sujet historique qu'ait gravé Balechou, qui s'est d'abord fait connaître par de beaux portraits, ensuite par des marines dont les eaux sont un modèle qu'on a souvent cherché à imiter, et que Woollet seul est parvenu à atteindre.

Parmi les épreuves avant la lettre, il y a plusieurs différences : celle-ci est avant la jupe rélargie par le bas. Le haut de la planche n'est pas encore mis d'équerre. Elle vient du cabinet de Boulle, et a été payée 130 fr. en 1805.

254. *La Tempête.* Épreuve avec la faute *compagine.*

Cette estampe, d'après un tableau de Joseph Vernet, fait également honneur au peintre et au graveur : on retrouve la couleur et la vérité qu'a su mettre Vernet dans ses tableaux. De toutes les marines, c'est celle dans laquelle on admire avec raison les eaux les plus brillantes.

Cette pièce peut être regardée comme le chef-d'œuvre de Balechou, et parmi les autres gravures de cet artiste, que l'on cherche à mettre en pendant, il n'en est aucune qui puisse atteindre son mérite. Acquise en 1815, elle a été payée 240 fr.

255. *Portrait du roi de Pologne.* Épreuve avant la lettre.

Frédéric-Auguste II (1), électeur de Saxe, né en 1696; roi de Pologne en 1735.

(1) Quoique l'inscription qui se trouve au bas de l'estampe porte Auguste III,

Malgré les guerres malheureuses que ce prince eut à soutenir contre Frédéric, roi de Prusse, son goût pour les beaux-arts lui fit continuer le projet qu'avait eu le roi son père, Frédéric-Auguste Ier, de publier les tableaux qu'il avait réunis à Dresde dans sa galerie. A la tête du tome Ier de ce bel ouvrage, il voulut faire placer son portrait en pied, peint par Rigaud en 1715, lors de son voyage à Paris. On s'adressa à Balechou, dont les talents étaient connus, et qui fit un chef-d'œuvre digne de l'artiste et du prince.

Parmi les conditions imposées au graveur, il était dit qu'il livrerait la planche sans en conserver d'épreuve; mais Balechou en fit tirer quelques-unes avant la lettre, et eut la faiblesse d'en vendre une. L'ambassadeur de Saxe ayant eu connaissance de ce manque de foi, porta plainte contre Balechou; la police fit chez lui une recherche à la suite de laquelle les épreuves qu'on trouva dans ses portefeuilles furent lacérées, et l'Académie de peinture crut devoir rayer de son tableau l'artiste coupable. De pareils larcins ont été commis depuis, et n'ont pas été punis par de semblables rigueurs.

L'épreuve, qui n'était plus dans la possession de Balechou, resta longtemps à Paris, dans le cabinet de M. Daudet, qui s'en défit en 1794. C'est en 1807 que la Bibliothèque en fit l'acquisition pour le prix de 1,200 francs. On peut assurer qu'elle est la seule épreuve *intacte* avant la lettre; il a pourtant passé dans le commerce trois épreuves que l'on a dites aussi avant la lettre; mais elles avaient été restaurées avec soin, et laissaient plus que du doute sur leur authenticité, ainsi qu'il a été possible de s'en convaincre avec des yeux exercés, et en les comparant avec celle-ci, qui ne laisse rien à désirer ni pour la fraîcheur, ni pour la conservation.

Jean-George Wille, né en 1715 à Kœnigsberg, petit village de Hesse; mort à Paris en avril 1808. Il fut d'abord armurier et se fit ensuite graveur au burin; venu à Paris en 1735, il grava, à son arri-

nous avons cru devoir adopter cette numération, parce que c'est ainsi qu'il est désigné dans l'*Art de vérifier les dates*.

vée, des portraits pour la suite d'Odieuvre, qui ne lui paya les premiers que six francs, et ensuite douze francs. Rigaud, ayant aperçu la capacité de ce jeune graveur, lui procura les moyens de se faire connaître. Depuis il se distingua, d'abord par plusieurs beaux portraits, et ensuite par des sujets gravés d'après les maîtres hollandais, dont il sut rendre parfaitement la couleur et le fini précieux.

C'est de l'école de Wille que sont sortis les graveurs qui, ayant abandonné la pointe sèche pour se servir presque exclusivement du burin, ont répandu en Europe le goût des hachures larges et croisées par lesquelles on a remplacé les tailles en points allongés dont s'étaient servis Nanteuil, Drevet et autres.

256. *L'Instruction paternelle.* Épreuve avant la lettre.

Cette scène familière, dans laquelle on voit une jeune personne debout écoutant attentivement ce que lui dit son père, est gravée d'après Gérard Terburg. On admire dans cette gravure une coupe de burin hardie et des étoffes rendues avec la plus grande perfection.

Cette brillante épreuve, acquise en 1815, a été payée 150 fr.

Strange (Robert), né dans l'une des Orcades en 1723; mort à Paris en 1795. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Le Bas. Il s'est fait remarquer également par son bon goût dans le dessin et dans la gravure.

257. *Esther devant Assuérus.* Épreuve avant la lettre.

Aman, premier ministre du roi Assuérus, ayant obtenu

l'ordre de faire périr tous les Juifs répandus dans le royaume des Mèdes et des Perses, Mardochée, oncle d'Esther, engagea cette jeune Israélite à se présenter devant le roi son mari, pour lui demander de rétracter l'ordre inouï et barbare qu'il avait signé; mais elle éprouvait elle-même quelques craintes, parce qu'une loi du pays disait que « qui que ce soit, homme ou femme qui entre dans l'appartement intérieur du roi sans y être appelé par son ordre, est mis à mort infailliblement à l'heure même, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or, comme une marque de sa clémence, et qu'il lui donne ainsi la vie. » Cependant Esther, sentant la nécessité de sauver le peuple juif, se prépara par le jeûne et la prière. « Puis, s'étant revêtue de ses habits royaux, elle se rendit à l'appartement du roi, et s'arrêta dans la salle la plus proche du prince. Il était assis sur son trône, dans le fond de la chambre, vis-à-vis de la porte même. Le roi, ayant aperçu Esther, elle plut à ses yeux, et il étendit vers elle le sceptre d'or qu'il tenait à sa main. Esther s'approcha, baisa le bout du sceptre, et le roi lui dit : « Que voulez-vous, Esther? que demandez-vous? Quand « vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous le « donnerais. » Une telle réception l'ayant encouragée, la reine obtint la grâce du peuple juif et la punition d'Aman.

Ce tableau de François Barbieri est à Rome, dans le palais Barberini; il a été gravé en 1767.

258. *Abraham renvoyant Agar.* Épreuve avant la lettre.

Avant la naissance d'Isaac, Abraham avait eu un fils nommé Ismaël, et sa mère, qui était une esclave égyptienne, se nommait Agar; mais un jour Ismaël ayant maltraité Isaac, Sara sa mère ne put supporter un tel affront, et elle exigea qu'Abraham fît sortir de chez lui la mère et l'enfant.

Cette composition en demi-figure ne peut offrir tout l'intérêt que comporterait un tel sujet, mais le peintre Barbieri a cependant su donner à la tête du patriarche un air de sévérité qui n'a rien de dur; quant à la malheureuse Agar, on voit bien qu'elle ressent son malheur, et que c'est avec un vif regret

qu'elle se voit forcée de quitter son maître et le père de son enfant.

Le tableau original est à Bologne, dans le palais Zampieri; il a été gravé en 1767.

259. *Portrait de Charles Ier*. Épreuve avant la lettre.

Charles Ier, roi d'Angleterre, né en 1600, épousa Henriette de France, fille de Henri IV; son règne, orageux dès son avénement à la couronne, se termina par une catastrophe affreuse, qui démontre que les peuples policés eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de barbarie.

Ce portrait, gravé d'après un tableau de Van Dyck, représente le monarque en habit de chasse, accompagné d'un page qui tient son cheval.

Après la mort de Charles Ier, tous ses meubles ayant été vendus à l'encan par ordre de Cromwell, ce tableau passa dans le commerce et fit partie de la collection du marquis de Lassay. Il fut acheté 24,000 francs à cette vente par ordre de madame Du Barry, qui en fit cadeau à Louis XV : placé alors dans les appartements de Versailles, il y resta jusqu'à la Révolution. L'épreuve de cette estampe a été donnée à la Bibliothèque par le graveur lui-même.

* 260. *Portraits de Charles Ier, roi d'Angleterre, en habits royaux*. Épreuve avant la lettre.

Les portraits gravés de ce malheureux monarque sont au nombre de plus de 120. On en connaît 12 gravés par Hollar; le peintre Van Dyck en a peint plusieurs en pied ou en buste, soit seul, soit avec des personnages de sa famille. Dans celui-ci, le peintre a représenté le roi seul, debout, nu-tête, revêtu du manteau royal doublé d'hermine, regardant à gauche. Le tableau a fait autrefois partie de la collection du roi Charles Ier; devenu la propriété de Jacques II, il fut donné par ce prince au cardinal Thomas Howard ; après la mort du cardinal à Rome, il appartint à Jacques Edgar, secrétaire de l'arrière-petit-fils de Charles Ier, entre les mains duquel il resta quelques années. Après la mort de Jacques Edgar, arrivée pendant le séjour de

Strange à Rome, il fut acheté par lui et rapporté en Angleterre, où il le grava en 1770.

Cette magnifique épreuve, entièrement terminée, a appartenu à un artiste de Paris, et cédée par lui, en 1840, pour 1,500 fr.

Bartolozzi (François), né en 1728 à Florence ; mort à Lisbonne en 1813. Graveur à l'eau-forte, au burin et au pointillé. Bartolozzi s'est fait remarquer par le grand nombre de ses productions et par les différents genres de gravures qu'il a cultivées avec succès; il a joui en Angleterre d'une grande réputation que lui avaient acquises ses gravures au pointillé. Ce genre est maintenant presque oublié; mais il a gravé au burin plusieurs grands portraits et des sujets historiques qui le placent parmi les premiers graveurs du dernier siècle.

Son œuvre passe le nombre de 1,200 planches, dont beaucoup sont des vignettes, des billets de bal, et d'autres sujets peu importants.

261. *Massacre des Innocents.* Épreuve avant la lettre. Voy. n° 49.

Hérode, ayant appris par les mages qu'il était né à Bethléem un enfant que l'on regardait comme devant être le roi des Juifs, il en conçut une vive inquiétude, et, comme il n'avait pu obtenir de renseignements positifs sur l'existence de l'Enfant Jésus, il pensa l'atteindre en ordonnant le massacre de tous les enfants mâles âgés de moins de deux ans. Tel est ce que rapporte saint Matthieu relativement au massacre des innocents, et telle est la scène que Guido Reni a rendue dans son tableau, qui est un de ses chefs-d'œuvre.

Le peintre avait 35 ans lorsqu'il l'exécuta pour le comte Bero, l'un de ses protecteurs ; placé alors dans l'église de Saint-

Dominique de Bologne, il est maintenant dans le musée de cette ville. Ce tableau est un de ceux qui pendant plusieurs années décorèrent le Musée de Paris; c'est pendant ce temps qu'il fut gravé pour le *Musée français*, publié par Robillard.

C'est le dernier ouvrage de Bartolozzi, qui avait 82 ans lorsqu'il le grava.

262. *La Femme adultère*. Épreuve avant la lettre.

Une femme surprise en adultère est amenée devant Jésus-Christ; ses accusateurs voulaient voir comment il pourrait ne pas la condamner à être lapidée, puisque, comme nous l'avons déjà dit sous le n° 213, c'était ordonné par la loi de Moïse. Cette estampe, gravée au burin d'après Augustin Carrache, a été recherchée : le tableau se voit au palais Zampieri à Bologne.

L'épreuve vient du cabinet de Boulle; elle a été acquise, en 1805, pour 90 fr.

263. *Clytie et l'Amour*. Épreuve avant la lettre.

Clytie, éprise du dieu de la lumière, et blessée de ce qu'il l'avait abandonnée pour Leucothoé, voulut s'en venger en faisant connaître à Orcham, roi des Achæméniens, la faiblesse de sa fille; cette vengeance ne lui réussit pas, puisque, cause de la mort de sa rivale, Apollon s'éloigna d'elle pour toujours.

Carrache, dans ce tableau, nous a représenté Clytie caractérisée par la fleur de tournesol qu'elle tient à sa main; l'aiguillon de la jalousie dont elle est armée repousse l'Amour, qui témoigne la douleur que fait ressentir cette malheureuse passion.

264. *Diplôme de l'Académie des Beaux-Arts*.

L'Académie des beaux-arts de Londres, ayant voulu donner à ses membres un diplôme digne d'elle, chargea Cipriani d'en faire un dessin, qui a été gravé par Bartolozzi. Le médaillon offre Minerve distribuant des récompenses aux différents arts.

Cette estampe a été fort rare pendant longtemps, parce qu'on n'en vendit aucune épreuve; mais la mort des artistes à qui ce diplôme avait été donné en a répandu avec le temps plusieurs épreuves dans le commerce. Celle-ci, acquise en 1806, a été payée 132 fr.

Richard Earlom, né à Londres vers 1728; mort vers 1790. Graveur en mezzotinte d'une grande célébrité, il a aussi gravé à l'eau-forte, au burin et au pointillé.

Si la mezzotinte est regardée par quelques personnes comme un genre peu digne d'être exercé, elle mérite assurément quelque attention lorsqu'elle est exécutée avec la perfection qu'a su atteindre Richard Earlom. Cet habile artiste, qui s'est élevé au-dessus de tous les graveurs ses compatriotes, a gravé plusieurs sujets historiques fort recherchés; il a aussi publié un grand nombre de portraits dont plusieurs sont très-estimés. Ce genre de gravure, auquel on peut reprocher principalement de manquer de fermeté, et de ne pouvoir donner les contours avec précision, semble être destiné à rendre parfaitement le velouté des fleurs et celui des fruits.

265. *Abisag présentée à David.* Épreuve avant la lettre.

David devenu vieux éprouvait un froid tel, que rien ne pouvait l'en garantir; « ses serviteurs pensèrent à lui amener une jeune fille, afin que, dormant avec lui, elle le réchauffât : » ils cherchèrent donc dans tout le pays d'Israël une fille jeune et belle. Ayant trouvé Abisag, de la ville de Sunam, ils l'amenèrent au roi.

Le tableau original a appartenu au comte d'Oxford, fils de sir Robert Walpole; il a passé depuis dans la collection impériale de Pétersbourg. Ce sujet, peint par Vander Werf, avec toute la grâce et le fini que ce maître donnait à ses tableaux, est très-bien rendu par la manière de graver en mezzotinte.

266. *Vue intérieure d'une forge.* Épreuve avant la lettre.

Wright, peintre anglais, a représenté, dans ce tableau, l'intérieur d'une de ces grandes forges de fer, dont le marteau est mis en mouvement au moyen de l'eau, ou maintenant par celui d'une machine à vapeur. L'occupation des ouvriers n'est autre que celle de présenter le fer et de le retourner sur l'enclume, de manière à ce qu'il reçoive le coup à la place convenable, pour que la barre soit bien forgée.

L'un des ouvriers profite d'un moment de repos, et regarde avec attendrissement sa femme et un petit enfant qu'elle tient dans ses bras. Cette scène familière n'est éclairée que par l'énorme morceau de fer rouge qui est sur l'enclume : la mezzotinte rend parfaitement bien ces effets de lumière; mais les premières épreuves seules sont brillantes.

Cette estampe a été publiée en 1773.

267. *Assemblée de l'Académie de Londres.* Épreuve avant la lettre.

Ce n'est qu'en 1768 que fut fondée l'Académie royale d'Angleterre, et le peintre Zoffani crut devoir consacrer cette fondation en représentant dans un tableau les trente-six membres dont elle se composait, réunis en assemblée pour la pose du modèle. Earlom en fit une belle gravure qui parut en 1773, et eut alors un grand succès.

268. *Le duc d'Aremberg à cheval.* Épreuve avant la lettre.

Albert, prince, comte d'Aremberg, fut envoyé en Angleterre par l'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, pour rétablir la paix entre les cours de Londres et de Madrid. Il mourut en 1648.

Son portrait à cheval, au milieu d'une campagne, et accompagné d'un écuyer tenant son casque, a été peint par Van Dyck et gravé en mezzotinte en 1783.

269. *Vase de fleurs*. Épreuve avant la lettre.

Un vase rempli de fleurs est posé sur une table, où l'on voit aussi un nid d'oiseaux et une très-belle rose; le tableau est peint par Van Huysum.

270. *Groupe de Fruits et de Fleurs*. Épreuve avant la lettre

Des fruits et du raisin posés sur une table auprès d'un vase dans lequel on voit quelques fleurs : composition gracieuse, gravée d'après un tableau de Van Huysum, et qui sert de pendant au vase de fleurs dont nous venons de parler. Ces deux pièces eurent un si grand succès, que les planches furent bientôt usées : le graveur les recommença, mais dans sa copie il resta inférieur à lui-même.

Ces deux estampes ont été acquises en 1805, et payées 238 francs; elles viennent du cabinet de Boulle.

Pether (Guillaume), né en Angleterre vers 1730; mort à Londres vers 1800. Peintre et graveur en mezzotinte; il doit être placé parmi les habiles graveurs dans cette manière.

271. *L'Alchimiste*. Épreuve avant la lettre.

Au milieu d'un laboratoire, dans lequel un vieillard s'occupe de travaux chimiques, on voit un fourneau et une cornue, dans laquelle s'opère une combustion et une détonation si extraordinaire, qu'elle surprend celui même qui suivait l'opération. Il est impossible de mieux représenter tous les détails de l'effet d'une vive lumière. Le tableau original est de J. Josue Wright.

Cette brillante épreuve, acquise en 1806, a été payée 60 fr.

Beauvarlet (Jacques-Firmin), né à Abbeville en 1733. Graveur au burin, élève de Dupuis et de Cars.

272. *Les Couseuses.* Épreuve avant toute lettre.

En gravant ce tableau de Guido Reni, Beauvarlet a rendu fidèlement l'expression tendre et naïve que le peintre donnait à ses physionomies de femme. La douceur du burin est la seule chose à remarquer dans cette gravure, qui a eu pourtant assez de succès lorsqu'elle parut.

Le tableau original peint par Guido Reni a été acheté par l'impératrice Catherine II; il se voit dans la galerie de l'Ermitage à Pétersbourg.

273. *Télémaque dans l'île de Calypso.* Épreuve avant toute lettre.

Calypso et ses nymphes écoutent avec attention le récit de Télémaque, qui raconte avec détail son naufrage et dit : « Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siége de gazon, me disait : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non; les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux et non pas la mer qu'il faut craindre : fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourrait vous en retirer : fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourrait vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. »

Le tableau d'après lequel a gravé Beauvarlet a été peint, pour le duc d'Orléans régent, par Jean Raoux, peintre peu connu maintenant et qui pourtant eut dans son temps quelque réputation comme coloriste.

Jacques Schmutzer, né à Vienne en 1733; mort vers 1810. Graveur a burin, élève de J.-G. Wille; malgré le talent qu'il a déployé dans sa manière de couper le cuivre, on ne peut se dispenser de dire qu'en imitant la manière de son maître il a aussi imité et même outre-passé ses défauts.

* 274. *Mutius Scævola.* Épreuve avant la lettre.

Sous le règne de Tarquin le Superbe, Porsenna, tenant Rome assiégée, Mutius Scævola eut la pensée de s'introduire dans le camp ennemi pour assassiner le roi; mais il se trompa et poignarda l'un de ses ministres. Tite-Live dit que, pour punir l'erreur de sa main, il l'étendit sur un brasier ardent qui se trouvait dans la tente et qu'il la laissa brûler sans manifester de douleur.

Ce tableau de Rubens appartenait au prince de Kaunitz, protecteur du graveur. Malgré le succès qu'obtint cette estampe lorsqu'elle parut en 1776, on a bientôt reconnu l'effet désagréable produit par des tailles croisées trop fortes et trop régulières.

275. *Saint Ambroise refusant l'entrée de l'église à l'empereur Théodose le Grand.* Épreuve avant la lettre.

Dans une sédition qui éclata en 390, le gouverneur de Thessalonique, capitale de la Macédoine, ayant été tué, l'empereur Théodose envoya un de ses officiers pour rétablir le calme; mais, le tumulte augmentant, on massacra le lieutenant de l'Empereur, qui, en apprenant cette nouvelle, ordonna de passer au fil de l'épée les habitants de la ville, au nombre de 7,000. Saint Ambroise, archevêque de Milan, instruit de cette vengeance, mit l'Empereur en pénitence publique, et lui refusa l'entrée de l'église.

Un tel acte d'atrocité est d'autant plus extraordinaire de la part du prince, qu'il s'était fait remarquer par sa magnanimité et sa douceur, lors d'une conjuration formée contre lui cinq ans auparavant. Il avait alors poussé la générosité jusqu'à défendre de citer en justice ceux qui, sans être complices, en avaient eu connaissance et ne l'avaient pas découverte. Après la condamnation des conjurés, il leur envoya leur grâce au moment où on les conduisait au supplice.

Cette pièce, gravée d'après Rubens, est d'un burin large et on peut dire trop hardi.

Guillaume Woollet, né en 1735 à Maidstone, en Angleterre; mort à Londres en 1785. Graveur à l'eau-

forte et au burin. Personne n'a atteint la célébrité dont il jouit dans le genre du paysage. Ses eaux sont gravées dans la manière de Balechou, mais il l'a perfectionnée ; ses rochers sont habilement rendus, ainsi que ses troncs d'arbres et son feuillé, dans le travail duquel il a introduit une variété que l'on ne connaissait pas avant lui et que l'on n'a pas toujours imitée avec succès.

276. *La mort de Wolff*. Épreuve avant la lettre.

Le général Wolff, commandant en chef des troupes anglaises dans les guerres du Canada, fut tué à la bataille de Québec, en 1759. Le roi lui fit élever un tombeau dans l'église de Westminster ; mais ce qui a le plus contribué à immortaliser le nom du général, c'est la gravure publiée en 1776, d'après le tableau de West, qui représente Wolff mourant, au moment où un officier vient annoncer le gain de la bataille.

Woollet a gravé peu de sujets historiques, mais il a montré qu'il pouvait également traiter l'histoire ; cependant sa grande réputation est comme graveur de paysage ; il l'emporte sur tous ses concurrents, et s'il a imité Vivarès dans son feuillé, et Balechou dans ses eaux, il a perfectionné la manière de l'un et celle de l'autre ; il est impossible de mieux distinguer qu'il ne l'a fait les diverses espèces d'arbres, et de donner aux lointains le vaporeux si difficile à conserver dans la gravure.

277. *Bataille de la Hogue*. Épreuve avant la lettre.

Cette célèbre bataille, qui eut lieu le 29 mai 1692, à la Hogue, près Cherbourg, entre la flotte française et les flottes réunies de l'Angleterre et de la Hollande, fut perdue par Tourville à qui pourtant elle fit autant d'honneur que les batailles qu'il avait gagnées précédemment, puisqu'il sut tenir la mer, pendant toute la journée, avec 50 vaisseaux contre 88, et que sa retraite seule donna aux Anglais le droit de se dire victorieux.

Cette rare épreuve, acquise en 1815, a été payée 450 fr.

278. *Phaéton.* Épreuve avant la lettre.

Dans un riche paysage, représentant un site d'Italie, au soleil couchant, Richard Wilson a représenté Phaéton venant supplier le Dieu du jour de lui laisser conduire le char du soleil. Ses trois sœurs les Héliades semblent déjà s'affliger et prévoir le chagrin que leur causera la mort du jeune présomptueux.

Le tableau original est dans la collection du duc de Bridgewater; il n'y a eu que quatre ou cinq épreuves avant la lettre.

279. *Niobé.* Épreuve avant la lettre.

Ce paysage, peint par Richard Wilson, est dans la collection du duc de Cumberland. L'auteur a représenté Apollon et Diane cherchant à faire périr les quatorze enfants de Niobé, afin de punir cette malheureuse mère d'avoir osé croire que sa fécondité lui donnait une supériorité sur Latone, qui n'avait mis au monde que deux enfants.

On ne connaît que deux épreuves avant la lettre.

Cette estampe et la précédente ont été acquises en 1807 pour le prix de 440 fr.

280. *Campagne de Cicéron.* Épreuve avant la lettre.

Ce beau paysage, gravé d'après Richard Wilson, représente un des sites les plus agréables de l'Italie; il offre à l'imagination de délicieux souvenirs. L'auteur nous fait voir Cicéron parcourant cette vaste campagne de Tusculum, qu'il préférait à toutes les autres, et dans laquelle il avait fait construire des salles, des galeries, à l'imitation des écoles et des portiques d'Athènes; il leur avait donné les noms attiques de Gymnase et d'Académie, les avait décorées d'un grand nombre de statues et de monuments qu'Atticus, son ami, s'était empressé de lui procurer pendant sa résidence à Athènes.

C'était à douze milles de Rome, sur le sommet d'une colline, dont la vue embrassait toute la campagne voisine, que Cicéron allait se délasser de la fatigue des affaires et du tumulte de la ville. La maison de campagne de Cicéron avait appartenu à Sylla; c'est aujourd'hui le couvent de *Grotta Ferrata.*

281. *La Solitude.*

La campagne de Cicéron nous représente un paysage ouvert, un site d'une immense étendue, dans lequel on admire à la fois les beautés de la nature et celle des arts, où l'on aperçoit l'homme en société. Dans celui-ci, au contraire, le peintre nous représente un endroit couvert, où la vue ne peut s'étendre, et qui ne peut servir de retraite qu'à l'homme mélancolique, habituellement triste et envieux lorsqu'il voit le bonheur de ses semblables.

282 à 285. *Les quatre temps de la chasse au tiré.* Épreuves avant la lettre.

(282.) *Deux Chasseurs :* sortis de chez eux à la pointe du jour, ils se sont arrêtés un moment pour charger leurs fusils; leurs chiens les regardent avec attention.

(283.) *Les Chasseurs suivent les chiens :* en quête ils s'aperçoivent qu'il y a du gibier.

(284.) *L'un des Chasseurs vient de tirer une perdrix :* on la voit tomber, l'autre chasseur s'approche de son chien qui est en arrêt.

(285.) *La Chasse terminée :* les chasseurs se reposent dans un endroit fort ombragé; l'un d'eux, très-fatigué, s'est déjà assis et attend son compagnon qui rapporte un lièvre dont il lui fait voir la beauté. Les chiens se reposent aussi près du gibier, produit de la chasse.

286. *Le Matin.* Épreuve avant la lettre tracée.

Le peintre Herman Swanevelt, né en Hollande, passa fort jeune en Italie, où il admira les tableaux de Claude Lorrain et

reçut de lui des conseils dont il profita habilement, c'est-à-dire en devenant imitateur sans être copiste. Dans ce tableau, le peintre a représenté un groupe de voyageurs, parmi lesquels on voit une femme montée sur un âne.

287. *Le Soir.* Épreuve avant la lettre tracée.

Ce paysage fait pendant au précédent.

288. *Les Paysans en goguette.* Épreuve avant la lettre.

Corneille Du Sart, élève d'Adrien Van Ostade, est l'artiste dont le talent a le plus approché de celui de son maître; il a même été moins trivial que lui dans le choix de ses sujets. Il épiait les villageois dans leurs jeux, dans leurs querelles, dans leurs plaisirs. On en voit la preuve dans cette composition où l'artiste a représenté quelques paysans réunis autour d'une table pour boire et fumer ensemble. L'un d'eux paraît chanter afin d'égayer ses compagnons.

289. *Les Cottagers ou les Villageois.* reuve avant la lettre.

Cette gravure fait le pendant de la précédente; elle représente une famille villageoise prenant quelque repos à la porte d'une chaumière. La mère tient sur ses genoux un petit garçon qui voudrait prendre sa sœur. Le fils aîné s'est assis un moment avant d'aller aux champs, et le chien se tient auprès; un petit garçon retient malgré lui un chat à qui il va donner une tape; le père, appuyé sur la porte, tient sa pipe et voit avec plaisir toute sa famille. Le peintre n'a rien oublié; deux poules semblent vouloir s'attaquer, tandis qu'un jeune coq les regarde. L'âne est attaché près de sa mangeoire et les cochons rentrent à l'étable.

Ces deux estampes ont été acquises en 1807 pour le prix de 200 fr.

290. *Chien de chasse.* Épreuve avant la lettre.

Au milieu d'une campagne découverte, on voit un chien d'arrêt, gravé d'après George Stubbs, en 1768. Il est impossible de ne pas admirer la justesse d'expression dans la démarche et

dans la manière de flairer du chien de chasse. Le tableau original se trouve à West-Park, chez mistriss Corey, femme de l'amiral.

Les épreuves avant la lettre ne sont pas communes. Celle-ci, acquise en 1815, a été payée 350 fr.

Ottaviani (Jean), né à Rome vers 1735. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Wagner.

291 à 304. *Arabesques du Vatican.* Estampes coloriées.

Dans l'immense palais du Vatican, une galerie, décorée de 52 compositions peintes à fresque dans les voûtes, par Raphaël, est aussi ornée d'arabesques sur les trumeaux et dans les embrasures de chaque fenêtre; la variété des compositions, leur élégance, leur richesse, les ont fait regarder comme une preuve du génie extraordinaire et inépuisable de Raphaël. On lui doit l'invention de ces arabesques, qui ont été peintes sous sa direction par *il Fattore* et plusieurs autres de ses élèves.

Ces épreuves ont été coloriées à l'aquarelle sous la direction de Volpato, et de Ducros, peintre suisse.

Valentin Green, né à Londres en 1737; mort vers 1800. Graveur en mezzotinte, qui avec Earlom pourrait partager la palme dans cette manière de graver.

305. *Héli et Samuël.* Épreuve avant la lettre.

Samuël, fils d'un simple lévite, avait été consacré à Dieu par ses parents, et il était élevé par le grand-prêtre Héli, dans le temple du Seigneur.

Tandis que Samuël était endormi, Dieu fit entendre sa voix, en disant : « Samuël! Samuël! » L'enfant se leva, et, venant trouver Héli, lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » Mais le grand-prêtre, connaissant que c'était la voix de Dieu qui s'était fait entendre, dit à Samuël : « Allez et dormez; si le

Seigneur vous appelle encore, répondez : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. »

Cette scène, représentée avec la majesté et la simplicité qu'elle doit avoir, fait également honneur au pinceau de Copley et au talent de Valentin Green.

306. *Mort de saint Étienne.* Épreuve avant la lettre.

Les apôtres ayant demandé aux disciples de désigner sept d'entre eux, pour les aider dans la distribution des charités qu'ils faisaient aux fidèles, ils imposèrent les mains, et appelèrent l'Esprit-Saint sur leurs diacres. Étienne, l'un d'eux, se distingua par son zèle et par ses discours, de manière à éveiller l'envie : des Juifs l'accusèrent d'avoir blasphémé, et le traînèrent hors de la ville pour le lapider : mais, après son supplice, quelques hommes craignant Dieu prirent soin d'ensevelir Étienne, et firent ses funérailles.

Ce sujet, tiré des Actes des apôtres, est gravé d'après Benjamin West ; le tableau original est dans l'église de Saint-Étienne Walbroock, à Londres.

Volpato (Jean), né à Bassano vers 1738; mort à Rome vers 1800. Graveur à l'eau-forte et au burin, il fut élève de Bartolozzi. Il s'est aussi fait remarquer par la manière dont il a dirigé l'atelier de peinture dans lequel, suivant ses conseils, on a colorié un grand nombre d'estampes d'après les compositions peintes à fresque par Raphaël dans les chambres du Vatican.

307. *La Dispute du Saint-Sacrement.*

Raphaël, âgé de 25 ans, fut appelé à Rome par le pape Jules II, et cette fresque est la première de celles qu'il fit au palais du Vatican pour orner une pièce dite *la Chambre de la Signature.* Cette composition se sent encore de la jeunesse de son auteur ; elle est peinte d'une manière sèche qui rappelle l'école du Pé-

rugin, son maître. Quelques personnes ont prétendu que ce tableau avait été fait à l'occasion de la réforme de Luther; c'est une erreur : le schisme n'eut lieu que quelques années après, sous le pontificat de Léon X.

Le peintre a placé dans sa composition les portraits de divers personnages célèbres. Près de l'autel sont les quatre pères de l'Église; puis derrière eux, du côté droit, saint Thomas et saint Bonaventure; le Dante vu de profil et couronné de lauriers; près de lui, le célèbre prédicateur Jérôme Savonarole de l'ordre des dominicains; à gauche, Raphaël debout, regardant Bramante appuyé sur une barrière.

308. *L'École d'Athènes.*

C'est la seconde peinture que Raphaël ait faite à Rome, n'ayant pas encore trente ans; elle est aussi dans la *Chambre de la Signature*, et démontre jusqu'à quel point son génie pouvait s'élever. (Voy. n° 88.)

309. *Le Parnasse.*

Cette fresque orne aussi la *Chambre de la Signature;* les inscriptions placées dans l'embrasure de la fenêtre font voir qu'elle fut terminée en 1511 sous le pontificat de Jules II. Apollon et les Muses occupent le milieu de la composition; autour d'eux sont groupés les principaux poëtes de l'antiquité et ceux des temps modernes. A gauche, on remarque Homère récitant son Iliade; derrière lui, Virgile et le Dante; près d'eux se trouve placée une autre figure, c'est celle de Raphaël. On ne peut se dispenser de faire remarquer la singularité qu'offre la figure d'Apollon tenant un violon. On assure que le peintre ne l'a fait que pour rappeler un musicien de son temps, qui avait acquis une grande célébrité sur cet instrument.

310. *Attila repoussé par saint Léon.*

Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, avait déjà dévasté plusieurs contrées, et s'apprêtait à la conquête de Rome, sans que l'on pût espérer lui opposer aucune résistance. Mais, en 452, saint Léon le Grand vint le trouver près de Mantoue, sur les bords du Mincio. Le chef de ces hordes bar-

bares, à qui rien encore n'avait pu résister, céda à l'éloquence du pape, accepta les propositions de paix qui lui furent faites, et consentit à retourner par delà le Danube.

Ces faits, avérés dans l'histoire, furent bientôt dénaturés et accompagnés de circonstances miraculeuses que l'on regarda comme vraies. Raphaël, cédant aux idées de son siècle, les a représentées dans sa composition. On voit donc Attila effrayé à la vue des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui, placés dans le ciel, paraissent accorder leur appui au pape, et, brandissant leur épée, semblent annoncer au général qu'il doit renoncer à ses prétentions sur Rome, s'il ne veut pas s'exposer à périr.

La figure du pape que l'on voit à gauche est celle de Léon X, qui, étant cardinal, avait, comme son patron, réussi par ses négociations à repousser d'Italie les troupes étrangères prêtes à subjuguer la ville de Rome.

Cette composition est peinte à fresque dans la première chambre du conclave qui précède celle de la Signature.

311. *La Messe de Bolsène.*

Raphaël dans cette composition a représenté le miracle arrivé en 1264 dans la ville de Bolsène, lorsqu'un prêtre, qui ne croyait pas à la présence réelle dans l'Eucharistie, aperçut pourtant, au moment de la consécration, le corporal taché par le sang de l'hostie. Il est à croire que ce sujet fut donné au peintre pour combattre d'une manière indirecte l'hérésie de Luther qui commençait à se répandre dans la chrétienté. Le pape à genoux du côté droit est le pape Urbain IV, auquel le peintre a donné les traits de Jules II.

Cette fresque est peinte dans la première chambre du conclave.

312. *Héliodore chassé du Temple.*

Un traître nommé Simon, voulant se venger du grand prêtre Onias, alla trouver Séleucus, roi de Syrie, vers l'an 180 avant J.-C., et lui dit que le temple de Jérusalem renfermait de grandes richesses. Dans l'espoir de s'enrichir, le roi de Syrie chargea Héliodore d'aller les enlever; mais tous ceux qui étaient sous les ordres de ce général furent renversés par la

frayeur que leur causa l'apparition d'un cheval magnifiquement harnaché, sur lequel était monté un homme qui inspirait la terreur. Ce cheval, fondant avec impétuosité sur Héliodore, le frappa avec ses pieds de devant. Deux jeunes hommes armés de verges se tenaient de chaque côté et frappaient sans relâche le malheureux Héliodore, qui tomba couvert de plaies et comme enveloppé de ténèbres.

Cette fresque, peinte en 1512, est dans la première chambre du conclave.

313. *Saint Pierre en prison.*

Hérode, ayant fait trancher la tête à saint Jacques, fit ensuite mettre saint Pierre en prison, et lui réservait le même sort; il était gardé par quatre escouades de quatre hommes chacune. « Mais la nuit d'avant le moment déterminé par Hérode pour l'envoyer au supplice, comme Pierre dormait lié de chaînes, que deux soldats étaient près de lui et que deux autres veillaient devant la porte de la prison, tout à coup l'ange du Seigneur survint, et, remplissant tout le lieu de lumière, il frappa Pierre et le réveilla en lui disant : « Levez-vous promptement, » et à l'heure même les chaînes de ses mains tombèrent à terre. L'ange lui dit : « Ceignez-vous et mettez « vos sandales. » Ce qu'ayant fait, l'ange ajouta : « Prenez « votre manteau et suivez-moi. » Étant sorti, il le suivait ne sachant pas que tout cela fût véritable, mais pensant que c'était un songe. » Tel est le récit que l'on trouve dans les Actes des apôtres, et qui a servi de programme à la composition de Raphaël. Le peintre, en représentant dans le même tableau trois scènes différentes de cette histoire, a varié leur effet. Celles qui se passent hors de la prison sont éclairées par la lune, tandis que celle de l'intérieur reçoit la lumière vive et resplendissante que répand l'un des personnages.

Cette fresque est dans la première chambre du conclave, en face de la *Messe de Bolsène*.

314. *L'École d'Athènes.* Épreuve coloriée, avec quelques ornements et les inscriptions tracées en or. (Voy. n°s 88 et 308.)

315. *Le Char de l'Aurore.* Épreuve avant la lettre.

Cette composition, qui fait honneur à François Barbieri, dit le Guerchin, est souvent placée en pendant avec le même sujet, gravé par Morghen d'après Guido Reni (voy. nº 357); mais elle ne peut soutenir avantageusement la comparaison, ni pour le pinceau ni pour le burin.

La peinture originale se trouve dans la voûte d'une des salles de la villa bâtie par le cardinal Ludovisi, neveu du pape Grégoire XV; elle est située sur le mont Pincio, près de Rome, à l'endroit où étaient autrefois les jardins de Salluste.

316. *La Galerie Farnèse,* en 6 pièces, gravées en 1777, d'après les peintures à fresque faites par les Carrache. Cette belle et riche galerie a 33 mètres de long sur 3 de large environ. Ce travail ne fut pourtant payé que 500 écus d'or, environ 2,600 francs.

317. *La Voûte,* contenant trois tableaux, savoir :

A l'un des bouts, *Pan offrant à Diane une toison blanche.*

Au milieu, le *Triomphe de Bacchus et d'Ariadne,* accompagnés de Faunes et de Satyres : le groupe de Silène est d'une grande beauté.

A l'autre bout, *Mercure apportant à Pâris la pomme* qu'il est chargé de décerner à l'une des trois déesses, Junon, Minerve ou Vénus.

318. *La Face du Midi,* percée de trois fenêtres avec quatre statues dans des niches. Dans la retombée de la voûte sont trois tableaux, savoir :

Hercule vaincu par Iole.

L'Aurore et Céphale.
Vénus et Ænée.

319. *La Face du Nord*, avec une porte au milieu, et six statues dans des niches. Dans la retombée de la voûte sont les trois tableaux suivants :
Jupiter et Junon.
Triomphe d'Amphitrite.
Diane et Endymion.

320. *La Face du Levant*, avec deux portes; au-dessus sont deux tableaux :
Polyphème et Galatée.
Persée venant délivrer Andromède.

321. *La Face du Couchant*, avec deux portes et deux tableaux :
Polyphème lançant une roche contre Acys.
Persée changeant en pierre Phynée et ses compagnons.

322. *Vue générale et perspective de la Galerie.*

Charles Porporati, né en 1740, à Turin, où il mourut en 1810. Graveur au burin, Porporati naquit à une époque où le mauvais goût du dessin devenait général. Il n'a pu se défendre de la fâcheuse impulsion donnée alors aux arts; mais comme graveur il est recommandable par la pureté et la douceur de son burin.

323. *Susanne au bain.* Épreuve avant la lettre.

Susanne épiée par deux vieillards, tandis qu'elle se baigne dans une salle construite au milieu d'un jardin. Tableau peint par Santerre, pour sa réception, en 1704, à l'Académie de peinture de Paris; le graveur en a fait, en 1773, son sujet de réception dans la même Académie. L'agrément du burin et la grâce du sujet ont fait rechercher avec empressement cette pièce, qui n'est pas commune avant la lettre.

324. *La Mort d'Abel.* Épreuve avant la lettre.

Il convenait à Porporati, dont le burin est si doux, de travailler d'après Vander Werf, peintre hollandais, qui s'est particulièrement distingué par un fini précieux. Le tableau original fut peint pour l'électeur Palatin Joseph-Guillaume; il a été longtemps l'un des ornements de la célèbre galerie de Dusseldorf.

Basire (Jacques), né à Londres vers 1740. Graveur de la Société des Antiquaires d'Angleterre.

325. *Entrevue de François Ier et de Henri VIII*, dite *le Camp du drap d'or.* Épreuve coloriée à l'aquarelle.

Après l'élévation de Charles-Quint à la dignité impériale, François Ier et Henri VIII, tous deux mécontents, voulurent avoir une entrevue : le lieu fut désigné au bord de la mer, entre Ardres et Guines, places fortes qui appartenaient, la première à la France et l'autre à l'Angleterre. Les deux rois y vinrent accompagnés des deux reines Claude de France et Catherine d'Aragon : chacun d'eux avait une cour nombreuse. La réunion dura depuis le 7 jusqu'au 24 juin : la dépense y fut grande; on y déploya un tel luxe, que, suivant l'expression de Martin du Bellay, « plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. »

Nous verrons plus loin pourquoi cette entrevue reçut le nom de *Camp du drap d'or*, et le mieux sans doute est de rapporter

ce que dit à ce sujet le maréchal de Fleurange : « Or pensoit le roy de France que le roy d'Angleterre et lui se deussent veoir aux champs, en tentes et pavillons, comme il avoit esté une fois conclud, et avoit faict le dict sieur les plus belles tentes que feurent jamais veues ; et le plus grand nombre et les principales estoient de drap d'or, frisé dedans et dehors, tant chambres, salles que galleries et tout plein d'aultres, de drap d'or ras et toiles d'or et d'argent. Et avoit dessus les dictes tentes force devises et pommes d'or ; et quand elles estoient tendues au soleil, il les faisoit beau veoir. Et y avoit sur celle du roy un Saint-Michel tout d'or, afin qu'elle feust conneue entre les aultres ; mais il estoit tout creux. Or, quand je vous ai devisé de l'esquipaige du roy de France, il faut que je vous devise de celui du roy d'Angleterre, lequel ne fist qu'une maison ; mais elle estoit trop plus belle que celle des François et de peu de coustance. Et estoit assise la dicte maison aux portes de Ghines, assez proche du chasteau, et estoit de merveilleuse grandeur en carrure. Et estoit la dicte maison toute de bois, de toile et de verre : et estoit la plus belle verrine que jamais l'on vist ; car la moitié de la maison estoit toute de verrine, et vous asseure qu'il y faisoit bien clair. Et y avoit quatre corps de maison, dont au moindre vous eussiez logé un prince. Et estoit la cour de bonne grandeur ; et au milieu de la dicte cour, et devant la porte, y avoit deux belles fontaines, qui jectoient par trois tuyaux, l'un ypocras, l'autre vin et l'autre eau : et faisoit dedans la dicte maison le plus clair logis qu'on sçauroit veoir. »

Le récit que nous venons de rapporter est la meilleure explication que l'on puisse donner de l'estampe qui a été gravée en 1774, aux frais de la Société des Antiquaires de Londres, d'après un tableau de 12 pieds sur 6, conservé dans le château de Windsor.

Il est facile d'y retrouver à gauche la place de Guines d'où sort le cortége ; au milieu, le château, et à droite, la maison construite pour le roi d'Angleterre, au devant de laquelle se voient les deux fontaines destinées à la réjouissance du peuple. Dans le fond, au milieu, est la tente couverte de drap d'or et surmontée du saint Michel. « Et quand se vint à l'approche, les dictes gardes demeurèrent aux barrières, et les deux princes

passèrent outre, avecques les deux personnages ainsi que dict est devant; et se vindrent embrasser tout à cheval, et se firent merveilleusement bon visage, et broncha le cheval du roy d'Angleterre, en embrassant le roy de France, et chascun avoit son laquais qui prindrent les chevaulx. Et entrèrent dedans le pavillon tout à pied, et se recommencèrent de rechef à embrasser et faire plus grande chère que jamais. »

Plus à droite, on voit la ville d'Ardres, et auprès, un champ clos où se donne un tournoi en présence des deux monarques.

On voit le canon du château de Guines tirer lors du passage du cortége qui sort de la place; il est facile d'y reconnaître Henri VIII et François Ier. On ne peut y distinguer aussi facilement le cardinal Wolsey, les ducs de Suffolck et de Norfolk, ainsi que le duc de Bourbon, Robertet et l'amiral Bonnivet, qui pourtant accompagnent leur souverain.

Dans le fond, se voient l'entrevue des deux monarques, un tournoi qui a lieu en leur présence, puis d'autres fêtes.

Guillaume Sharp, né en 1746, à Londres. Graveur au burin, élève de Bartolozzi.

326. *Docteurs discutant.* Épreuve avant la lettre.

Guido Reni, dans cette belle et sage composition, a représenté des docteurs de l'Église, réunis et discutant sur l'immaculée conception de la Vierge. Ce tableau a fait partie du cabinet de Robert Walpole; il est maintenant à St-Pétersbourg dans la galerie de l'Ermitage.

Cette estampe est une des premières par lesquelles Sharp se soit fait connaître d'une manière avantageuse.

Acquise en 1815, elle a été payée 80 francs.

327. *Sortie de la garnison de Gibraltar.*

Lors de la guerre qui eut lieu pour l'affranchissement des États-Unis, la France, voulant ôter à l'Angleterre une position formidable à l'entrée de la Méditerranée, forma le siége de Gibraltar; l'expédition était commandée par le comte d'Artois, frère de Louis XVI; elle n'eut pas le succès que l'on en attendait, et Gibraltar est resté la possession de l'Angleterre.

Jean-Gothard-Von-Muller, né en 1747 à Bernhausen, dans le Wurtemberg. Graveur au burin, destiné d'abord aux études théologiques, son goût l'engagea à les quitter pour suivre la carrière des arts. Après avoir suivi quelque temps les leçons de l'Académie de Stuttgard, il vint à Paris, où il reçut les conseils de Wille.

328. *Sainte Famille*, dite *la Vierge à la Chaise*. Épreuve avant toutes lettres.

Cette charmante composition de Raphaël présente la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus dans ses bras et le serrant contre son sein; près d'elle est saint Jean-Baptiste joignant les mains en signe d'adoration. Muller, en gravant cette estampe d'après le dessin qu'en avait fait Dutertre à Florence, a su conserver tout le mérite de l'original, et s'est mis ainsi au rang le plus élevé des graveurs modernes. On admire dans sa gravure la beauté du burin, sans y trouver ces tailles dont la disposition singulière et l'arrangement hardi sont plutôt des difficultés vaincues qu'une perfection de l'art.

Cette estampe fait partie du Musée publié par Robillard-Péronville et Laurent; les épreuves avant la lettre sont fort recherchées, et ne se rencontrent pas souvent séparées de la collection.

Sadeler, Van Schuppen, Bartolozzi et Morghen avaient déjà gravé ce tableau, que l'on a vu au Musée de Paris, et qui est maintenant à Florence au palais Pitti.

329. *Sainte Cécile*. Épreuve avant la lettre.

Sainte Cécile, vue à mi-corps, chante les louanges du Seigneur et s'accompagne de la basse; un ange, debout devant elle, tient ouvert son livre de musique. Cette estampe, gravée d'après Dominique Zampieri, fait partie du Musée français publié par Robillard-Péronville et Laurent. Elle a été acquise en 1818, à la vente du cabinet Rigal; son prix a été de 111 francs.

PIRANESI (FRANÇOIS), né à Parme en 1748; mort à Paris vers 1810. Graveur à l'eau-forte et au burin.

Plusieurs vues gravées à l'eau-forte et coloriées à l'aquarelle. (330 à 338.)

(330.) *Vue d'Athènes, prise du Chemin de Marathon.*

Autrefois république célèbre, Athènes est redevenue la capitale du nouveau royaume de Grèce; mais elle n'est qu'une ville dépeuplée et curieuse à cause de ses anciens monuments, la plupart en ruine.

(331.) *Vue du sommet du Mont Olympe.*

Montagne dans le nord de la Grèce, sur les frontières de la Romélie; les anciens poëtes l'ont désignée comme étant le séjour des dieux.

(332.) *Vue générale du Caire.*

Ville capitale de l'Égypte, à un quart de lieue sur la rive droite du Nil, au pied d'une montagne sur laquelle se trouve la citadelle; sa fondation remonte au Xe siècle. Son étendue est environ le quart de celle de Paris. Ses rues sont très-étroites et fort irrégulières. On trouve encore dans quelques parties des murailles et des tours qui formaient l'enceinte du vieux Caire.

(333.) *Vue d'une Mosquée sur les bords du Nil, près de Mansoura.*

(334.) *Vue du Mont Janicule à Rome.*

C'est là que Janus fit construire une ville, en face du mont Saturnien ou Capitolin.

(335.) *Vue du Mont Capitolin à Rome.*

L'un des lieux les plus célèbres de Rome ancienne, et sur lequel on dit que Saturne fit construire une ville. Sous Romulus, il porta le nom de Tarpéien, parce que c'est là que Tarpéia fut

tuée par les Sabins; il reçut le nom de Capitolin sous le règne de Tarquin l'Ancien.

(336.) *Vue du Mont Célius à Rome.*

La plus longue et la plus irrégulière des sept collines de Rome ancienne.

(337.) *Le Temple d'Esculape à la villa Borghèse.*

Ce temple est au milieu du lac; on y voit une belle statue du dieu de la médecine.

(338.) *Vue de l'Ile Belle.*

L'une des îles Borromées sur le lac Majeur; elle est remarquable par la beauté de ses jardins en amphithéâtre, remplis d'orangers, de lauriers et ornés de belles statues de marbre. C'est en 1670 qu'un comte Borromée, petit neveu du célèbre cardinal archevêque de Milan, jeta les fondements de cette délicieuse habitation.

Guérin (Christophe), né en 1751 à Strasbourg, où il mourut. Graveur au burin, élève de Muller.

339. *L'Amour désarmé.* Épreuve avant la lettre.

La grâce, une couleur suave et un brillant effet sont les qualités distinctes du pinceau d'Antoine Corrége. Le graveur Christophe Guérin, élève de Muller de Stuttgard, avec un burin doux et sans mollesse, a bien rendu le grand peintre italien dont ce tableau original ornait alors le cabinet de M. Mayno, à Strasbourg.

Maurice Blot, né à Paris en 1754; mort en 1818. Graveur au burin, élève de Saint-Aubin, il s'est fait connaître avantageusement par plusieurs gravures dans les Galeries de Florence, du Palais-Royal et du Musée du Louvre.

340. *Les Bergers d'Arcadie.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe, gravée d'après un des plus beaux tableaux du Poussin, est une allégorie dans laquelle le peintre a représenté les souvenirs de la mort au milieu des prospérités de la vie. Un berger à genoux montre un tombeau sur lequel on lit : *Et in Arcadiâ ego.* De même que les poëtes ont cité l'âge d'or comme le temps le plus heureux, ils ont parlé de l'Arcadie comme du pays le plus délicieux; mais le séjour dans cette terre de félicité n'a pu sauver du trépas celui pour lequel on a élevé ce tombeau. Cette idée de la mort au milieu même des plaisirs paraît affecter les divers personnages de cette scène, et suspendre la joie si naturelle à la jeunesse.

Cette épreuve a été donnée par le graveur.

LANGLOIS (PIERRE-GABRIEL), né à Paris en 1754. Graveur à l'eau-forte et au burin; élève de Simonet.

341. *Portrait de l'abbé Barthélemy.* Épreuve sur plâtre.

Ce portrait a été gravé pour être placé en tête de l'édition in-4° du Voyage d'Anacharsis, imprimée en l'an VII, chez Didot.

L'imprimeur Sampierdarena fit cette épreuve sur plâtre. Pour obtenir ce résultat, il faut, lorsque la planche a été encrée et essuyée avec soin, couler dessus un plâtre fin et liquide. Lorsqu'il est pris, il forme une plaque solide qui s'enlève sans difficulté; mais quelquefois il s'y trouve des soufflures assez nombreuses ou assez grandes pour produire un effet désagréable.

BARVEZ (JEAN-GUILLAUME), connu sous le nom de BERVIC, né en 1756 à Paris, où il mourut en 1822. Graveur au burin, élève de Wille, il mérite d'être placé à un rang très-élevé pour la correction de son dessin et pour le brillant effet de son burin.

342. *Laocoon et ses Enfants.* Épreuve avant le nom du graveur, tracée à la pointe sèche.

Fils de Priam et prêtre d'Apollon, Laocoon, par amour pour sa patrie, s'était opposé à l'entrée dans Troie du cheval de bois, qui renfermait les Grecs armés pour la ruine de cette illustre cité. Dans l'espoir de dessiller les yeux de ses concitoyens, il avait osé lancer un dard contre la fatale machine. Irrités de sa témérité, les dieux ennemis de Troie résolurent de l'en punir. Peu d'instants après, lorsque, sur le rivage de la mer, Laocoon sacrifiait à Neptune, deux énormes serpents s'élancent sur lui et sur ses deux enfants; malgré les efforts qu'il fait pour se dégager, il est enveloppé ainsi que ses fils, et, tournant vers le ciel des regards douloureux, il expire dans les plus cruelles angoisses.

Tel est le sujet de cet admirable groupe, chef-d'œuvre de composition, de dessin et de sentiments; l'un des plus parfaits ouvrages de la sculpture ancienne, ainsi que cette gravure est une de celles qui font le plus d'honneur à son auteur et à la France.

Ce groupe a été trouvé, en 1506, dans les ruines du palais de Titus, sur le mont Esquillin, à Rome; c'est là que l'avait vu Pline, qui nous a fait connaître les noms des trois habiles sculpteurs qui ont travaillé à ce chef-d'œuvre; ils se nommaient Agésandre, Polydore et Athénodore.

Cette épreuve a été donnée, en 1851, par le testament de M. Jecker.

343. *Enlèvement de Déjanire.* Épreuve avant la lettre.

Hercule, revenant avec Déjanire qu'il venait d'épouser, la confia au centaure Nessus pour lui faire traverser le fleuve Évène, qui était débordé. Le centaure, ivre d'amour, et, voyant Hercule à l'autre bord, voulut enlever la femme de son ami; mais le héros, outré d'une telle perfidie, lui décocha une flèche qui lui fit une blessure mortelle.

Le Guide a bien rendu les diverses expressions qui doivent agiter ces personnages. Le centaure, abordant au rivage, croit déjà jouir du bonheur qu'il désire; l'amour, la joie et le plaisir

sont peints dans ses yeux. Déjanire a pénétré son dessin ; la crainte du danger lui fait regretter de ne plus être auprès d'Hercule, qu'elle semble appeler à son secours. Tant de beautés dans l'expression doivent empêcher de remarquer que les draperies sont un peu lourdes et manquent de goût.

Ce tableau est un des quatre où le Guide a représenté les travaux d'Hercule peints à Bologne pour le duc de Mantoue, qui les vendit à Charles Ier, roi d'Angleterre. Après la mort de ce monarque, ils furent achetés par Louis XIV, et se voient maintenant au Musée du Louvre.

344. *Éducation d'Achille.* Épreuve avant la lettre.

Achille, fils de Thétis et de Pélée, fut confié par son père au centaure Chiron, afin de recevoir une éducation digne d'un héros. Le centaure le nourrissait de cœurs de lions et de moelle de tigres, d'ours, de sangliers et d'autres bêtes sauvages : il l'instruisit dans la musique et dans la médecine. Le peintre Regnaud a représenté Achille apprenant à tirer de l'arc ; ce tableau fait honneur à l'école française : il est heureux pour un peintre que son tableau soit publié par un aussi habile graveur.

Cette estampe et la précédente ont été données, en 1851, par le testament de M. Jecker.

345. *Portrait en pied de Louis XVI.* Épreuve avant la bordure.

Ce portrait, gravé d'après Callet, est remarquable par la beauté et la vigueur de son exécution ; l'un des premiers travaux du graveur, il l'a fait connaître de la manière la plus avantageuse.

Louis XVI, né en 1754, monta sur le trône en 1774 et régna jusqu'en 1793.

On ne connaît que deux épreuves avant la bordure terminée : celle-ci, payée 660 fr., en 1817, à la vente du cabinet Logette ; l'autre a été déchirée par le milieu en 1793.

346. *Le même portrait.* Épreuve avant la lettre.

Ces épreuves sont devenues rares, plusieurs ayant été déchi-

rées en 1793; la planche même fut coupée en deux parties, qui depuis ont été rejointes avec beaucoup d'adresse.

TARDIEU (PIERRE-ALEXANDRE), né à Paris en 1756. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Wille, et héritier d'un nom célèbre. M. Tardieu s'est distingué par son talent à manier le burin et par la pureté de son dessin.

347. *Communion de saint Jérôme.* Épreuve avant la lettre.

On dit que saint Jérôme, sentant sa fin approcher, se fit porter à l'église pour recevoir la communion. Dominique Zampieri a peint cette scène pieuse pour l'église de Saint-Jérôme de la Charité à Rome.

Dans cette composition tout est vrai, convenable, noble, sage, étudié. L'ordonnance est simple, toutes les planches sont remplies, aucun personnage n'est inutile. Saint Jérôme appelle bien l'attention du spectateur; sa tête est encore belle malgré sa décrépitude; ses bras ne peuvent plus obéir à sa volonté, qui les ferait s'élever vers le ciel; son corps est consumé par la pénitence, mais on sent encore une âme ardente que la vieillesse même n'a pu éteindre.

Cette épreuve avant la lettre a été donnée par le graveur Tardieu.

BEISSON (FRANÇOIS-JOSEPH-ÉTIENNE), né à Aix vers 1759; mort à Paris en 1820. Graveur au burin, élève de Wille.

348. *Sainte Cécile.* Épreuve avant les noms d'artiste.

Nous avons déjà parlé de cette composition sous les nos 57 et 370. Le no 49 a été gravé par Marc-Antoine d'après le dessin original de Raphaël, tandis que les autres estampes l'ont été

d'après le tableau peint en 1513 pour le cardinal Laurent Pucci, qui le fit placer dans l'église de Saint-Jean del Monte à Bologne : on a pu le voir plusieurs années dans la galerie du Louvre; en 1815, il a été vendu à l'Italie.

M. Beisson a fait cette planche pour la collection du Musée Robillard, dont elle est un des ornements. C'est lui qui a donné l'épreuve que possède la Bibliothèque.

Morghen (Raphael), né à Naples vers 1760; mort à Florence vers 1833. Graveur au burin, élève et gendre de Volpato, il se fit remarquer d'abord par la douceur de son burin; mais on lui doit autant d'éloges pour la pureté de son dessin et pour la justesse avec laquelle il a su rendre l'expression des maîtres dont il gravait les tableaux. Il a publié 200 planches.

* 349. *Repos en Égypte.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe cintrée, composition d'André del Sarte, est peinte dans une des lunettes du cloître des Pères-Servites à Florence; elle a été publiée en septembre 1795. Cette estampe est d'une grande beauté, la taille y est bien conduite, et le caractère du peintre parfaitement conservé. Saint Joseph, assis, a le dos appuyé sur un sac contenant les effets de voyage de la sainte famille, ce qui la fait ordinairement désigner sous le nom de la *Vierge au sac.*

Donné par le testament de M. Jecker, en 1851.

350. *Repos en Égypte.* Épreuve avant la lettre.

Pour éviter la persécution d'Hérode, saint Joseph fut averti en songe de quitter Nazareth et d'aller en Égypte. Pendant un moment de repos dans le voyage, on voit la Vierge assise, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, à qui les anges offrent du lait et du miel; deux autres dans les airs répandent des fleurs sur lui; à côté est saint Joseph endormi, et dans le fond, à gauche, on aperçoit l'âne encore chargé de bagage.

351. *Le Temps faisant danser les Saisons.* Épreuve avant la lettre.

La dénomination de ce tableau ne paraît pas lui convenir; c'est plutôt une allégorie de la vie humaine, dans laquelle Nicolas Poussin a montré le Temps jouant de la lyre et faisant danser quatre femmes qui, sous la figure des saisons, représentent les différents états de la vie humaine : la Pauvreté, le Travail, le Plaisir et la Richesse. Ces femmes dansent en rond et se donnent la main, pour marquer les changements continuels qui arrivent dans la vie comme dans la fortune des hommes.

La Richesse a les cheveux tressés d'or et de perles; le Plaisir est couronné de fleurs; la Pauvreté, vêtue d'un habit délabré, a la tête entourée de rameaux dont les feuilles sont desséchées; le Travail a les épaules découvertes et des bras nerveux. Auprès du Temps sont deux enfants, dont l'un tient une horloge de sable et semble compter les instants de la vie; l'autre fait des bulles de savon, et démontre ainsi la vanité et le néant de toutes les choses de ce monde. Florent le Comte prétend que la pensée de cette composition est due au pape Clément IX.

352. *La Cène.* Épreuve avant la virgule à la suite du mot *Vobis.*

Ce tableau a été peint par Léonard de Vinci, dans le réfectoire des dominicains de Milan. S'il fait admirer la douceur et la beauté du burin de l'un des plus habiles graveurs modernes, il montre également la fécondité du peintre qui a donné une physionomie et surtout un caractère varié à chacun des apôtres, au moment où ils entendent dire à leur divin Maître : *L'un de vous me trahira*, et Judas répondre : *Serait-ce moi, Seigneur?*

Cette admirable production a placé Léonard au rang des premiers génies de la peinture. Altéré depuis longtemps, ce chef-d'œuvre ne laissera un jour que des restes difficiles à apercevoir. Mais une copie en mosaïque a été faite par ordre de Napoléon; les traités de 1815 en ont donné la possession à l'empereur d'Autriche. La gravure de Morghen fera aussi revivre l'artiste florentin, et ses ouvrages, fussent-ils tous effa-

cés, l'estampe suffira pour perpétuer la réputation d'un des plus savants peintres.

Cette épreuve a été donnée par le testament de M. Jecker, en 1851.

353. *La Transfiguration.* Épreuve avant la lettre et avec le livre blanc.

L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ ayant emmené les disciples Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne, que l'on croit être le mont Thabor, à six lieues de Nazareth, « il se transfigura à leurs yeux; son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements éclatants comme la neige; en même temps ils virent paraître Moïse et Élie, qui s'entretenaient avec lui. »

Pendant que cette scène miraculeuse avait lieu sur le haut de la montagne, on présentait aux autres disciples restés au bas un enfant possédé du démon et qui éprouvait d'horribles convulsions dont ils ne purent le délivrer; quelques-uns des apôtres paraissent indiquer que J. C. seul pourra opérer cette guérison. Les deux diacres que l'on voit à genoux à gauche, sur le penchant de la montage, sont, suivant quelques personnes, saint Étienne et saint Laurent; suivant d'autres, les neveux du cardinal Jules de Médicis, archevêque de Narbonne, qui avait commandé ce sujet à Raphaël pour orner son église. La France, à qui ce tableau avait été destiné, l'a possédé pendant vingt ans : elle en est privée depuis 1815.

Raphaël a suivi un usage que l'on rencontre fréquemment chez les anciens artistes, de représenter dans le même tableau deux scènes différentes, qui se passent, il est vrai, dans le même instant, mais dans deux endrois différents, ce qui est absolument interdit maintenant. Si le respect empêche de parler d'un défaut dans l'ouvrage d'un grand maître, peut-il être permis d'en trouver un dans le chef-d'œuvre et le dernier tableau de Raphaël? Le graveur s'est également distingué en offrant une estampe, fort remarquable par la correction du dessin, et d'une proportion assez grande pour pouvoir rendre avec justesse les expressions des têtes.

Il existe plusieurs gravures de ce beau tableau; les princi-

pales sont celles de Marc-Antoine, Corneille Cort, Simon Thomassin, Nicolas Dorigny et Girardet.

Cette épreuve a été payée 450 fr., en 1817, à la vente du cabinet Logette.

354. *Saint Jean-Baptiste.* Épreuve avant la lettre.

Saint Jean-Baptiste, assis sur un rocher au milieu du désert, est entouré d'une multitude de personnes venues pour l'entendre.

Cette gravure est faite d'après un tableau de Guido Reni. Le peintre semble avoir voulu représenter le précurseur de J. C. au moment où il dit : *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert; rendez droite la voie du Seigneur.*

355. *L'Aurore.* Épreuve avant la lettre.

Cette célèbre composition du Guide est peinte dans le plafond du palais Rospigliosi, à Rome; le peintre a voulu dans son tableau exprimer les différentes heures qui, réunies, forment le matin. L'Aurore, répandant des fleurs, semble écarter le voile qui l'enveloppait, et paraît dans tout son éclat; l'Amour, une torche à la main, représente l'étoile du matin, si brillante au lever du soleil; enfin le dieu du jour, sur son char tiré par des chevaux fougueux qui chassent les nuages devant eux, est accompagné de nymphes dont le nombre indique les jours de la semaine plutôt que les heures, comme l'ont dit quelques personnes. (Voy. n° 315.)

C'est vers l'âge de 30 ans que Raphaël Morghen publia cette gravure, qui le fit connaître de la manière la plus avantageuse; elle fut bientôt suivie de la publication du Repos en Égypte et de la Danse des Saisons d'après Poussin, n°s 350 et 351, puis du portrait de François de Moncade, à cheval, d'après Van Dyck.

356. *Angélique et Médor.* Épreuve avant la lettre.

Arioste, dans un poëme où l'on trouve des scènes si gracieuses à rendre en peinture, a inspiré Th. Matteini lorsqu'il a représenté Angélique et Médor ne pouvant se passer d'être ensemble, se faisant un plaisir de tracer leurs noms et leurs chiffres en mille manières différentes sur les arbres, sur les rochers, enfin dans tous les endroits qu'ils habitaient.

Le burin doux et gracieux de Morghen a donné tant de charme à cette pièce, qu'elle a obtenu le plus grand succès. Le prix des épreuves avant la lettre a augmenté d'autant plus que, par scrupule, l'auteur a cru devoir en racheter quelques-unes pour les détruire.

* 357. *Portrait de François de Moncade.* Épreuve avant la lettre.

François de Moncade, comte d'Onone et marquis d'Aytona, naquit à Valence en 1586 ; après avoir fait d'excellentes études, il prit le parti des armes et obtint un régiment, puis commanda la flotte espagnole qui surveillait Dunkerque, fut envoyé en ambassade à Vienne par le roi Philippe IV, et nommé, en 1633, généralissime des troupes espagnoles dans les Pays-Bas. Il mourut en 1635 au milieu de ses succès et avec les regrets universels du peuple et des soldats.

Dans ce magnifique ouvrage, on peut également admirer le talent du peintre Van Dyck et celui du graveur Raphaël Morghen, qui fit ce superbe portrait équestre en dix mois, à la fin de l'année 1792.

Cette belle épreuve a été donnée par le testament de M. Jecker, en 1851.

358. *Les Vertus cardinales.*

Ce tableau allégorique est un de ceux que Raphaël a peints dans la chambre de la Signature, au Vatican; il est placé au-dessus d'une fenêtre et au-dessous de la partie du plafond où est la figure allégorique de la Jurisprudence. Par ce rapprochement, le peintre a voulu faire voir que la Prudence, la Tempérance et la Force doivent toujours accompagner la Justice.

Épreuve donnée par le testament de M. Jecker, en 1851.

GIRARDET (ABRAHAM), né en 1764, à Neufchatel, en Suisse.

* 359. *Apothéose d'Auguste.*

Ce camée, le plus grand de tous ceux de l'antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous, et désigné sous le nom de la *grande Sardonya*, est composé de cinq couches. La tradition nous ap-

prend que Baudoin II, empereur de Constantinople, étant venu, en 1244, demander des secours, le vendit à saint Louis. En 1379, Charles V le donna à la Sainte-Chapelle de Paris. On croyait alors qu'il représentait le triomphe de Joseph. Le 30 mai 1484, il fut porté processionnellement au sacre de Charles VIII; mais, en 1619, Peiresc démontra que cette pièce représentait les personnages de la famille d'Auguste. Enfin, en 1791, ce précieux camée fut placé au cabinet des antiques à la Bibliothèque royale.

Cette composition est divisée en trois scènes : celle du haut représente l'apothéose d'Auguste, reçu dans l'Olympe par Romulus sous la figure de Jupiter, accompagné d'Ænée, de Jules son fils et de César portant une couronne radiée. Au milieu. Tibère, assis sur son trône, ayant Livie à sa gauche, reçoit le compte que Germanicus lui rend de son expédition dans les Gaules. Dans la troisième rangée, on voit les captifs de nations vaincues ou subjuguées par les Romains.

Une ancienne monture gothique a été brisée par les voleurs, qui s'emparèrent de ce précieux monument dans la nuit du 16 février 1804.

Baquoy (Pierre-Charles), né à Paris en 1764. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de son père Jean Baquoy, qui a gravé beaucoup de vignettes.

360. *Saint Vincent de Paul.* Épreuve avec la lettre tracée.

Vincent de Paul naquit en 1576 de parents peu fortunés. Après avoir fait ses études et reçu les ordres, il fut, dans un voyage sur la Méditerranée, pris par des Turcs et emmené en esclavage. Rendu à la liberté, il vint à Paris en 1609. Quatre ans après, il se chargea de l'éducation des enfants de Philippe de Gondi, dont l'un fut si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Retz. C'est à Vincent de Paul que l'on doit l'établissement de la Confrérie pour l'instruction des galériens, puis celle des missionnaires connus sous le nom de Lazaristes, destinés à instruire le peuple des campagnes. La bulle d'érection eut lieu en

1632, et c'est depuis cette époque que l'on mit plus de soin dans le choix des ecclésiastiques avant de les ordonner; par conséquent leurs mœurs devinrent plus régulières. En 1634, il fonda l'établissement des Sœurs de la Charité, pour le soin des malades et des pauvres infirmes; en 1648, celui des Enfants-Trouvés; et enfin, en 1655, le grand hôpital de la Salpétrière; puis mourut à Paris en 1660, âgé de 85 ans.

Le peintre Monsiau a représenté saint Vincent recueillant deux enfants abandonnés sur la voie publique; ils allaient périr sans la charité du vénérable ecclésiastique. Ce tableau a été vu avec beaucoup d'intérêt au salon de 1817.

Morel (Alexandre-Antoine), né en 1765 à Paris, où il est mort en 1830? Graveur à l'eau-forte et au burin. D'abord élève de David, par les conseils de son maître, il quitta le pinceau pour prendre le burin.

361. *Jugement de Salomon.* Épreuve avant la lettre.

Deux femmes s'étant présentées devant le roi Salomon avec deux enfants, l'un vivant et l'autre mort, chacune prétendait être la mère de celui qui existait, et il ne se trouvait pas de témoin qui pût faire connaître la vérité. Le roi donc, pour parvenir à la savoir, dit à ses gardes : « Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez une moitié à l'une et une moitié à l'autre. » Alors la femme dont le fils était vivant, sentant ses entrailles émues de tendresse, s'écria : « Seigneur, donnez-lui, je vous supplie, l'enfant vivant et ne le tuez point. » L'autre, au contraire, disait : « Qu'il ne soit ni à moi ni à vous, mais qu'on le divise en deux. » Alors le roi prononça cette sentence : « Qu'on ne tue point cet enfant, donnez-le à cette femme, car c'est elle qui est vraiment sa mère. »

C'est en 1649 que Poussin peignit le tableau pour M. Pointel, négociant à Lyon; il passa ensuite dans le cabinet du procureur général Achille de Harlay, et fut acheté depuis par le roi.

L'épreuve a été donnée à la Bibliothèque par le graveur Morel.

362. *Le Serment des Horaces.* Épreuve avant la lettre.

Une discussion s'étant élevée entre les Romains et les Albains, sous le règne de Tullus Hostilius, l'an 669 avant J. C., le général d'Albe, craignant une bataille dont le sort lui paraissait incertain, et qui affaiblirait même le peuple vainqueur, proposa de choisir trois combattants de chaque côté, en convenant que la victoire appartiendrait à celui des deux peuples dont les champions resteraient victorieux.

David, d'après lequel cette pièce est gravée, a choisi le moment où le vieil Horace présente des armes à ses fils et reçoit leur serment de se dévouer pour le salut de Rome. Sabine et Camille sont appuyées sur leur mère, et semblent craindre les suites d'un combat qui doit nécessairement causer des regrets à l'une d'elles, puisqu'elle avait ses frères d'un côté et son époux de l'autre.

Le tableau original se voit dans la galerie du Musée. L'épreuve a été donnée à la Bibliothèque par le graveur Morel.

Longhi (Joseph), né à Milan en 1766; mort en 1830.

* 363. *Mariage de la Vierge*, gravé en 1820 d'après le tableau peint par Raphaël en 1504 et qui se voit à Milan dans la galerie Breza. On le cite en Italie sous le nom de *Sposalizo*, les épousailles.

Épreuve donnée par M. Jecker par son testament, en 1851; une épreuve semblable avait été vendue 1,095 fr. à la vente de M. Debois, en 1844.

Audouin (Pierre), né en 1768 à Paris, où il mourut en 1822. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Beauvarlet; on retrouve dans ses estampes la douceur du burin de son maître, mais aussi un peu de sa mollesse.

364. *Vénus surprise par un Satyre.* Épreuve avant la lettre.

Antoine Corrége, celui de tous les peintres italiens qui ait su donner le plus de grâce à ses compositions, a presque toujours représenté des nymphes et des bergères de l'âge d'or. Son dessin manque de correction; mais ce défaut est racheté par d'autres qualités.

Le graveur, par la douceur de son burin, a su bien rendre une partie du charme qu'on trouve dans le tableau original, l'un des plus beaux ornements de la galerie du Musée.

Massard (Jean), né à Belesme en 1740; mort à Paris en 1822. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Wille.

365. *La Vierge tenant l'Enfant Jésus.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe est gravée d'après un beau tableau de Van Dyck; elle porte pour inscription : *La plus belle des mères.*

Fosseyeux (Jean-Baptiste), né vers 1770 à Paris, où il est mort. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève de Moreau.

366. *Portrait de Fernand Cortès,* d'après Diego Velasquez, l'un des plus habiles peintres de l'école espagnole.

Frey (Jean-Pierre de), né à Amsterdam en 1770; mort en 1834 dans un hospice de Paris. Graveur à l'eau-forte, au burin et à la pointe sèche. Compatriote de Rembrandt, il a cherché à imiter son travail; il

a réussi à rendre l'effet de clair-obscur qui se trouve dans les tableaux de cette école.

367. *Tobie recouvrant la vue.* Épreuve avant la lettre.

Pendant la captivité des Juifs, Tobie, l'un d'eux, qui avait toujours craint le Seigneur, tomba dans la pauvreté : étant devenu vieux et aveugle, Dieu envoya l'ange Raphaël pour le secourir. Sous la conduite de cet ange gardien, qu'il prenait pour un de ses compatriotes, le jeune Tobie fit un heureux voyage; puis, revenu dans la maison paternelle, l'ange indiqua à Tobie le moyen de rendre la vue à son père, en lui frottant les yeux avec le fiel du poisson qui avait été près de le dévorer au commencement de son voyage.

Tobie donc, ne connaissant point son conducteur, voulait trouver un moyen de lui témoigner sa reconnaissance; mais alors celui-ci lui dit : « Je suis l'ange Raphaël. » A ces paroles, ils furent tous troublés : et, étant saisis de frayeur, ils tombèrent le visage contre terre, et l'ange leur dit : « La paix soit avec vous : ne craignez point; il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé; pour vous, bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles. » Alors il disparut de devant eux.

Le tableau original, peint par Rembrandt, se voit dans la galerie du Musée, sous le n° 404 : en le gravant, de Frey a donné une idée exacte de la couleur du maître; la manière dont il a fait usage n'est pas ordinaire, mais elle est remplie d'esprit. L'auteur de cette pièce, privé longtemps de l'usage de sa main droite, n'a rien perdu de son talent en se servant de l'autre main.

Cette épreuve a été donnée à la Bibliothèque par le graveur lui-même.

* 368. *Le bon Samaritain.*

La division qui séparait les Juifs et les Samaritains tenait à leur croyance; ces derniers n'admettaient que le Pentateuque, et les Hébreux, à cause de cela, les traitaient de schismatiques. Après la captivité de Babylone, les Juifs rétablirent le temple de Jérusalem, et les Samaritains en construisirent un autre à Garitzim. Aucune mesure alors n'exista plus entre eux : leur

haine se manifesta en toute occasion, comme on a pu le voir dans le XVIe siècle entre les partisans de Rome et ceux de Luther.

Les Juifs pensaient que les Samaritains ne pouvaient être sauvés, et la plus grande insulte pour un Hébreu était de recevoir cette dénomination.

Une autre composition de ce même sujet, aussi par Rembrandt, se trouve décrite sous le n° 405. Le tableau original de la même grandeur est au Musée du Louvre.

GODEFROY (JEAN), né à Londres en 1771; travaille à Paris en 1837. Graveur à l'eau-forte, au burin et au pointillé.

369. *Psyché et l'Amour*. Épreuve avant la lettre.

Le genre de gravure qu'a adopté l'auteur est loin de rendre la pureté du dessin que l'on a admiré dans le tableau original de Gérard, l'un des ornements du salon de l'an VI (1798). Ce tableau a été acheté depuis par le roi, à la vente du général Rapp.

Cette épreuve a été donnée par le graveur.

MASSARD (JEAN-BAPTISTE-RAPHAEL-URBAIN), né en 1775 à Paris, où il travaille en 1855. Graveur au burin, élève de son père, il s'est fait remarquer comme habile dessinateur.

370. *Sainte Cécile*. Épreuve avant la lettre.

Sainte Cécile, saint Paul, saint Augustin, saint Jean et sainte Madeleine, réunis pour chanter les louanges de Dieu. (Voyez n° 57.)

On peut trouver extraordinaire de voir cinq figures à côté l'une de l'autre, toutes debout et sans aucun rapport entre elles : il est probable que Raphaël, maître de sa composition, ne l'eût pas disposée ainsi; mais on sait que de son temps ceux qui commandaient un tableau indiquaient souvent au peintre non-

seulement le nombre de figures qu'ils voulaient y voir, mais aussi le nom des personnages, et quelquefois encore la position qu'ils désiraient qu'on leur donnât : il ne restait plus au peintre que le dessin, la couleur et l'expression pour faire valoir son talent.

Cette épreuve a été donnée par le graveur.

371. *Sépulture d'Atala.* Épreuve avant la lettre.

Atala, à demi enveloppée d'un linceul, va disparaître de dessus la terre. Suivant l'expression de M. de Chateaubriand, « elle paraît enchantée par l'ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. » Le père Aubry, animé par des sentiments religieux, la soutient par le haut du corps, tandis que Chactas, tenant ses jambes embrassées, semble, au milieu de son extrême affliction, trouver encore quelque adoucissement à retenir celle qu'il ne doit plus revoir que dans l'éternité.

On doit savoir gré à M. Massard d'avoir mis entre les mains de tout le monde cette belle composition que l'on doit au talent de Girodet-Trioson. L'auteur du tableau a dû aussi être satisfait de ce qu'en le copiant le graveur a rendu si parfaitement les expressions, le clair-obscur et le sentiment exquis de ce tableau, qui parut au salon de 1808 et qui se voit maintenant au Musée.

372. *Les Sabines séparant Romulus et Tatius.* Épreuve avant la lettre.

La guerre étant déclarée entre les Romains et les Sabins, ces derniers s'étaient déjà rendus maîtres de la citadelle, et l'armée romaine avait fléchi. « Dans ce moment, les Sabines, dont l'enlèvement avait allumé la guerre, accourent les cheveux épars, les vêtements en désordre. La peur, si naturelle aux femmes, cédant à l'excès de leur douleur, elles osent se jeter au milieu d'une grêle de traits, se mettent en travers des deux armées, arrêtent les javelots, enchaînent la fureur : s'adressant tantôt à leurs pères, tantôt à leurs maris, elles les conjurent de ne point ensanglanter leurs mains du meurtre affreux d'un beau-père ou d'un gendre, de ne point souiller d'un parricide le

fruit de leurs entrailles, de ne pas répandre le sang de leurs enfants ou de leurs petits-fils. — Si l'alliance que vous avez contractée par nous, si notre hymen vous fait horreur, tournez contre nous votre ressentiment ; c'est nous qui causons les blessures et la mort de nos époux ou de nos pères. Nous aimons mieux périr que d'avoir à pleurer toute la vie des pertes aussi grandes. — Tout à coup on se calme, on se tait : les chefs s'avancent pour conclure un traité, et non-seulement on signe la paix, mais des deux cités on n'en fait qu'une seule. »

David, en retraçant le récit de Tite-Live, a placé sur le devant l'épisode de Tatius et Romulus séparés par Hersilie. Toutes les figures sont belles, les têtes remplies d'expressions aussi nobles que variées.

573. *Portrait de Louis XVIII.* Épreuve avant toutes lettres.

Ce portrait, d'après le tableau de Gérard, exposé au salon de 1814, a été gravé aux frais du roi, et se trouve rarement dans le commerce.

Cette belle épreuve a été acquise, en 1820, pour le prix de 350 fr.

ROGER (BARTHÉLEMY-JOSEPH-FULCRAN), graveur, né à Lodève le 20 mai 1770, élève de Copia.

*574. *La Vierge et l'Enfant Jésus.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe a été faite d'après un tableau de Louis Carrache, lequel est au Musée du Louvre, et a appartenu autrefois au prince de Carignan, qui le vendit au roi Louis XV. Cette gravure a été exposée au salon de 1808, et a valu une médaille d'or à son auteur. Elle faisait partie de la collection complète de son œuvre, acquise de l'auteur lui-même.

BOUCHER-DESNOYER (AUGUSTE-GASPARD-LOUIS), né en 1779

à Paris, où il travaille en 1855. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève d'Alexandre Tardieu.

375. *Sainte Famille.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe est connue sous le nom de la *Belle Jardinière*, sans doute à cause de la simplicité de l'habillement de la Vierge, qui est assise dans une campagne émaillée de fleurs.

Raphaël, toujours admirable dans ses compositions, toujours sublime dans ses têtes de Vierge, a su donner à celle-ci une tendresse respectueuse qu'on peut admirer, mais qu'il serait difficile de décrire.

Cette magnifique épreuve a été léguée par le testament de Jecker, en 1851.

376. *Tête de Ptolémée II.* Épreuve avant les inscriptions.

Ptolémée II, roi d'Égypte, auquel on donna le surnom de Philadelphe, à cause de l'amour qu'il eut pour Arsinoé, sa sœur, dont il fit sa seconde femme, succéda à son frère Ptolémée Soter, l'an 248 avant J. C. Le commencement du règne de ce prince fut marqué par quelques actes de cruauté; mais, affermi sur le trône, il se fit remarquer par ses vertus, sa clémence et son amour pour la paix. C'est à lui qu'on doit l'établissement du musée d'Alexandrie, asile des gens de lettres, et la fondation de cette immense bibliothèque qui, dit-on, fut brûlée par ordre du kalif Omar; fait au moins douteux, suivant ce que dit Jean Philopon dans un de ses commentaires sur Platon. C'est encore sous le règne de Ptolémée II que fut faite la version grecque de l'ancien Testament, connue sous le nom de *la Septante*.

Le beau camée qui occupe le haut de cette planche faisait partie de la collection de l'impératrice Joséphine; il avait appartenu à la reine Christine de Suède. C'est une sardoine-onyx à trois couches, de la même grandeur que la gravure, et d'un travail de la plus grande perfection; il représente la tête de Ptolémée Philadelphe accolée à celle de sa première femme, qui se nommait aussi Arsinoé. Les médailles gravées sur cette

planche sont celles des Ptolémées et de plusieurs princesses du nom de Bérénice.

Cette planche fait partie de l'iconographie grecque publiée par Visconti. L'épreuve a été donnée par le graveur.

377. *Portrait de Napoléon.*

Peu de temps après son couronnement, l'empereur fit faire par le peintre Gérard son portrait en pied, et avec le costume qu'il portait lors de son sacre. Il voulut aussi que ce portrait fût gravé de manière à pouvoir être donné en cadeau aux princes et aux ambassadeurs.

Cette épreuve est du premier tirage, fait par ordre du ministre des affaires étrangères, au nombre de 600 : au bas est placée une petite estampille, avec un aigle.

Plus tard l'empereur donna la planche au graveur : ces dernières épreuves ne portent pas l'estampille.

THOMPSON (JEAN), né à Londres vers 1790, mort à Paris vers 1840? Graveur sur bois.

378. *Diplôme pour l'Académie des Antiquaires d'Écosse;* gravé sur bois. Épreuve sur papier de Chine.

Dans un médaillon, soutenu par un guerrier et un pêcheur écossais, on voit Minerve assise, et voulant perpétuer par des récompenses honorifiques le souvenir des grands hommes et des grands ouvrages qui ont illustré l'ancienne Calédonie.

Cette pièce a été gravée à Paris, d'après le dessin de Benjamin West; elle fait voir que l'art de la gravure sur bois, longtemps négligé et souvent repoussé comme ne pouvant jamais égaler la gravure sur cuivre, mérite cependant l'attention des amateurs, lorsqu'une main habile veut bien s'y exercer.

Cette épreuve a été donnée à la Bibliothèque royale par le graveur Thompson.

PILLEMENT fils (VICTOR), graveur, né à Paris vers 1780?

* 379. *OEdipe.*

Ce tableau a été peint, en 1793, par Pierre-Henri Valenciennes,

né à Toulouse en 1750, élève du peintre Doyen ; à son retour de Rome, il devint chef d'une école d'où sortirent plusieurs habiles paysagistes.

AUBRY-LECOMTE (H.-L.-V.-J.-B.), né le 1er novembre 1797, travaille à Paris en 1855. Penitre et lithographe.

380. *Ariadne abandonnée.* Lithographie.

Après avoir inutilement regretté le départ de Thésée, dont on aperçoit le vaisseau dans le lointain, Ariadne, mollement couchée au pied d'un arbre et sans aucun voile, s'est endormie sur le rivage même de l'île de Naxos ; sa beauté est bien digne de fixer l'attention du dieu vainqueur de l'Inde.

Cette composition est de Girodet-Trioson.

381. *Érigone endormie.* Lithographie.

A l'ombre d'une vigne chargée de fruits et mêlée de lierre, la bien-aimée de Bacchus est endormie et paraît encore animée par le plaisir.

M. Aubry-Lecomte, dessinateur de cette lithographie, a rendu avec un soin particulier la grâce et la perfection qui distinguent les ouvrages de Girodet, à qui l'on doit cette agréable composition. Érigone sert de pendant à l'Ariadne abandonnée des mêmes auteurs.

382. *Danaé.* Lithographie.

Cette charmante figure est d'une grande pureté de dessin et d'une pose très-gracieuse ; elle est due au pinceau de Girodet, peu de temps après son retour de Rome. Peut-être pourrait-on la regarder plutôt comme une figure d'étude que comme une Danaé. En effet, il n'est pas facile de reconnaître ici la fille d'Acrisius enfermée dans une tour par ordre de son père, et qui, malgré cette précaution, devint pourtant mère de Persée.

Un mur que l'on aperçoit vers la gauche est le seul indice de la tour ; la lance, entourée de pavots, désigne que les gardes furent endormis ; les étoiles rappellent que la scène se passa

dans la nuit; la richesse du lit fait voir que l'or fut prodigué; les fleurs indiquent le plaisir que la jeunesse trouve dans son effervescence, et l'amour, en approchant son flambeau de la princesse, rappelle qu'il parvient toujours à enflammer les cœurs, malgré les précautions qu'on cherche à prendre pour l'éviter.

Cette belle épreuve a été donnée par M. Aubry-Lecomte.

LIGNON (ÉTIENNE-FRÉDÉRIC), né à Paris en 1781. Graveur à l'eau-forte et au burin, élève d'Alexandre Morel.

383. *Portrait de Louis-Philippe d'Orléans.*

Portrait du roi Louis-Philippe, peint par Fr. Gérard, sous le règne de Louis XVIII; ce prince était alors duc d'Orléans et colonel général des hussards.

384. *Portrait de Marie-Amélie de Naples,* femme de Louis-Philippe. Épreuve avant toutes lettres.

Le prince, après avoir parcouru différents pays, vint à Naples, où il a épousé, en 1809, la sœur du roi de Naples, François.

Ce portrait a été peint par Gérard.

MULLER (FRÉDÉRIC), graveur, né à Stuttgard le 11 décembre 1782, mort à 34 ans au château de Sonnestein, près Pirna, le 13 mai 1816. Élève de son père Jean-Gothard von Muller.

385. *Saint Jean l'Évangéliste.* Épreuve.

Le Dominiquin nous représente ici l'apôtre saint Jean recevant l'inspiration divine, d'après laquelle il écrivit l'Apocalypse, où il dit : « Le jour du Seigneur (un dimanche), je fus ravi en esprit, et j'entendis derrière moi une voix forte et éclatante comme le son d'une trompette qui me disait : « Je suis « l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier; et écrivez dans

« un livre ce que vous voyez. » Le tableau original est à Stuttgard, dans le cabinet de M. de Fromman, conseiller du gouvernement.

Légué par le testament de Jecker, en 1851.

ANDERLONI (PIERRE), né à Sainte-Eufémie, près de Brescia, en 1784.

* 386. *La Femme adultère.* Épreuve avant la lettre.

Déjà deux fois nous avons eu à parler de ce sujet si pathétique où une femme coupable obtient de Dieu même un pardon que les hommes lui refusent. La composition de Poussin, chef de l'école française, se trouve au Musée du Louvre; celle d'Augustin Carrache, chef de l'école de Bologne, au Musée de Bologne; celle-ci est du Titien, chef de l'école vénitienne. Le tableau original appartient à la comtesse Pino; il a été gravé en 1821. L'épreuve a été léguée par le testament de M. Jecker, en 1851.

RICHOMME (JOSEPH-THÉODORE), né en 1785 à Paris, où il travaille en 1855. Graveur au burin, élève de M. Coiny.

387. *La Sainte Famille,* d'après Raphaël. Épreuve avant toutes lettres.

L'histoire de ce tableau se trouve sous le n° 203, et nous n'y reviendrons pas. Il suffira de dire ici que cette gravure a été faite pour le Musée français, publié par Laurent.

Les épreuves avant toutes lettres sont rares; celle-ci a été donnée par le graveur à la Bibliothèque royale.

* 388. *La Vierge et l'Enfant Jésus.* Épreuve avant la lettre.

Dans la marge du bas, à gauche, se voit l'étude d'une petite plante des bois gravée à l'eau-forte.

Légué par le testament de M. Jecker, en 1851.

389. *Les Cinq Saints.* Épreuve avant toutes lettres.

Il a déjà été parlé de cette même composition sous le n° 56; mais la gravure de M. Richomme a été faite d'après le tableau qui se trouve à Bologne, tandis que celle de Marc-Antoine l'a été d'après le dessin original de Raphaël.

Cette planche fait partie du musée Laurent : les épreuves avant toutes lettres sont rares; celle-ci a été donnée par le graveur.

390. *Neptune et Amphitrite.* Épreuve avant la lettre.

Ce groupe, gravé d'après Jules Romain, est une des estampes publiées aux frais de la Société des Amis des Arts. La manière dont il est gravé décèle un goût excellent; c'est une des premières productions de l'artiste, qui depuis a publié d'autres estampes très-remarquables. L'épreuve a été donnée par la Société des Amis des Arts.

391. *Triomphe de Galathée.* Épreuve avant la lettre.

Cette estampe est faite d'après la fresque de Raphaël, qui se voit dans la galerie Chigi à Rome, dite la *Farnésine :* c'est une des meilleures gravures modernes; elle montre que l'auteur est dessinateur aussi correct que graveur habile.

Migneret (Adrien), né à Paris en 1786. Graveur à l'eau-forte et au burin.

392. *Molière mourant.* Épreuve avant la lettre tracée.

C'est le 17 février 1673 que, jouant le Malade imaginaire, Molière fut subitement incommodé et pourtant voulut continuer à jouer la pièce. Mais la fatigue qu'il éprouva pour achever son rôle l'amena à un état de convulsion au théâtre même. Ramené chez lui, il eut un vomissement de sang dont il mourut en peu d'heures, assisté par deux sœurs de charité.

Le tableau original peint par Vafflart a été exposé au salon de 1808.

Le Roux (Jean-Marie), né à Paris en 1788.

* 393. *Statue du général Foy.* Gravure sur acier.

Maximilien-Sébastien Foy, né à Ham le 3 février 1775, entra à quinze ans à l'école d'artillerie de La Fère. Capitaine en 1794, il se trouvait à Arras au moment où Joseph Le Bon remplissait de deuil toute la ville ; le capitaine osa lui témoigner son indignation et il fut envoyé en prison ; mais le 9 thermidor le ramena sous les drapeaux. Il servit successivement sous Masséna, Moncey et Moreau ; puis en Portugal sous Junot, et prit part à la bataille de Toulouse, où il reçut une blessure qu'on crut d'abord mortelle. Après la Restauration, il abandonna la carrière militaire ; c'est alors qu'il écrivit l'histoire de la guerre d'Espagne, fut ensuite nommé député au corps législatif en 1819 et 1824, et se fit remarquer à la tribune par l'élégance de son langage et la force de ses raisonnements. Ses travaux, les veilles qu'ils lui occasionnèrent, le conduisirent au tombeau, et il mourut le 28 novembre 1825. Sa mort fut un deuil universel ; une souscription fut faite en faveur de ses enfants qu'il laissait sans fortune ; on lui éleva un monument sur lequel fut placé une statue en marbre faite par P.-J. David.

Maile (George), né à Londres en 1788, lithographe.

394. *Cromwell,* examinant le corps de Charles Ier après son exécution ; lithographie coloriée d'après le tableau de M. Paul Delaroche.

Toschi (Paul), graveur au burin, élève de Bervic ; mort à Parme en 1854.

395. *Le Portement de Croix,* dit *le Spasimo.* Épreuve avant toute lettre et sur papier de Chine.

Ce tableau, maintenant au Musée de Madrid, a été peint par Raphaël pour une église de Palerme. Il représente Jésus-Christ au moment où, montant au Calvaire et voyant en pleurs sa mère et les saintes femmes qui l'accompagnaient, il dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur Jérusalem et sur ses enfants. »

Il serait bien difficile de décrire la beauté de cet ouvrage, aussi remarquable sous le rapport de la composition que sous celui de la couleur, et encore plus sublime quant à l'expression.

Le nom sous lequel il est connu lui vient sans doute de ce qu'il représente la Vierge dans l'accablement, *spasimo*, ou peut-être aussi parce que l'église à laquelle il était destiné portait le titre de *Santa Maria del Spasimo*.

Eulalie et Brigitte de Diana firent construire ce couvent en 1512 et y furent religieuses; on croit que leurs portraits se trouvent dans les têtes de la Vierge et de Marie-Madeleine.

Gravé dès 1517 par Auguste-Vénitien, ce beau tableau l'a été aussi en 1781 par Cunego, par Ferdinand Selma en 1808, par Charles Normand en 1818; il l'a été de nouveau et d'une manière supérieure en 1832, par Toschi de Parme.

Les épreuves avant toutes lettres sont rares : celle-ci a été acquise en 1833 pour le prix de 450 francs.

Une épreuve semblable a été vendue 1,050 fr. à la vente de M. Debois en 1844.

396. *L'entrée de Henri IV.* Épreuve avant la lettre

Le roi Henri IV avait déjà conquis presque toute la France; mais, depuis cinq ans, les ligueurs, maîtres de Paris, employaient toutes sortes de moyens pour empêcher le roi d'entrer dans la capitale, il se détermina à en faire le siége. Le 22 mars 1594, de grand matin, quelques bourgeois s'étant emparés de l'une des portes de la ville, les troupes royales entrèrent en foule, et le roi ne tarda pas à se trouver au Louvre. C'est le moment qu'a représenté le peintre dans ce tableau.

Le roi a la tête découverte, près de lui on voit son fidèle conseiller Sully : en avant est Bellegarde, jetant les yeux sur une croisée du Louvre où se trouvent plusieurs dames. Derrière Sully on aperçoit Biron, qui plus tard se rendit coupable de trahison envers son souverain.

De l'autre côté, à la droite du roi, on voit le brave Crillon tenant un drapeau orné du chiffre de Henri; près de lui est Montmorency, et le gouverneur de Paris, Brissac, qui semble appeler l'attention du prince sur les magistrats parmi lesquels se trouve naturellement le prévôt des marchands, Lhuillier. Sur

le devant du tableau, vers le milieu, se remarque le brave Neret tenant embrassé ses deux fils; à droite, le maréchal de Matignon, élevant son épée, paraît ouvrir la marche du cortége royal qui refoule les ligueurs.

Le tableau, exposé au salon de 1817, a été très-bien gravé par Toschi. Cette épreuve a été donnée par le peintre Fr. Gérard.

Forster (François), né en 1790 au Locle, dans la principauté de Neufchâtel.

397. *François Ier et Charles V à Saint-Denis.* Épreuve avant la lettre.

L'empereur Charles V, passant par Paris en 1540 pour aller à Gand, fut reçu magnifiquement par François Ier, qui le conduisit à l'abbaye de Saint-Denis. Le roi fait ici remarquer à l'empereur le tombeau qu'il venait de faire élever à Louis XII son prédécesseur.

Sur le devant du tableau, on voit Henri, dauphin de France, et son frère Charles, duc d'Orléans : le personnage qui est derrière le roi, tenant une épée, c'est le connétable Anne de Montmorency. En face du roi, au milieu des ecclésiastiques, se trouve le célèbre cardinal de Bourbon, alors abbé de Saint-Denis. Plusieurs personnages de la cour occupent une tribune, dans laquelle le peintre a eu soin de placer quelques-uns des objets, précieux par leur ancienneté, dont le trésor de Saint-Denis était alors si abondamment pourvu.

Le tableau peint par Gros fut exposé au salon de 1812; il était destiné à décorer la sacristie de l'abbaye de Saint-Denis : placé depuis au Musée du Luxembourg, il est maintenant à la grande galerie du Musée.

* 398. *Les trois Grâces.* Épreuve avant la lettre.

Cette charmante composition a été gravée en 1841, d'après un tableau peint par Raphaël en 1508 et maintenant possédé par lord Dudley.

Donnée par le testament de M. Jecker en 1851.

Une épreuve semblable a été vendue 300 fr. à la vente du cabinet Debois en 1844.

HENRIQUEL-DUPONT (PIERRE-LOUIS), né à Paris en 1797. Graveur au burin, élève de Bervic.

399. *Abdication de Gustave Wasa.* Épreuve avant la lettre.

Enfermé par ordre du roi de Danemark, Gustave Wasa parvint à s'échapper et à s'emparer de Stockholm où il fut élu roi de Suède en 1523. Après un règne de vingt-sept ans, accablé par l'âge et les infirmités, le vieux roi se rendit dans la salle des états, et là fit un discours touchant où il parla de sa fin prochaine; puis le termina en étendant les mains pour bénir ses sujets. Ses cheveux blancs, ses traits altérés, mais toujours nobles et imposants, les larmes qui souvent entrecoupaient sa voix, produisirent une telle impression, que toute la salle retentit des accents de la douleur.

Il est impossible de rendre un pareil sujet avec plus de talent que ne l'a fait M. Hersent. Le graveur s'est mis au niveau du peintre en retraçant avec succès la dignité des expressions, la vérité des caractères, on pourrait dire la finesse du coloris.

Le tableau original était chez le duc d'Orléans, au Palais-Royal. Cette belle épreuve a été donnée par l'éditeur, M. Feuillet de Conche.

* 400. *Strafford allant au supplice.* Épreuve avant la lettre.

Thomas Wenthvorth, comte de Strafford, se fit remarquer par son courage, son éloquence et son attachement au roi Charles Ier, roi d'Angleterre ; il fut condamné à mort et exécuté le 12 mai 1641.

Près de sortir de la tour de Londres, Strafford s'arrêta au-dessous de la fenêtre de la pièce où était enfermé l'illustre Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, dont les consolations spirituelles lui avaient été refusées par ordre du parlement.

S'agenouillant, il lui cria : « Mylord, votre bénédiction et vos prières. » Le vieillard étendit les mains à travers les barreaux de sa prison et appela sur son malheureux ami les bénédictions

du Seigneur ; le vénérable ecclésiastique fut lui-même exécuté trois années plus tard.

Cette estampe, gravée d'après le tableau de M. Delaroche, est une de celles où le graveur a fait preuve d'un talent très-remarquable; elle faisait partie de la collection de M. Jecker, et fut léguée par son testament, en 1851.

* 401. *L'Hémicycle de l'École des Beaux-Arts.*

Cette belle et grande estampe fait également honneur au peintre et au graveur. Tous deux ont eu de grandes difficultés à surmonter, tous deux ont fait voir que le talent parvient toujours à les vaincre.

Le peintre, M. Delaroche, avait à couvrir la paroi d'une salle semi-circulaire de 25 mètres de long sur 5 mètres de haut. Il avait à décorer le local, où les artistes, ses élèves et ses successeurs, doivent venir recevoir la récompense que leur ont méritée leurs efforts. En regardant cette grande page, l'auteur crut apercevoir tous les grands artistes qui ont eu le bonheur de peindre, de bâtir ou de sculpter des chefs-d'œuvre. « Il lui a semblé qu'il les voyait tous réunis, quel que fût leur siècle, quelle que fût leur patrie, qu'il les entendait discourir entre eux sur leur art; et bien vite il prit sa palette, pour nous faire assister à ce dialogue des morts, en nous traduisant, sinon leurs paroles, du moins leurs traits, leurs attitudes, leurs regards, comme autant de leçons et d'exemples pour cette jeunesse avide de gloire, qui, chaque année, viendra sur ces bancs en goûter les flatteuses prémices. »

Au milieu d'un portique à colonnes d'une élégante simplicité, le peintre place donc un aréopage, composé de l'architecte Ictinus, qui a bâti le Parthénon, du sculpteur Phidias, qui a fait la statue de Jupiter olympien, et au milieu, pour les présider, le peintre Apelles, dont les nombreux ouvrages ont été cités sans cesse avec éloge. Au-devant d'eux, se voient quatre figures allégoriques, qui rappellent l'art antique de la Grèce, celui de Rome, puis l'art du moyen âge avec sa candeur et sa naïveté, enfin l'art moderne avec sa variété et sa désinvolture.

Les deux côtés de cette vaste composition, sont occupés par un nombre de personnages dont les talents, les caractères, les

habitudes, contribuent à former des groupes très-variés, dont on cherche à deviner les causes et dont on admire les effets.

A l'extrémité du côté gauche, sont placés des peintres, parmi lesquels on aperçoit d'abord Corrége et Paul Véronèse, si célèbres par la beauté et la vigueur de leur coloris; le jeune Antoine de Messine, remarquable par sa haute taille et par l'élégance de ses vêtements; puis, assis devant lui, le vieux Van Eyck, dont la Flandre s'honore avec tant de raison; il est vêtu d'une robe de brocart, la tête couverte d'un chaperon; le peintre placé au second plan est l'Espagnol Murillo.

Dans le groupe qui suit, nous voyons encore de grands coloristes, à la tête desquels on remarque Titien debout, paraissant donner ses préceptes à Terburg, à Rembrandt, à Vanderwelt, à Rubens lui-même, assis près de son élève Van Dyck; au second plan, on aperçoit Vélasquez et le fougueux Michel-Ange Caravage; puis, sur le devant debout, les peintres Jean Bellini et George Barbarelli dit le *Giorgion*, habile coloriste, dont les travaux sont peu connus, parce qu'ils sont peu nombreux. Au second plan, sont placés les paysagistes Ruysdal, Paul Potter, Claude Gelée, dit le *Lorain*, et Guaspre Dughet, beau-frère de Poussin.

Le troisième groupe est formé de sculpteurs, parmi lesquels se distingue Lucas, qui le premier eut l'idée de rendre ses terres cuites plus durables en les couvrant d'un vernis soit blanc, soit coloré; Lucas della Robia, Jean Pisano et Benoît de Maïno sont assis sur le devant, ils causent entre eux et paraissent être écoutés par l'Allemand Pierre Fischer, le Français Pierre Bontemps, ainsi que par le jeune Italien Baccio Bandinelli. Les deux figures debout sont celles de Donatello et Ghiberti, l'auteur des célèbres portes de bronze du baptistère de Florence. Bernard Valory, dont les faïences sont maintenant si recherchées, s'entretient avec Jean Goujon, richement vêtu dans le costume de Henri III, et qui fut tué le jour de la Saint-Barthélemi, tandis qu'il travaillait, au Louvre, à un bas-relief de l'attique dans l'angle de la cour du côté de la riviere. Assis près de lui, est Germain Pilon, son contemporain peut-être plus habile que lui, et dont on admire les quatre figures colossales en bois qui, autrefois soutenaient la châsse de Sainte-Geneviève.

Seul debout au second plan, se voit Benvenuto Cellini, dont

on vante tant l'orfévrerie, quoiqu'on rencontre bien rarement des pièces qui puissent lui être attribuées avec certitude.

Enfin les deux derniers sculpteurs sont Pierre Puget causant avec Jean de Bologne.

Nous voici revenus au centre de la composition, où, comme nous l'avons dit, est placé la scène principale; le génie des arts délivrant les prix en présence des juges qui les ont accordés. Examinant maintenant la partie de droite, nous allons voir d'autres groupes composés de personnages éminents, comme ceux de la première partie, mais dans l'architecture et la peinture.

En première ligne, près du centre, on voit Philibert de Lorme assis, et au second plan Baltazar Perruzzi. Puis, causant ensemble, Erwin de Steinback qui bâtit la cathédrale de Strasbourg et Jacques Tatti, dit Sansovino, vêtu de la robe vénitienne. Nous trouvons placé ici l'architecte de la cathédrale, Robert de Luzarche, que le peintre a représenté vu par derrière, parce qu'on n'en connaît pas de portrait authentique; auprès de lui, dans un élégant costume, l'habile et célèbre Palladio, dont l'Italie conserve tant de monuments divers.

Dans le deuxième groupe de cette partie, paraît Brunelleschi assis, méditant sans doute sa magnifique et hardie coupole de Sainte-Marie des Fleurs à Florence, Arnold di Lapo, debout dans une longue robe, l'Anglais Inigo Jones, l'auteur de Saint-Paul de Londres, et Pierre Lescot, l'un des architectes du Louvre, s'appuyant sur l'épaule du célèbre Bramante, qui a travaillé à Saint-Pierre de Rome. Assis au second plan, se voient François Mansart, auteur du Val-de-Grâce, l'oncle de Jules Hardouin, que l'on a souvent confondu avec lui.

Le groupe suivant est composé d'une foule de peintres d'une grande célébrité, parmi lesquels nous remarquons d'abord un religieux dominicain : c'est Fr. Jean de Fiesole qui, dans sa jeunesse, avait fait de précieuses miniatures pour des manuscrits dont il existe encore deux à Sainte-Marie des Fleurs. Les miniatures sont divines, suivant l'expression de Vasari; mais on ne les laisse voir que dans les jours de grandes solennités; l'architecte Barozzio, plus connu sous le nom de Vignole, sa ville natale; Marc-Antoine Raimondi, graveur, qui a beaucoup travaillé d'après Raphaël, et dont le dessin est remar-

quable par une grande pureté. Près de lui est Gérard Edelinck, autre graveur, né à Anvers, mais qui a toujours vécu et travaillé à Paris. Viennent ensuite, assis devant lui, Jean Holbein, Suisse de nation et peintre de Henri VIII, roi d'Angleterre ; puis, sur le même banc, Lesueur, qui, n'ayant jamais quitté Paris, reçut la glorieuse qualification de Raphaël français. André Orcagna, un des peintres qui travaillèrent à orner le cimetière de Pise, et qui fut également très-remarquable comme sculpteur et comme architecte. Derrière Lesueur, et la tête couverte d'une toque ecclésiastique, se voit Sébastien del Piombo ; puis, Albert Durer, reconnaissable à sa longue chevelure. Assis sur le devant, est Léonard de Vinci, ayant une longue barbe blanche. Au second plan, se voit debout et sur le devant, le peintre Dominique Zampieri : il paraît prêter beaucoup d'attention au vénérable et savant dessinateur.

Dans le dernier groupe, on remarque Fra Bartholoméo, dominicain du couvent de San Marco, à Florence, et Raphaël, la main appuyée sur le gradin où est assis Léonard ; il semble écouter avec une grande attention les préceptes que donne ce savant peintre. Entre eux, André Mantegna, et Jules Romain ; puis après, Pierre Perrugin, le maître de Raphaël ; Maraccio, André del Sarto, Cimabue et Giotto.

Il nous reste encore à parler de deux peintres éminents, le célèbre et grandiose Michel-Ange Buonarotti, assis sur le devant, paraissant fort soucieux et prenant peu de part à l'intéressante conversation. Enfin à l'extrémité du tableau, cette grande figure, vêtue de noir, au front large, à l'œil vif, vous la connaissez, c'est notre penseur sublime, esprit solitaire qui, suivant l'expression de M. Vitet, s'écarte de la foule ; mais ses yeux se tournent avec amour sur cet auditoire où se retrouveront désormais réunies toutes les espérances de la peinture française. Ce regard du Poussin sur notre école, regard paternel, mais sévère, est en quelque sorte le résumé et la pensée morale de tout le tableau.

Nous ne terminerons pas cet article sans parler de l'habileté du graveur qui nous donne ici une nouvelle preuve de son talent. Il a quitté la route des *maillés*, apparents et d'un effet importun à l'œil, inventés par Jean-George Wille, qui semble avoir pris à tâche, dans ses gravures, de faire admirer

un tour de force du *métier* aux dépens de ce qui constitue *l'art*. Élève de Berwic, qui avait suivi la méthode de son maître, M. Henriquel-Dupont a su se soustraire à cette mode, pour rappeler en France le véritable art de la gravure; il a abandonné la route qu'avaient pourtant suivie avec succès Strange, Morghen et Toschi, pour étudier et suivre les beaux exemples qu'il a trouvés dans les ouvrages de Pesne, de Morin, de Poilly, et surtout de Gérard Audran, dont il devient l'émule plutôt que l'imitateur.

Cette belle épreuve avant la lettre est sur papier de Chine, et a été donnée par le graveur lui-même.

Robert-Fleury, peintre, né à Paris le 8 août 1797.

* 402. *Auto-da-fé*. Lithographié par l'auteur.

Cette phrase espagnole est le nom que l'on a donné à une cérémonie barbare dont l'histoire parle souvent, mais qui de nos jours est devenue si rare qu'on ne trouvera bientôt plus personne qui en ait été témoin. Le tribunal de l'inquisition, après avoir secrètement et longuement instruit les procès de ceux qui lui étaient livrés ordinairement pour hérésie assistait aussi à ses terribles exécutions. L'auteur fait bien voir que la principale coutume de l'inquisition était d'affecter dans ses procédures tout ce qui peut inspirer la terreur et l'effroi. Ceux que l'inquisition saisissait étaient abandonnés de tout le monde sans exception, et aucune bouche n'osait s'ouvrir en faveur de l'accusé. Pour augmenter encore la crainte, les exécutions ne se faisaient que quand les victimes étaient en grand nombre, afin que la multitude des supplices fît une plus vive impression.

Lorichon (Constant-Louis), né à Paris en 1800.

* 403. *La Vierge et l'Enfant Jésus*. Épreuve avant la lettre.

Ce précieux tableau de Raphaël a fait partie de l'ancienne galerie d'Orléans, qui a passé en Angleterre, et se trouve à Bridge-Watter, dans la propriété de lord Egerton, d'où il a reçu la dénomination de la *Vierge de Bridge-Watter*.

La gravure, faite en 1832, a été exposée au salon de 1833.

LOUIS (ARISTIDE), graveur, né à Paris vers 1800?

* 404. *Les Mignons.* Épreuve avant la lettre.

Gœthe, dans un roman intitulé *Wilhem Meister*, paraît avoir rapporté plusieurs scènes de sa vie privée. Il raconte que son héros, dans un voyage qu'il faisait à pied, suivant l'habitude assez fréquente des Allemands après avoir terminé leurs études et dans l'idée de *voir du pays*, rencontra sur sa route une jeune mendiante dont la figure et la grâce enfantine le frappèrent assez vivement pour qu'il lui fît une large aumône ; il se pourrait même que le jeune écolier ait éprouvé un tendre sentiment qu'aurait partagé sa compagne de voyage. Mais la froideur vint remplacer l'affection, et le jeune poëte s'éloigna de sa protégée. Cette jeune fille, remplie de reconnaissance et d'amour, devint bientôt malade et termina sa carrière dans le plus grand chagrin.

Cette épreuve avant la lettre a été donnée par l'éditeur M. Gache.

MERCURY (P.), graveur, né en Italie vers 1800?

* 405. *Sainte Amélie.* Épreuve avant la lettre.

On ne connaît aucun détail de la vie de sainte Amélie, qui probablement a vécu en Italie, puisqu'elle est la patronne de la fille d'un roi de Naples, la reine Marie-Amélie, dont la fête a lieu le ... février.

* 406. *Portrait de madame de Maintenon.* Épreuve avant la lettre, avec la signature du graveur.

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, éprouva dans sa vie toutes les vicissitudes de la fortune. Née dans une prison en 1635, elle fut menée en Amérique à l'âge de 3 ans ; puis, devenue orpheline, elle revint en France à l'âge de 12 ans. Élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, sa parente, elle accepta, à 16 ans, les offres que lui fit Scarron de l'épouser. Devenue veuve, elle retomba dans l'infortune, et se disposait à partir pour le Portugal, quand, allant prendre congé de madame de Montespan, qui avait obtenu pour elle la pension

dont avait joui son mari, elle fut chargée d'élever plusieurs des enfants du roi. Elle mena longtemps une vie fort retirée. Mais à la fin elle sut gagner la confiance du roi et en obtint de grandes faveurs : la plus importante fut la fondation de la maison de Saint-Cyr pour l'éducation des demoiselles nobles et sans fortune. Elle mourut en 1719, âgée de 84 ans.

Ce charmant médaillon a été gravé en 1847, pour être placé dans les œuvres de madame de Maintenon, publiées par M. le duc de Noailles, d'après le portrait en émail peint par Petitot et conservé au Musée du Louvre.

* 407. *Les Moissonneurs*. Épreuve avant la lettre.

Cette charmante estampe est le chef-d'œuvre du graveur Mercury ; elle est la copie d'un autre chef-d'œuvre peint à Rome en 1830 par Léopold Robert, enlevé jeune encore et beaucoup trop tôt à la peinture dont il était l'honneur. Le sujet représente une scène d'un charme inexprimable, malgré sa grande simplicité. Des laboureurs italiens rentrent la récolte. Le tableau est au Musée du Louvre. La gravure a été publiée dans le journal l'*Artiste* de 1833.

LARIVIÈRE (CHARLES-PHILIPPE DE), né à Paris en 1798. Peintre et lithographe.

408. *Les Adieux*. Lithographie coloriée.

Cette scène vénitienne représente une jeune dame reconduisant celui qu'elle aime jusqu'à la gondole qui va l'éloigner d'elle. Le peintre a bien exprimé la tendresse et les regrets de la dame. Les figures sont gracieuses, le costume est exact, l'effet agréable.

RAFFET (DENIS-AUGUSTE-MARIE), né à Paris en 1804.

409. *Un Cavalier*. Lithographie coloriée.

La malheureuse campagne de Russie a laissé de nombreux et tristes souvenirs. M. Léon Cogniet en a retracé un dans cette scène, où l'on voit un cavalier venant de s'emparer d'un guidon russe; mais sa conquête ne peut lui rendre sa gaieté.

Il pense que, loin de sa patrie, et surpris par les éléments, beaucoup de ses camarades et lui peut-être ne reverront plus les objets de leur affection.

M. Raffet a bien rendu dans cette scène l'expression, le sentiment que l'on trouve dans les ouvrages de M. Léon Cogniet.

THOMBARD.

410. *Dame caressant une chèvre.* Lithographie coloriée.

Cette petite scène familière, lithographiée en 1830, est remarquable par sa naïveté.

ANONYME.

411. *Portrait de Jean II,* roi de France.

Peint à la colle, il faisait partie de la collection de M. de Gaynières; il a été transporté au Louvre dans le musées des Souverains.

ANONYME.

412. 413. *Suite des Ducs de Bavière.*

Ce dessin, fait à la fin du XVe siècle, représente la suite des princes qui ont gouverné la Bavière depuis Norix Regenspurg et Bavarus jusqu'au comte Palatin Sigismond, qui vivait en 1465.

Les costumes sont assez variés, et représentent ces princes suivant l'état qu'ils ont embrassé, les uns ayant été militaires, d'autres religieux, quelques-uns même empereurs et d'autres papes.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES MATIÈRES.

Le chiffre indique le numéro d'ordre de l'estampe, et non celui de la page; les noms de PEINTRES et de GRAVEURS sont en petites capitales, et les *dénominations triviales* en italique.

A

Abel (Mort d'). 324.
Abisag présenté à David. 265.
Abdication de Gustave Wasa. 399.
Abondance (Silène et l'). 97.
Abraham et Agar. 258.
Académie des sciences. 198.
Académie de Londres. 264, 267.
Achille (Education d'). 344.
Adam et Eve. 8, 9, 14, 36, 46.
Adieux (les). 408.
Adoration des Mages. *V.* J.-C. adoré par les Mages.
Adultère (femme). 213, 262.
Ægine (Peste d'). 219
Agar (Abraham et). 155.
AGÉSANDRE. 342.
Agnès (Sainte). 6.
ALBERT DURER. 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44.
Alchimiste. 271.
Alexandre (Scène de l'histoire d'). 199, 206, 222, 223, 224, 225, 241.
Allégoriques (Compositions). 64, 107, 220.
ALLEGRI (Antoine). 229, 339.
Ambroise (Saint). 3, 6, 275.
Ambroise (l'abbé de Saint-). *V.* Saint-Ambroise.
Amélie (Sainte). 405.
Amélie-Elisabeth de Hanau, landgr. de Hesse-Cassel. 161.
AMELIN (Jean), architecte. 138.
Amour et Psyché. 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 369.
Amours (Scènes d'). 63, 263, 339, 369.
Amphitrite. 319, 390.
Amsterdam (Annonce de l'arrivée de Marie de Médicis à). 112.
Anchise (Enée portant). 221.
ANDRÉ DEL SARTO. 349.
ANDERLONI (Pierre). 386.
ANDRÉANI (André). 81, 82.
Androclès. 72.
Andromède. 320.
Angélique et Médor. 336.
Ane debout. 173.
Anne d'Autriche (Portrait d'). 180.
ANONYMES. 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 28, 29, 83, 84, 411, 412, 413.
Antoine de Padoue (Saint). 7.
Antoine (Saint). 24. 105.
Antonine (Colonne). 231.

Anvers (Cathédrale d'). 158.
Apollodore 250.
Apollon (Scènes relatives à). 212, 240, 355.
Apothéose d'Auguste. 359.
Arabesques du Vatican. 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304.
Arbelles (Bataille d'). 223.
Arc de Septime-Sévère. 109.
Arcadie (Bergers d') 340.
Aremberg (le duc d'). 268.
Arétin (Pierre), son portrait. 68.
Ariadne. 58, 317, 380.
Armagnac (le comte d') *V.* Lorraine.
Arnauld de Pomponne (Simon). 183.
Arsinoé (Tête d'). 376.
Arundel (Cabinet d'). 139.
Assemblée de l'académie. 267.
Asselyn (Portrait de Jean) 128.
Assuérus (Esther devant). 257.
Atala (Sépulture d'). 371.
Athènes. 55, 88, 308, 314, 330.
Athénodore. 342.
Attila et S Léon. 310.
Aubry-le-Comte. 380, 381, 382.
Audouin (Pierre). 364
Audran (Gérard). 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225
Audran (Benoît). 241.
Auguste (Apothéose d'). 359.
Augustin Vénitien. *V.* Musis.
Aurore (l'). 355.
Auto-da-fé. 402.
Autriche (Anne d'). *V.* Anne.
Avocat Tolling. 127.

B

Babylone (Entrée à). 199, 224.
Baccio. *V.* Baldini *et* Bandinelli.
Bacchus et Ariadne. 317.
Bal (le) 191.
Baldini (Barthélemy). 11.
Balechou (Jean-Jacques). 253, 254, 255.
Bandinelli (Barthélemy). 54.
Banquet des dieux. 240.
Baquoy (Pierre-Charles). 360.
Barbieri (François). 116, 257, 315.
Barthélemy (l'abbé). 341.
Basire (Jacques). 325.
Bartolozzi (François). 261, 262, 263, 264.
Barvez (Jean-Guillaume). 342, 343, 344, 345, 346.
Basire (Jacques). 325.
Batailles. 25, 222, 223, 225.
Baudet (Etienne). 107, 228.
Bavière (Suite des ducs de). 412, 413.
Beauvarlet (J.-F.). 272, 273.
Beccafumi. 81.
Bégon (Cabinet). 58.
Beham (Barthélemy). 79, 80.
Beisson (Etienne). 348.
Bella (Etienne de la). 140.
Belle jardinière (la). 375.
Belle (Vue de l'île). 338.
Bergers d'Arcadie. 340.
Berghem (Nicolas). 168, 169, 170, 171, 172, 173, 191.
Beringhen (Cabinet). 96, 115, 140, 91, 166, 209, 218, 229.
Bernard (Samuel). *V.* Samuel.
Bernardon (Mort de Jean). 218
Bertano (Jean-Baptiste). 87.
Bervic. *V.* Barvez
Blanchet (T.). 197.
Bloemaert (Corneille). 116.
Blooteling (Abraham). 190.
Blot (Maurice). 340.
Boece de Bolswert. 94.
Bogaert (Martin Vanden). 209.
Bolsene (Messe de). 311.
Bolswert. *V* Schelte et Boece.
Bonasone (Jules) 73.
Borduge (Cabinet). 200, 201, 202.
Borghèse (Vue de la villa). 337.
Boromée (Vue de l'île). 338.
Bosch. 27.
Bossuet (Jacques-Bénigne). 247.
Boticello (Alexandre). 10.
Boucher-Desnoyers (Auguste). 375, 376, 377.
Boule (Le jeu de). 106.
Bouma (Gélius de). 146.
Bourguemestre Six (Le). 129,
Bourguemestres (Les quatre). 112.
Branle de Paysans. 191.
Brebis couchée. 151.
Breemberg (Bartholomé). 159.
Brescia *V.* Jean Antoine.
Bridges d'Exeter (Françoise). 158.

Brienne (Cabinet de). 164.
Brionne (Le comte de). *V.* Lorraine.
Brisacier Guillaume de). 195.
Brixianus. *V.* Jean-Antoine.
Brueghel. *V.* Jean.
Buckingham (Cabinet de). Page 7, n° 205.
Buonarroti (Michel-Ange). 64.
Buoncompagni (Vue de). 159.
Bue (Marc de). 150, 151, 152.

C

Cabinet. *V.* leur nom.
Cadet à la Perle. 175.
Cagliari (Paul). 137.
Caire (Vue du). 332.
Caldara (Polidore). 73.
Calendrier perpétuel. 35.
Calice. 139.
Calipso (Télémaque et). 273.
Callet. 345, 346.
Callot (Jacques). 105, 106.
Calvaire. 84, 94.
Camée antique. 376.
Campagne de Cicéron. 280.
Campo Vaccino à Rome. 109.
Camp du drap d'or. 325.
Canal (Vue d'un). 134.
Capitolin (Le mont). 335.
Caravage (Polidore). *V.* Caldara.
Carcasse (*La*). 64.
Carrache (Annibal). 91, 218, 226, 263, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322.
Carrache (Augustin). 262.
Carpio (Cabinet del). 229.
Carthage (Siége de). 78.
Cartes à jouer. 2.
Cassolano (Barthélemy). 82.
Cathédrale d'Anvers. 138.
Catherine (Sainte). 6, 17, 56, 389.
Cavaliers. 188, 189, 207, 409.
Cécile (Sainte). 57, 329, 348, 370.
Célius (Le mont). 336.
Cène (La). 53, 352.
Centaure. 12.
Cent florins (*Pièce des*). 118.
Céphale (l'Aurore et). 318.
Cérès cherchant Proserpine. 92.
Chabannes (Cabinet de). 129.
Chambre (Marin Cureau de la). *V.* Cureau.
Champaigne (Philippe de). 100, 208.
Chanteloup (Cabinet . 167.
Chapelle de Sceaux (Coupole de la). 214.
Char de l'Aurore. 315.
Charles V, empereur. 28, 29, 79, 397.
Charles Ier, roi d'Angleterre. 259, 260.
Charles Ier (Cabinet de). 260, 343.
Charles (Cabinet de l'archiduc). p. 6.
Charrier (Gaspard). 197.
Chasse (Sujets de). 282, 283, 284, 285, 290.
Chats. 147, 148.
Chaumière (*La*). 132, 133.
Chevalier de la mort (*Le*). 44.
Chevaux. 154, 172, 188, 189, 207, 222, 223, 224, 225, 259, 268, 409.
Chicot (*Estampe au*). 48.
Chiens. 90, 174, 175, 176, 290.
Chigi (Galerie). *V. Farnesine.*
Christ. *V.* Jésus-Christ.
Christine de Suède (Cabinet de). 376.
Christophe (Saint). 1.
Cicéron à Tusculum. 281.
Cinq-Saints (*Les*). 56, 389.
Cipriani (Jean-Baptiste). 264.
Claude Gelée. *V.* Gelée.
Clélie traversant le Tibre. 73.
Clerc (Sébastien le). 198, 199.
Clitye et l'Amour. 263.
Cochons (deux). 152.
Cogniet (Léon). 409.
Colbert (Jean-Baptiste). 182.
Colnaghi. 70.
Colonnes. 250, 251.
Combat de deux centaures. 12.
Combat de quatre cavaliers. 207.
Communion de saint Jérome. 347.
Conseil des Dieux. 239.
Coot (Cabinet de sir Eyre). 290.
Copley (J. S.). 305.
Copenol (Portrait de). 126.
Coquille (Une). 130.
Corrége. *V.* Allegri.
Cottagers (*Les*). 289.
Cortès. *V.* Fernand Cortès.
Coubert (comte de). *V.* Bernard.
Coupoles. 214, 215.
Couronnement. *V.* le nom des personnages.
Couseuses (*Les*). 272.
Coypel (Antoine). 245.
Coypel (Charles). 249.

Crabetje. *V*. Asselyn.
Création d'Eve. 8.
Crequi (Cabinet). 221.
Cromwell examinant le corps de Charles Ier. 394.
Cureau de la Chambre (Marin). 196

D

Dalila (Samson surpris chez). 149.
Dame avec une chèvre. 410.
Damier (*Le*). 130.
Danaé. 382.
Daniel dans la fosse aux lions. 110.
Danse d'Hérodiade. 26.
Danse d'Amours. 63.
Darius (Famille de). 206.
Daudet (Cabinet). 255.
David (Scènes du roi). 48, 74, 265.
David (Jacques-Louis). 362, 372.
Déjanire (Enlèvement de). 343.
Delorme. *V*. Lorme.
Déluge. 85.
Démon (Scènes du). 24, 33.
Denis (Église de Saint-). 397.
Deoniszoon. *V*. Winius.
Descente de Croix. 122.
Desjardins. *V*. Bogaert.
Desnoyers. *V*. Boucher.
Diane. 317, 319.
Diane de Poitiers (Henri II et). 45.
Dieu ordonnant à Noé de construire l'arche. 47.
Dieu le père. 47, 83.
Dieux (Assemblée des). 239, 240.
Dilger (Nathanael). 210.
Diplômes d'Académie. 264, 378.
Dirck. *V*. Van Staren.
Disciples d'Emmaüs. 195.
Dispute du saint Sacrement. 307.
— de paysans. 99.
Docteurs de l'Église. 326.
Dominique (Saint). 7.
Dorigny (Nicolas). 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240.
Drevet père (Pierre). 242, 243.
Drevet fils (Pierre-Imbert). 245, 246, 247, 248, 249.
Drevet (Claude). 252.
Dresde (Galerie de). 91.
Dryden (Jean). 211.
Duchesne (Ant.). 58.
Ducros. *V*. Ottoriani.
Ducs de Bavière. 412, 413.
Dufresne. *V*. Nitot.
Dupont. *V*. Henriquel. 399.
Durand (Cabinet). P. 6, 7.
Duvet (Jean). 43.
Dyck (Antoine Van). 98, 108, 149, 156, 157, 158, 260, 268, 357, 365.

E

Earlom (Richard). 265, 266, 267, 268, 269, 270.
Eaux fortes. 43, 91, 108, 109, 140, 150, 151, 152, 154, 159, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 188, 189, 200, 201, 202.
Ecce-Homo. *V*. Jésus-Christ présenté au peuple.
Ecole d'Athènes. 88, 308, 310.
Edelinck (Gérard). 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211.
Edelinck (Jean). 212, 187.
Education d'Achille. 344.
Effet de la jalousie. 40.
Eliézer et Rebecca. 245.
Elsheimer (Adam). 92.
Endymion. 319.
Enée. 221, 318.
Enfant Jésus. *V*. Jésus enfant.
— prodigue. 38.
— montant sur un chien. 90.
Entrée d'Alexandre. 199, 224.
— de Henri IV. 396.
Entrevue de François Ier. 325.
Erigone endormie. 341.
Ermitage (Galerie de l'). 163, 265, 272. 326.
Escalier de Versailles. 107.
Escarmouche de cavalarie. 189.
Esculape (Temple d'). 337.
Espagnolet. *V*. Ribera.
Espiègle. 76.
Estampes avec date. 1, 4, 18, 36, 42, 43, 44, 75, 78, 82, 87.
Estampes coloriées. 2, 3, 4, 5, 83, 84, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237,

238, 239, 240, 244, 314, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 394, 408, 409, 410.
Esther devant Assuérus. 257.
Etienne (Saint). 5, 306.
Eudamidas (Testament d'). 166.
Eustache (Saint). 39.
Eve. *V.* Adam et Eve.
Exécuteur de saint Jean-Baptiste. 153.
Exeter. *V.* Bridge.

F

Faiseuse de koucks. 142.
Faithorne le vieux (Guillaume). 156, 157, 158.
Falk (Jérémie). 179.
Famille de Darius. 206.
Farnèse (Galerie). 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322.
Farnesine (La). 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 391.
Femme adultère (La). 262, 386.
Femme inconnue (Portrait de). 29, 114.
Femme (Homme et). 179, 192.
Ferdinand Ier, empereur. 80.
Fernand Cortès. 366.
Finiguerra (Thomas). 6.
Flèche d'Anvers. 138.
Fleurs et fruits (Vases de). 269, 270.
Florence (Galerie de). 328.
Foire de Gondreville. 106.
Forge (Intérieur d'une). 266.
Forster (François). 397, 398.
Fosseyeux (Jean-Baptiste). 366.
Foy (Général). 393.
Francia (François). 69.
François d'Assise (Saint). *V.* Bernardon.
François Ier et Charles V. 325, 397.
Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. 255.
Fresques de Raphaël. 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313.
Frey (Jean de). 367, 368.
Fricasseuse (La). 142.
Frisius (Le fils de Théodoric). 92.
Fruits (Vase de fleurs et) 269, 270.
Fuite en Egypte. *V.* J.-C. fuyant en Egypte.

G

Galathée. 320, 391.
Galerie. *V.* leur nom.
Garnison de Gibraltar. 327.
Gelée (Claude) 109
Gelius. *V.* Bouma.
Geneviève (Sainte). 233
George (Saint). 21.
Gérard (François). 369, 373, 377, 383, 384, 396.
Gervais et Protais. 217.
Gissi (George). 86, 87, 88.
Gibraltar (Sortie de la garnison de). 327
Girardet (Abraham). 359.
Girardon (François). 212.
Girodet-Trioson. 371, 380, 381, 382.
Godefroy (Jean). 369.
Goliath (David coupant la tête à). 48.
Goltzius (Henri). 89, 90.
Gondreville (Foire de). 106.
Coudt (Henri comte de). 92.
Grâces (Les trois). 62, 398.
Grand escalier de Versailles. 107.
Grande fortune (La). 41.
Grandes Parbes (Les). 145, 146.
Gravures sur bois. 1, 2, 3, 4, 5, 81, 82, 83, 84.
Green (Valentin). 305, 306.
Granique (Passage du). 222.
Grégoire (Saint). 3.
Gros (Antoine-Jean). 397.
Groupe de fruits et de fleurs. 270.
Guerchin. *V.* Barbieri.
Guérin (Christophe). 339.
Guido-Reni. *V.* Reni.
Gustave Wasa. 399.

H

Hagestein (d'). *V.* Schout.
Hainzelmann (Élie). 226.

Hamptoncourt (cartons d'). 55.
Hanau (La princesse de). *V.* Amélie-Elisabeth.
Harcourt (Le comte d'). *V.* Lorraine.
Harlay (Cabinet de). 361.
Heer. *V.* Jonck-Heer.
Héli et Samuel. 305.
Héliodore. 312.
Hémicycle de l'Ecole des beaux-arts. 401.
Henri II et Diane de Poitiers. 45.
Henri IV (Entrée de). 396.
Henri VIII et François Ier. 325.
Henriquel-Dupont. 399, 400, 401.
Hercule et Iole. 318.
Hériodade (Danse d'). 26.
Hersent (Louis). 399.
Hesse-Cassel (Landgrave de). *V.* Amélie-Elisabeth
Heures ou Saisons (Le Temps faisant danser les) 351.
Hogue (Bataille de la). 277.
Holbein (Hans). 139
Hollar (Wenceslas). 137, 138, 159.
Homme au pistolet (*L'*). 144.
Homme et femme. 179, 192.
Horaces (Serment des). 362.
Houbraken (Cabinet). 125.
Hubert (Saint). 39.
Huysum (Jean Van). 269, 270.

I

Ile-Belle (Vue de l'). 338.
Innocens (Massacre des). 49, 261.
Instruction paternelle. 256.
Intérieur d'une forge. 266.
Iole (Hercule et). 318.
Ionghe (Clément d') 142.
Ionghe (Cabinet d'). 148.

J

Jacob apprenant la mort de Joseph. 162.
Jacques (Bataille de saint). 25.
Jalousie (Effet de la). 40.
Janicule (Vue du mont). 334.
Jardinière (*La Belle*) 375.
Jean II, roi de France. 411.
Jean-André. *V.* Jean-Antoine.
Jean-Antoine de Brescia. 31, 32.
Jean-Baptiste (Saint). 6, 7, 20, 155, 354, 389
Jean l'évangéliste (Saint) 19, 385.
Jean de Bruges. 411.
Jean de Brueghel. 99.
Jecker (Legs de). 12, 13, 27, 35, 58, 67. 68, 77, 155, 160, 349, 357, 358, 385, 386, 388, 398, 400.
Jerningham (Cabinet). 205.
Jérôme (Saint). 3, 7, 123, 347.
Jésus (Enfant). 1.
— (Natívité de l'enfant). 10, 37.
Jésus-Christ glorieux accompagné. 27.
— adoré par les bergers. 165.
— adoré par les Mages. 34, 75.
Jésus-Christ présenté au temple. 101, 246.
Jésus-Christ fuyant en Égypte. 178, 349, 350.
Jésus-Christ prêchant. 117.
— guérissant les malades. 118.
Jésus-Christ ressuscitant Lazare. 119.
— chez Simon le pharisien. 52.
Jésus-Christ et Nicodème. 93.
— tenté par le démon. 33.
— (Cène de). 53, 352.
— couronné d'épines. 96.
— présenté au peuple. 108, 121.
— portant la croix. 23, 395.
— en croix. 84.
— porté au tombeau. 82.
— descendu de la croix. 122.
— mort. 98, 227.
— (Transfiguration de). 355.
— à Emmaüs. 193.
— couronnant la Vierge. 6.
— et des saints. 56, 389.
— (Tête de). 18.
Jeu de boule. 106.
Jode, le père (Pierre de). 93.
Jongkheer (J.). 174, 175, 176.

Jonge (de). *V.* Martss.
Jordaens (Jacques). 96, 102, 179.
Joseph annoncé à Jacob (La mort de). 162.
Joséphine (Cabinet de l'impératrice). 376.
Joueur de cornemuse. 168.
Jugement de Salomon. 15, 361.
Jugement de Pâris. 59, 60, 87.
Jules Romain. 78, 86, 390.
Jumeaux (deux). 13.
Junon. 319.
Jupiter. 234, 237, 239, 240, 319.
Justice (La). 32.

K

Karcher (Cabinet). 111.
Kayser (Théodore). 112.
Kneller (Godefroy). 211,
Koucks (*La faiseuse de*). 142.

L

Labelle. *V.* Bella.
Laboratoire de chimie. 271.
Lachambre. *V.* Cureau.
Langlès (Cabinet) 51.
Langlois (Pierre-Gabriel). 341.
Laocoon (Groupe du). 342.
Larivière (Charles-Philippe de). 408.
Lasne (Michel . 104
Lassay (Cabinet). 257.
Latombe (Cabinet). 117.
Latombe (*La petite*). 117.
Laurent (Saint). 4, 54, 216.
Lazare (Résurrection de). 119.
Le Brun. 107, 206, 214, 222, 223, 224, 225.
Leblon (Christophe). 244.
Lecomte. *V.* Aubry-Lecomte.
Lecouvreur (Adrienne). 249.
Lecuw (Guillaume de). 110.
Leguide. *V.* Reni.
Léon (Attila et saint). 310.
Léonard de Vinci. 207, 352.
Léopold (Galerie de . 137.
Le Roux (Jean-Marie). 393.
Levriers. 174, 176.
Le Vayer. *V.* Vayer.
Lievens (Jean). 135.
Lignon (Étienne-Frédéric). 383, 384.
Lithographies. 380, 381, 382 394, 408, 409, 410.
Lloyd (Cabinet). 21.
Logette (Cabinet). 345.
Longhi (Joseph). 365.
Loo. *V.* Van Loo.
Loret (Jean). 185.
Lorichon. 403.
Lorme (Jean de). 104.
Lorrain (Claude). *V.* Gelée.
Lorraine, comte d'Harcourt (Henri de). 194.
Loth et ses filles. 136.
L. Z. 33.
Louis (Aristide). 404.
Louis XIV (Sujets relatifs à). 108, 242.
Louis XV (Portrait de). 244.
Louis XVI (Portrait de). 345, 346.
Louis XVIII (Portrait de). 373.
Louis-Philippe (Portrait de). 383.
Louvre (Galerie du). *V.* Musée de France.
Lucas de Leyde. 74, 75, 76.
Lutma (Portrait de). 125.

M

Madone. V. Vierge et l'enfant Jésus.
Madeleine (Sainte). 46, 57, 205.
Mages (Adoration des). *V.* Jésus-Christ adoré par les Mages.
Maile (George). 394.
Maintenon 406.
Maîtres inconnus. *V.* Anonymes.
Maître de 1466 (le). 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22.
Maître de 1492 (le). 33.
Maître Roux. *V.* Rosso.
Maître à la Licorne (le). *V.* Duvet.
Manière noire. *V.* Mezzotinte.
Mantuan. *V.* Ghisi.
Marc-Antoine, Raimondi. 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62. 63, 64, 65, 66, 67, 68.

Marc-Aurèle. Antonin. 66.
Mariage de la Vierge. 565.
Marie (Sainte). *V.* Vierge.
Marie-Madeleine. *V.* Madeleine.
Marie-Amélie (Portrait de). 384.
Mariette (Jean). 230.
Marin-Cureau de la Chambre. *V.* Cureau.
Marines. 254.
Marinus (Ignace). 178.
Marolles (Cabinet de). 18, 20, 22, 23, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 41, 45, 46, 47, 48, 50, 59, 66, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 86, 104, 137, 138, 139, 141, 142, 158.
Marolles, abbé de Villeloin, son portrait. 186.
Marthe et Marie. 51.
Martin Schœn. *V.* Schongauer.
Martss le jeune (Jean). 188, 189.
Maso Finiguerra. *V.* Finiguerra.
Massacre des Innocents. 49, 261.
Massard (Jean). 365.
Massard (Raphaël-Urbain). 370, 371, 372.
Masson (Antoine). 193, 194, 195, 196, 197.
Matin (*Le*). 286.
Matteini (Théodore). 356.
Maugis (Cabinet). P. 7, n° 6. 104.
— (Portrait de). 100.
Maximilien (Saint). 5.
Mayno (Cabinet). 339.
Meaux (Evêque de). *V.* Bossuet.
Mecken (Israël Van). 26, 27.
Médicis à Amsterdam (Annonce de Marie de). 112.
Médor (Angélique et). 356.
Mélancolie (La). 42.
Mellan (Claude). 115.
Mercure. 235, 238, 239, 317.
Mercury. 405, 406, 407.
Messe de Bolsène. 311.
Mezzotinte (Estampes en). 153, 161, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 305.
Micarino. *V.* Beccafumi.
Michel (Saint). 71.
Mignard (Pierre). 194, 195, 196, 215.
Migneret (Adrien). 392.
Mignons (les). 404.
Minerve et la Renommée. 107.
Modène (Galerie de). 91.
Moelman. *V.* Schout.
Moissonneurs (les). 407.
Moïse. 81, 187, 228, 250.
Molière mourant. 392.
Moncade (François de). 357.
Monsiau (Nicolas-André). 360.
Montagna (Benoît). 30.
Morbetto. 65.
Mordaunt (Jean, vicomte de). 156.
Morel (Alexandre). 361, 362.
Morel de Vindé (Cabinet). 205.
Morghen (Raphaël). 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358.
Mort aux rats (*Le vendeur de*). 141.
Mosaïque de Sienne. 81.
Mosquée (Vue d'une). 333.
Mothe le Vayer (De la). *V.* Vayer.
Muller (Jean-Gothard von). 328, 329.
Muller (Frédéric). 383.
Munster (Traité de). 111.
Musée de France. 164, 165, 203, 204, 205, 206, 213, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 259, 323, 340, 343, 344, 361, 362, 364, 367, 368, 369, 371, 372, 375, 387, 396, 397.
Muses (Minerve et les). 108.
Musis (Augustin). 69, 70, 71, 72.
Mucius Scévola. 274.

N

Nadat, 13.
Naigeon (Cabinet). 54, 59.
Nanteuil (Robert). 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187.
Napoléon (Portrait de). 377.
Nativité. *V.* Jésus-Christ.
Nau (Cabinet) 99.
Neptune et Amphitrite. 61, 390.
Neptune (Le trône de). 77.
Netscher (Gaspard). 190.
Nicodème avec Jésus-Christ. 93.
Nielles. 6, 7, 8, 9, 10.
Niobé. 279.
Nitot-Dufresne (Cabinet). 63, 109, 116, 121, 122, 169, 211, 212, 219, 243.
Noces de Psyché. 240.
Noé devant Dieu. 47.
Notre (Cabinet Le). 213.
Nunc dimittis. 101.
Nurenberg (Patrons de). 4.
Nuyts (David Van). 115.
Nymphe endormie. 372.
—. servant Apollon. 212.

O

Œdipe. 379.
Olympe (Vue du mont). 331.
Osnabruk (Traité d'). 111.
Ostade (Adrien Van) 143.
Ottaviani (Jean). 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304.

P

Paignon d'Ijonval (Cabinet). 203.
Paix niellées. 6, 7.
Palatin (Le prince Robert). *V.* Robert.
Pan et Diane. 317.
Pâris (Scènes relatives à). 59, 60, 87, 317.
Parnasse. 309.
Passage du Granique. 222.
Patène. 20.
Patineurs (*Les*). 143.
Paul-Emile (Triomphe de). 11.
Paul (Saint). 55, 56, 57, 389.
Paul Ponce. *V.* Pontius.
Paul Véronèse *V.* Cagliari.
Paul Potter. *V.* Potter.
Paysages. 106, 131, 152, 133, 134, 159, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290.
Paysans (Scènes de). 95, 99, 288, 289.
Pécheresse versant du parfum. 52.
Pécheurs (Les). 160.
Pencz (George). 78.
Père éternel. *V.* Dieu le Père.
Peregrini. 7.
Pères de l'Eglise (Les). 3, 20, 326.
Persée. 320, 321.
Pesne (Jean). 166, 167.
Peste d'Ægine. 219.
— d'Athènes. 65.
Pether (Guillaume). 271.
Pethers (Cabinet). 120, 124, 125, 128.
Phaéton. 278.
Philippe et Alexandre. 241.
Piccola (Nicolas). 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 289, 240.
Pièce des pieds (*La*). 53.
— *des cent florins*. 118.
Pierre, apôtre (Saint). 116, 313.
Pierre, martyr (Saint). 7.
Pierre Nolasque (Saint). 115.
Pierre gravée. 376.
Pillement fils (Victor). 379.
Piranesi (Jean-Baptiste). 250, 251.
Piranesi (François). 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338.
Pitti (Tableau du palais). 328.
Placide (Cabinet du P.). 40, 42, 44.
Plâtre (Epreuve sur). 341.
Ploos Van Amstel (Cabinet). 154.
Poilly (François). 163, 164, 165.
Pointel (Cabinet). 361.
Pollajuolo. 12.
Pologne (Portrait du roi de). 255.
Polyclète. 62.
Polydore de Caravage. *V.* Caldara.
Polydore 141.
Polyphème. 320, 321.
Pomponne (de). *V.* Arnauld.
Pontius (Paul). 101, 102, 103.
Pont-Neuf (Vue du). 140.
Porporati (Charles). 323, 324.
Portement de Croix. 23, 395.
Portraits en pieds. 90, 112, 129, 242, 247, 248, 255, 259, 262, 375, 377.
Portraits à cheval. 44, 190, 268.
— de femmes. 29, 114, 157, 158, 161, 180, 384.
Portraits divers. 67, 68, 79, 80, 89, 103, 104, 113, 124, 125, 126, 127, 128, 135, 141, 144, 145, 146, 156, 167, 182, 183, 184, 185, 186, 243, 252, 383, 411.
Porus vaincu. 225.
Potter (Paul). 177.
Poussin (Nicolas). 58, 166, 167, 213, 340, 350, 351, 361.
Présentation de Jésui-Christ. *V.* Jésus-Christ.
Psyché et l'Amour. 73, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 369.
Ptolémée II (Tête de). 376.
Purification de la Vierge. 101.
Putten (Cabinet Van). 39, 60, 61, 136, 146, 241, 249.

Q

Quatre bourguemestres (*Les*). 12.
Quatre cavaliers (*Les*). 207.
Quatre Pères de l'Eglise. 3, 20, 326.
Quatre temps de la chasse. 282, 283, 284, 285.
Querelles de paysans. 99.
Quos ego. 61.

R

Raoux (Jean) 273.
Raffet (Den.-Ang.-Mar.) 409.
Ragot (François). 227.
Robetta. 34, 35.
Raphael Sansio. 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 56, 57, 59, 63, 65, 67, 71, 88, 164. 165, 203, 204, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300. 301, 302, 303, 304, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 328, 348, 353, 358, 370, 375, 387, 389, 391, 395.
Rapp (Cabinet du général. 369.
Rats (*Le vendeur de mort aux*). 141.
Ravignano (Marc). 77.
Ravissement d'une jeune femme. 43.
Rébecca (Eliézer et). 245.
Regnault (Jean-Baptiste). 344.
Reine de Saba (La). 137.
Rembrandt Van Rhin. 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 345, 367.
Rembrandt (Portrait de). 124.
Reni (Guido). 91, 163, 272, 326, 334, 335
Renommée et les Muses. 108.
Repas des rois. 102.
Repos en Egypte. *V.* Jésus-Christ fuyant.
Résurrections. 116, 119.
Revil (Cabinet). 150, 154.
Ribera (Joseph). 153.
Richelieu (Cabinet du cardinal de). 220, 221
Richomme (Joseph-Théodore). 387, 388, 389, 390, 391.
Rigal (Cabinet). 150, 151, 152, 170, 171, 172, 173. 174, 175, 176, 177, 191, 329, 342.
Rigaud (Hyacinthe). 242, 243, 247, 248, 252.
Rivalz (Cabinet). 51, 52, 56, 65.
Robert (Léopold). 407.
Robert Palatin (Le prince). 153.
Robert-Fleury. 402.
Robetta, 34.
Roch distribuant ses biens (Saint). 91.
Rodermont. 162.
Roger (B. J. F.). 374.
Roi boit (*Le*). 102.
Rome (Vues de). 109, 334, 335, 336, 337.
Romulus et Tatius. 372.
Rosso, dit maître Roux. 73.
Rubempré (Cabinet de). 203.
Rubens (Pierre-Paul). 94, 101, 103, 274, 275.
Ryck (Guillaume de). 145.

S

Saba et Salomon (La reine de) 137.
Sabines (Les) 372.
Saint-Ambroise. *Voyez* Maugis.
Saint-Denis (Eglise de). 397.
Saint-Jean de Florence. P. 7.
Saint-Sacrement (Dispute du). 307.
Saint-Yves (Cabinet). 92, 96, 99, 179, 190.
Saintes Familles 17, 30, 50, 69, 164, 165, 203, 204, 226, 229, 328, 375, 387.
Saints (*Les cinq*). 56, 389.
Saisons. *Voyez* Heures.
Salomon (Jugement de). 13, 361.
— (La reine de Saba et). 137.
Samaritain (Le). 120, 368
Samson surpris chez Dalila. 149.
Samuel (Héli et). 305.
Samuel Bernard. 248.
Sardoine-Onix. 376.
Santerre (Jean-Baptiste). 323.
Sart (Corneille du). 288, 260.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21182 6653